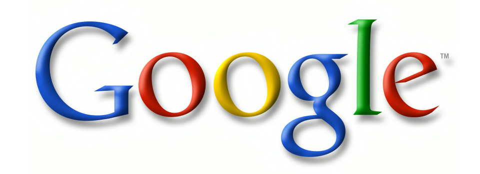


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

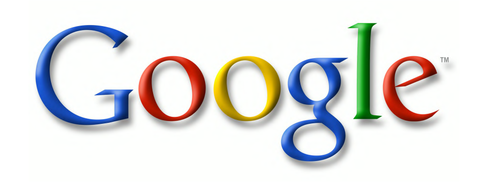
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Author (Edition —
(F. M. Monier —) ~~F[illegible]~~
first ed'n.
(Brunet, 27830)

Augustus Thorndike.

125

DK
414
.M75

Author (Editor

(F. M. Monier–) Fr[illegible]

Rimedii

(Brunet, 27830)

Augustus Thorndike.

125

DK
414
.M75


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DE POLOGNE.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

Chez COLNET, libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire ;

DELAUNAY, libraire, palais du Tribunat, galeries de Bois, n.° 243 ;

MONGIE, aîné, libraire, cour des Fontaines, n.° 1 ;

TREUTTEL et WURTZ, libraires, rue de Lille ;

Arthus BERTRAND, libraire, rue Haute-Feuille, n.° 23 ;

Et LENORMANT, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis l'Église ;

HISTOIRE DE POLOGNE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1795,

Époque du partage définitif de ce Royaume entre la Russie, la Prusse et l'Autriche;

PRÉCÉDÉE

De détails exacts sur la Géographie, l'Agriculture, le Commerce, l'Instruction, les Mœurs, les Coutumes, et l'ancien Gouvernement des Polonais :

PAR F.-M. M***

.......Revocate animos, mœstumque timorem
Mittite; forsan et hæc olim meminisse juvabit.
VIRG. ÆNEID., lib. I.

TOME PREMIER.

A PARIS,

A l'Imprimerie de FAIN et C.IE, rue Saint-Hyacinthe, n.° 25;
Et chez DEBRAY, libraire, rue St.-Honoré, barrière des Sergens.

1807.

MU

Libr.
Barnett
4-16-45
52279
2 v

PRÉFACE.

On a beaucoup écrit sur la Pologne : nous possédons des Relations importantes, des Histoires particulières de plusieurs Souverains, et même quelques Histoires générales de cette Contrée ; mais les Relations et les Histoires particulières ne présentent que les faits relatifs à quelques époques, et les Histoires générales n'ont pas été continuées au delà du dix-septième siècle.

Offrir au Public une Histoire de l'origine, des progrès et de la destruction de la République de Pologne, telle est la tâche que nous nous sommes imposée : puissions-nous être parvenus à la remplir !

Les Ouvrages dans lesquels nous avons puisé les matériaux de cette Histoire et du Tableau statistique qui la précède, sont :

Historiæ polonicæ (Dlugloss) ; De Origine et rebus gestis Polonorum (Cromer) ;

Histoire de Pologne, par le chevalier de Solignac; Vie de Jean Sobieski, par l'abbé Coyer; Vie de Stanislas Leczinski, par l'abbé Proyart; Fastes de la Pologne et de la Russie, par Contant d'Orville; Histoire universelle, traduite de l'anglais, édit. de Leipsick; Histoire de Charles XII, par Voltaire; Histoire de Pierre I.er, par le même; Œuvres du Philosophe bienfaisant; Histoire des gouvernemens du nord, par Williams; Géopraphie universelle de Guthrie, traduct. de MM. Noël et Soulès; Vie de Catherine II, par M. Castéra, édit. de l'an V; Voyages dans le nord, par W. Coxe; Géographie de Büsching; Histoire des révolutions de Pologne, depuis 1763 jusqu'en 1774; la Monarchie prussienne sous Frédéric-le-Grand, par le comte de Mirabeau; le Portefeuille politique de Beaufort; le Journal de la diète, etc., etc.

HISTOIRE

DE POLOGNE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE; MŒURS, COUTUMES DES POLONAIS, ET GOUVERNEMENT.

Situation et Limites.

La Pologne a deux cent trente-trois lieues de longueur, du treizième degré quarante minutes au trente-unième degré quarante minutes est, et deux cent vingt-sept de largeur, du quarante-sixième au cinquante-septième de latitude nord.

Avant le partage de ses provinces, le royaume de Pologne (anciennement appelé *la Sarmatie*), auquel était annexé le grand-duché de Lithuanie, avait pour limites, au nord, la Livonie, la Russie et la Mer Baltique; à l'est, la Moscovie; au sud, la Hongrie, la Turquie et la Petite Tartarie; et à

l'orient, la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie et la Moravie.

Ce royaume était divisé, vers le milieu du dernier siècle, en provinces, ainsi qu'il suit :

	PROVINCES.	VILLES CAPITALES.
PROTESTANTE.	La Courlande. . . .	Mittau.
CATHOLIQUES.	La Lithuanie. . . .	Wilna.
	La Podolie.	Kaminiek.
	La Volhinie.	Luck.
	La Grande Pologne.	Gnesne.
	La Russie Rouge. .	Lemberg ou Léopol.
	La Petite Pologne. .	Cracovie.
	La Polésie.	Brzescie.
	La Masovie.	Varsovie.
	La Samogitie. . . .	Rosienne.
	La Prusse Royale, ou Prusse Polonaise. .	Elbing.
	La Podlaquie. . . .	Bielsk.

Les villes de Dantzick, Thorn et Elbing, dans la Prusse Royale, sont appelées *villes libres*, et elles étaient sous la protection de la Pologne. Le

roi de Prusse s'est emparé des deux dernières et d'une grande partie des priviléges de l'autre.

Par le partage définitif de la Pologne, en 1795, la Russie eut la Volhinie, la Podolie, la Samogitie et le grand-duché de Lithuanie. Le roi de Prusse eut la Grande Pologne et la Masovie, et l'empereur, la Petite Pologne.

Rivières.

Les principales rivières de la Pologne sont:

1°. La Dwina, ou Duna, qui prend sa source en Lithuanie, suivant son cours à l'ouest, divise la Pologne de la Livonie, et se jette dans la Mer Baltique, près de Riga.

2°. La Vistule, qui prend sa source aux monts Krapachs, traverse la Pologne, passe par Cracovie et Warshau, ou Varsovie, et se jette dans la Mer Baltique, à Dantzick, par divers canaux, après avoir reçu dans son cours le Bog, près de Plotzko.

3°. La Warta, qui va de l'est à l'ouest, et se jette dans l'Oder, à Kustrin.

4°. La Wilia, qui prend sa source à l'est de la Lithuanie, passe à Wilna, tombe dans la Mer Baltique, près de Memmel.

5°. Le Nieper, ou le Borystène, qui prend sa source dans la province de Moscow, entre à l'ouest dans la Pologne, tourne au nord, rentre

en Russie à Kiow, et tombe enfin dans le Pont-Euxin, ou la Mer Noire, à Oczakow, après avoir reçu le Przypiec dans son cours.

6°. Le Bog, qui prend sa source en Volhinie, traverse la Podolie et tombe dans le Nieper, près d'Oczakow.

7°. Le Niester, qui prend sa source dans la Russie Rouge, divise la Pologne de la Turquie; et, après avoir passé à Bender, tombe dans le Pont-Euxin, à Bielgorod.

Lacs.

Il y a deux lacs considérables en Pologne, le lac Gopto, dans le palatinat de Brzescie, et celui de Birals, ou le Lac Blanc, dont les eaux ont, dit-on, la propriété de blanchir la peau.

Climat.

L'air est froid dans le nord, mais très-sain. Les monts Krapachs sont toujours couverts de neige. L'air est tempéré dans toutes les autres parties du royaume. La température est plus égale dans l'intérieur des terres que vers les frontières qui avoisinent la mer.

Aspect de la Pologne, et origine de son nom.

La Pologne est située dans une vaste plaine, et l'on regarde cette situation comme l'origine

du nom que porte cette contrée : *Polu* ou *Pole*, signifiant en sclavon un pays propre à la chasse. Les seules montagnes remarquables qu'ait ce royaume, sont les monts Crapacks qui la séparent, au midi, de la Hongrie et de la Transylvanie. La Pologne possède en Lithuanie de vastes forêts de pins et de sapins; la Mer Baltique est la seule sur laquelle elle ait des côtes.

Sol et Productions.

Le pays est généralement plat et le territoire fertile, particulièrement au sud; aussi les Polonais exportent-ils une grande quantité de grains, qui descendent par la Vistule à Dantzick, et sont vendus ensuite aux Hollandais et à d'autres nations. Ils exportent également de fortes cargaisons de chanvre, de lin, de cuirs, de fourrures, de bois de construction, de poix, de goudron, de térébenthine, de houblon, de cire, de potasse, de nitre et de vitriol.

Les pâturages dans la Pologne sont excellens; ce qui a donné lieu à quelques voyageurs de dire, hyperboliquement, que le bétail y engraissait à vue d'œil dans les prairies.

La Pologne, et la Lithuanie surtout, abonde en mines d'argent, de cuivre, de fer, de charbon, et en salines. Les forêts sont nombreuses et four-

nissent une telle quantité de bois, qu'on l'emploie souvent à la construction des maisons et d'autres édifices, préférablement à la pierre, à la brique et à la tuile.

La Pologne produit diverses espèces de fruits et de légumes, et même quelques raisins excellens dans les provinces où ce fruit est bien cultivé; mais ces raisins, quelque bons qu'ils soient, ne donnent jamais qu'un vin médiocre.

On trouve encore en Pologne plusieurs espèces d'argile, qui servent à faire des pipes, des vases et d'autres ouvrages.

L'eau de plusieurs sources est salée; l'une d'elles, située dans le palatinat de Cracovie, et dont les eaux croissent et décroissent avec la lune, est regardée comme ayant la merveilleuse propriété de prolonger la vie. On assure que les habitans des environs de cette source, qui font usage de ses eaux, vivent ordinairement un siècle, et quelques-uns même davantage. Si l'on jette dans cette source une torche allumée, ses eaux s'enflamment comme l'alkool; la flamme s'élève de la surface, et sans échauffer l'eau; mais, si on négligeait de l'éteindre, le feu se communiquerait par des conduits souterrains aux racines des arbres des forêts voisines, et les consumerait. Il y a environ quarante-cinq ans que ce malheur étant arrivé, l'incendie dura trois

ans, avant qu'on eût pu parvenir à l'éteindre entièrement (*).

Quelques productions végétales sont particulières à la Pologne, notamment une espèce de manne, que durant les mois de mai et de juin les habitans recueillent, et qu'ils mangent ensuite, assaisonnée de diverses manières. Les Lithuaniens exploitent une grande quantité d'ambre jaune (**).

Les forêts de Varsovie, ou Masovie, sont remplies de buffles, dont les Polonais regardent la chair comme un mets exquis. Les chevaux, les loups, les ours, le glouton, le lynx, l'élan et le daim, sont communs dans toutes les forêts de la Pologne. Il y a aussi des espèces de chevaux, d'ânes et de bœufs sauvages, desquelles la noblesse de l'Ukraine et les naturels du pays font le plus grand cas pour leurs tables. Une espèce de loup, ressemblant au cerf, dont la peau est mouchetée au ventre et aux pates, et dont la dépouille est la plus belle fourrure du pays, se rencontre aussi fréquemment en Pologne; mais

---

(*) Gutherie. *Géographie Universelle.*

(**) Selon Busching, on en trouve beaucoup dans la terre, et une quantité plus considérable encore dans les lacs. (*Géographie*, vol. II, page 486.)

l'élan surtout mérite que nous nous arrêtions un moment à le faire connaître.

Sa structure ressemble à celle du daim; mais l'élan est plus gros et plus alongé; ses jambes sont hautes et ses pieds de la grosseur de ceux d'une chèvre. Les naturalistes ont observé, en disséquant des élans, que les cervelles de plusieurs de ces animaux étaient presque entièrement mangées par de grosses mouches qui s'introduisent par leurs oreilles. C'est à la fin de l'été que ce pauvre animal est attaqué par ces insectes, qui trouvent dans sa tête un asile contre les rigueurs de l'hiver : cette persécution lui cause des maladies qui l'affaiblissent au point qu'il devient alors facile de le prendre, ce qui, sans cela, ne serait pas aisé. Sa chair fournit une partie très-recherchée des plus somptueux festins.

On trouve encore, dans les forêts polonaises, un animal que les Sarmates nommaient *bobak*, et auquel leurs descendans ont conservé ce nom. Il ressemble un peu au porc de Guinée, mais il paraît avoir plus de rapport avec l'espèce du castor. Les bobaks creusent, dans la terre, des trous dans lesquels ils se retirent chaque année au mois d'octobre, et, jusqu'au mois d'avril, ils n'en sortent que pour chercher leur nourriture. Ils pratiquent, dans leurs trous, des cases séparées pour se loger, serrer leurs provisions,

et pour placer les cadavres de ceux d'entr'eux qui meurent pendant leur retraite. Ils se réunissent par troupes de dix à douze.

La Pologne ne renferme aucune espèce d'oiseaux qui lui soit particulière. Seulement les cailles qu'on y rencontre ont les pates vertes, et leur chair est malsaine. La Lithuanie est riche en ornithologie : parmi les oiseaux de proie qui l'habitent, on distingue l'aigle et le vautour. Le *rémiz* (espèce de mésange) y est très-commun. Cet oiseau n'est remarquable que par la construction singulière de son nid qui a la forme d'une poire, et qu'il suspend aux branches d'arbres.

Population.

Avant le partage de 1772, on évaluait la population de la Pologne à quatorze millions d'habitans. A cette époque, les puissances copartageantes lui enlevèrent plusieurs provinces dont les populations réunies peuvent être évaluées à environ, savoir; un million cinq cent mille âmes dans les provinces échues à la Russie, deux millions cinq cent mille dans celles échues à l'empereur, et huit cent soixante mille dans celles qui tombèrent en partage au roi de Prusse. Par suite de ces envahissemens, le royaume de Pologne n'offrit donc plus qu'une population de

neuf millions cent quarante mille habitans, parmi lesquels on compte six cent mille Juifs.

Commerce.

Nous avons déjà dit que les principaux objets qui composaient l'exportation du commerce des Polonais étaient les grains, le chanvre, le lin, le bétail, les fourrures, le houblon, les bois de construction pour les navires, la poix, le goudron, le miel, la cire, le suif, les cuirs, la potasse, le nitre, le vitriol et la térébenthine. Ils recevaient, en échange, des vins, des draps, du coton, de la soie et du coton manufacturés; des toiles fines, de l'étain, du cuivre, de l'argent et de l'or : différens ouvrages de verreries, des toiles, des étoffes en laine, en coton et en soie; des dentelles, des fourrures et plusieurs autres objets étaient manufacturés dans l'intérieur de la Pologne et de la Lithuanie. Le commerce était principalement fixé à Dantzick, dans plusieurs autres ports moins importans de la Mer Baltique et dans quelques villes situées sur la Vistule.

D'après les productions variées et la grande fertilité de la Pologne, le commerce aurait pu y être porté à un haut degré de prospérité, si plusieurs causes ne s'y fussent opposées:

1°. Tout noble qui se livrait à un trafic quelconque était dégradé. 2°. Les bourgeois n'étaient pas assez riches pour établir des manufactures : d'ailleurs, la crainte des vexations de la noblesse aurait seule suffi pour les empêcher de le faire, quand bien même leurs facultés pécuniaires leur en eussent offert les moyens. Les Juifs, ce peuple industrieux qui brava pendant tant de siècles les persécutions dont les princes européens les ont accablés jusqu'à ce jour, n'osèrent cependant se livrer en Pologne qu'à un commerce de détail, et n'y tentèrent que rarement des spéculations plus importantes. 3°. Le paysan était esclave, et, propriété de son seigneur, il ne pouvait s'éloigner de la terre à laquelle il était attaché, sans le consentement de son maître. Jean Albert, frappé de ce dernier inconvénient, et désirant y remédier, établit qu'un paysan par famille pourrait quitter son village pour embrasser le commerce, ou pour se livrer à la culture des sciences ou des lettres; mais une disposition de cette ordonnance, qui voulait que le choix du paysan fût approuvé par le seigneur, fournit le moyen de l'éluder entièrement : elle ne produisit aucun avantage au commerce, et ne put adoucir la servitude des paysans.

Les Polonais étant obligés d'importer la majeure partie des objets manufacturés qu'ils con-

sommaient, il en résultait que la valeur des achats qu'ils faisaient à l'étranger excédait de beaucoup celle de leur exportation. On évaluait cet excédent à vingt millions de florins.

Une des atteintes les plus mortelles que reçut le commerce polonais, fut la perte de la Prusse polonaise, en ce qu'elle entraîna celle de la navigation de la Vistule, qui dès lors fut sous l'entière dépendance du monarque prussien. Les impôts les plus accablans rendaient cet important débouché impraticable aux négocians polonais, et ravirent ainsi à la ville de Dantzick elle-même une grande partie de son antique prospérité. Beaucoup de ses négocians l'abandonnèrent, et furent s'établir à Kœnisberg et à Memel.

Revenus.

Le revenu des rois de Pologne montait, au commencement du siècle dernier, à une somme que l'on peut évaluer à environ trois millions trois cent soixante mille de nos francs. Ce revenu se composait des produits des terres de la couronne; de celui des mines de sel, qui se trouvent dans le palatinat de Cracovie; des anciens péages et droits, et particulièrement ceux prélevés à Elbing, à Dantzick; des rentes de Marienbourg, de Dir-

chau, de Rohaczow et de celles du gouvernement de Cracovie, et du canton de Niepoliomez.

Forces militaires.

La presque totalité des forces militaires du royaume consistait en cavalerie. On croit généralement que la Pologne pouvait mettre en campagne cent mille cavaliers, et le grand-duché de Lithuanie soixante-dix mille; à la vérité, on comprend dans ce calcul les vassaux qui étaient obligés de suivre leurs seigneurs à la guerre, lorsqu'ils en étaient sommés, ainsi que les domestiques. Le peu d'infanterie que la Pologne prenait à son service, était tirée de l'Allemagne et bientôt congédiée; le roi n'aurait pu la maintenir sur pied qu'en imposant des taxes extraordinaires : les grands étaient dispensés de payer toute espèce d'impôt, et le peuple, sans industrie et sans commerce, n'était pas en état de supporter la charge qu'aurait nécessitée l'entretien de cette milice. L'armée permanente était donc toujours très-faible : en 1778, elle n'était composée que de douze mille trois cent dix hommes en Pologne, et de sept mille quatre cent soixante-cinq en Lithuanie, cantonnée dans les domaines de la couronne. Cette armée permanente étant si peu considérable, la défense

du pays, en cas d'invasion, était confiée au corps de la noblesse, qui s'assemblait en vertu de sommations faites par le roi. Ces sommations ne pouvaient avoir lieu que d'après le consentement de la diète. Chaque palatinat était divisé en districts, et chacun de ces districts nommait les officiers de son contingent. Tout propriétaire de terre libre, ou de fief, était obligé de marcher à la guerre, à la tête d'un nombre de vassaux proportionné à l'étendue de ses possessions féodales. Ces troupes n'étaient tenues de servir que pendant un temps limité, et ne pouvaient être forcées par le roi de marcher hors du territoire du royaume.

Le mode de lever l'armée était, comme on voit, exactement le même que celui qui se pratiquait chez les autres peuples de l'Europe au treizième siècle.

Bien que ces forces ne fussent qu'un faible rempart à opposer aux invasions de troupes étrangères disciplinées, elles n'en étaient pas moins un instrument redoutable dans les mains des factieux, qui fomentèrent si souvent des dissensions dans le sein de la république, et prêtaient une funeste puissance à ces confédérations, qui conduisirent tant de fois la Pologne sur le bord du précipice qui a fini par l'engloutir.

L'histoire de Pologne présente deux sortes de confédérations: les premières sont celles qui se formaient avec l'adhésion du roi, du sénat et de la noblesse, assemblés dans une diète. Par ces confédérations, tous les ordres de l'état se réunissaient pour le bien de la patrie ; les secondes, sont celles formées par plusieurs palatinats qui se liguaient entr'eux sous le prétexte de poursuivre la réparation de dommages ou d'injures qu'ils prétendaient avoir reçues de quelques autres palatinats, ou pour s'opposer aux empiétemens du pouvoir monarchique sur les priviléges de la noblesse. Ces dernières confédérations furent presque toujours suivies d'une guerre civile. Les confédérations générales contre l'autorité du roi étaient appelées *Rokosz*, et elles se formaient par la réunion des confédérations particulières.

Tout gentilhomme polonais avait le droit de tenir sur pied, à ses frais, tel nombre de troupes qu'il jugeait à propos. On conçoit combien l'exercice de ce droit donnait d'importance aux moindres différens qui avaient lieu entre les grands du royaume, et même quelquefois à ceux qui pouvaient s'élever entre leurs vassaux.

La *Pospolite* était le corps de troupes fourni par la levée en masse de toute la noblesse, de sa suite et de ses tenanciers; on doit en excepter

le grand chancelier et les starostes des provinces frontières, que le roi ne pouvait forcer à le suivre, même quand la pospolite était appelée, que dans des cas extraordinaires. Lorsque l'état était dans un grand danger, le roi pouvait appeler la pospolite dans ses camps; mais, comme toutes les troupes féodales, elle n'était pas tenue d'y rester plus de six semaines, et ne pouvait pas être contrainte à dépasser les frontières de plus de trois lieues.

Les hussards polonais formaient la plus brillante cavalerie de l'Europe; ils portaient des cottes de mailles et des casques de fer poli, et étaient armés de lances, de sabres et de pistolets. Les autres corps de cavalerie avaient pour armes des mousquets et de lourds cimeterres.

Toutes ces troupes étaient braves sans doute, mais tellement indisciplinées, que, malgré l'autorité du grand général de la couronne, de leurs autres chefs, et celle du roi même, ils firent trop souvent autant de mal à leur propre patrie qu'à ses ennemis. Il est certain, cependant, que la rigide observation d'une discipline sévère eût rendu les troupes polonaises excellentes. A plusieurs époques, et particulièrement quand elles furent commandées par Jean Sobieski, elles atteignirent à un haut degré de gloire, et long-temps les peuples de l'Europe les regar-

dèrent comme le boulevart de la chrétienté contre les infidèles. Cet esprit militaire perdit de son énergie sous le règne des princes saxons, qui succédèrent au libérateur de Vienne. Ces princes ne firent aucun réglement pour le maintien de la discipline militaire, et laissèrent sans exécution ceux qui avaient été faits par leurs prédécesseurs. En affaiblissant ainsi les armées de la république, ils se flattaient du vain espoir que leurs troupes électorales deviendraient redoutables aux Polonais, et qu'ils parviendraient ainsi à s'assurer l'hérédité du trône auquel ils avaient été élus. Combien furent déplorables les suites d'une aussi coupable manœuvre !

La cour de Russie, en 1783, entretenait dix mille hommes de troupes russes en Pologne, et chaque garnison était composée d'indigènes et de Russes ; mille des derniers étaient stationnés à Varsovie, et y tenaient les Polonais dans la sujétion : le monarque lui-même avait à peine conservé le rang d'un vice-roi ; tandis que l'ambassadeur de la tzarine gouvernait le royaume sous la direction du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Armes du Royaume.

Les armes de Pologne étaient écartelées au premier et au troisième de Pologne ; au deuxième

et au quatrième de Lithuanie. Pour la Pologne, de gueules à l'aigle d'argent; pour la Lithuanie, de gueules au cavalier armé, d'argent, à la rondelle d'azur, chargée d'une croix patriarchale d'or.

Titres des Rois de Pologne.

Les monarques polonais portaient les titres de roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Russie, de Prusse, de Masovie, de Lamogitie, de Kiovie, de Volhinie, de Podolie, de Podolachie, de Livonie, de Smolensko, de Servie et de Czernikovie.

Ordres de Chevalerie.

L'ordre de l'aigle blanc fut originairement institué par Ladislas, en 1325. Il fut rétabli par Auguste I.er, en 1705. Celui-ci espérait, par ce moyen, attacher à sa personne quelques nobles polonais, qu'il craignait de voir embrasser le parti de Stanislas, son compétiteur. Cet ordre fut conféré au tzar Pierre-le-Grand.

Le roi Stanislas-Auguste (Poniatowsky) institua, peu de temps après son avénement à la couronne, en 1765, l'ordre de Saint-Stanislas. La décoration de cet ordre était une croix en or, émaillée de rouge; dans le centre du médaillon,

était l'effigie de saint Stanislas, émaillée de ses propres couleurs. Cette croix se portait suspendue à un ruban rouge, liseré de blanc; l'étoile était en argent, et au centre de cette étoile, était le chiffre S. A. R. (Stanislaus Augustus rex), entouré de cette devise : *Premiando incitat.*

Monnaies évaluées en francs (*).

Le ducat d'or vaut.	12 fr.	45 c.
L'écu.	5	18
Le florin.		99
Le timps.		81
Le schoustack.		39
Le poltorak.		4
21 gros.		29

Mœurs, Modes, Coutumes, et Observations diverses.

Les Polonais sont généralement bien faits; leur démarche est noble, leur carnation belle, et leurs traits bien proportionnés. Ils ont été long-temps renommés pour leur courage, leur force et leur longévité. Aucune contrée de la terre n'offre une réunion d'hommes plus vigou-

(*) Extrait du *Portefeuille Politique* de Beaufort.

reux et plus sains; ce qu'on attribue avec justice à la température du climat, à la tempérance du peuple et au goût général des Polonais pour tous les exercices du corps. L'usage continuel des bains froids dans les provinces les plus au nord de la Pologne, contribue beaucoup sans doute à donner aux Polonais cette force musculaire par laquelle ils sont remarquables.

La prodigalité et l'intempérance ne sont pas regardées comme des vices dans la noblesse. Amis constans, ennemis cruels et implacables, les nobles Polonais sont francs, affables, libéraux et hospitaliers, polis avec les étrangers et sévères envers leurs inférieurs; vains et magnifiques dans leurs appareils, et d'une délicatesse extrême sur le point d'honneur; ils ne sont point étrangers à la connaissance des belles-lettres, mais rarement ils font des progrès dans les matières de goût et dans les sciences.

Les femmes sont aimables et généralement belles, bien élevées, fidèles et respectueuses envers leurs époux.

Les Polonais saluent en inclinant la tête, et se frappant la poitrine avec une de leurs mains, tandis qu'ils tiennent l'autre étendue vers la terre; mais quand un homme du commun rencontre un de ses supérieurs, il baisse la tête presque jusqu'à terre, portant en même temps la main

derrière la jambe et près du talon de la personne à laquelle il fait le salut.

Les Polonais se rasent la tête, laissant croître seulement un cercle de cheveux sur le sommet (*). Les hommes de toutes les classes portent généralement des moustaches.

Leur habillement se compose d'une espèce de veste qui descend à la moitié de la jambe; d'une robe qu'ils serrent à la hauteur des reins avec une ceinture et dont les manches sont étroites. Leurs culottes sont très-amples et tiennent à leurs bas. Ils portent des bonnets fourrés. Leurs chemises sont sans collets, et ils n'ont ni cols ni

(*) « Si l'on considère les traits, le regard, les costumes » et tout l'extérieur des Polonais, on trouvera qu'ils ressem- » blent plutôt aux peuples asiatiques qu'aux Européens. Leurs » ancêtres ont été indubitablement un peuple tatar. Mascow, historien allemand, très-versé dans les antiquités des » nations, remarque que la manière dont les Polonais por- » tent leurs cheveux est un des plus anciens indices de leur » origine. Dès le cinquième siècle, quelques-unes de ces peu- » plades, que l'on comprenait sous le nom de Scythes, a- » vaient le même costume. Priscus, le rhéteur, qui ac- » compagna Maxime, envoyé par Théodose II à la cour » d'Attila, représente un seigneur Scythe dont la tête était » rasée en forme circulaire, précisément de la même ma- » nière que les Polonais observent encore aujourd'hui (*ca- » pite in rotundum raso*) ». WILLIAM COXE.

cravates. Au lieu de souliers, ils se chaussent avec des bottines turques de maroquin jaune, ayant de minces semelles et des talons garnis de fer ou d'acier en forme de demi-cercle. Les habits des paysans, en été, ne consistent qu'en une chemise avec une espèce de caleçon d'une étoffe grossière, sans bas ni souliers, ils ont un bonnet ou un chapeau sur la tête ; en hiver, ils portent des peaux de mouton avec la laine en dedans. Les femmes du peuple se couvrent la tête avec un voile de toile blanche, dessous lequel leurs cheveux sont relevés en deux tresses.

Les vêtemens de la noblesse des deux sexes sont élégans : le sabre est une partie indispensable du costume d'un gentilhomme. En été les grands sont vêtus de soie ; en hiver, de peaux de martre, de tigre, de léopard, etc. ; ils portent aussi des étoffes de velours, ou autres garnies de fourrures. Quand ils montent à cheval, ils se couvrent d'un manteau court qui est ordinairement garni de fourrures. En général les modes des Polonais sont pittoresques et majestueuses.

Leurs amusemens sont mâles et belliqueux ; ils préfèrent la voltige, la danse, l'équitation, l'escrime, la course à cheval, la chasse aux bêtes féroces, à ces plaisirs efféminés qui font les délices de la plupart des peuples de l'Europe.

Ils voyagent ordinairement à cheval : un gen-

tilhomme ne ferait pas à pied un trajet de cinq cents pas.

Ils sont tellement habitués à la fatigue, que souvent ils se couchent sur la terre, par la neige et les plus grands froids, et s'y endorment comme dans un lit.

Les maisons des Polonais n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, leur cuisine est d'un côté, leur écurie d'un autre, et leur appartement d'un troisième; la porte est au milieu du bâtiment.

Ils couchent dans des lits très-petits, et en ont fort peu: l'étranger à qui ils accordent l'hospitalité, est souvent obligé de partager celui du maître.

Les nobles riches ont pendant leurs repas des musiciens qui sonnent de la trompette, et jouent de divers instrumens. Ils ont un grand nombre de gentilshommes qui les servent à table avec un profond respect. C'est ainsi que la noblesse pauvre est employée par les grands, qui, d'ailleurs, les traitent avec égard: chacun de ces nobles est servi lui-même par des serfs de son suzerain. Lorsque les Polonais donnent des repas, les invités apportent leur couteau, leur fourchette et leur cuillère. L'usage permet à chaque convive de faire part des mets à celui de ses gens qui le sert, et de les faire boire dans sa coupe. Les

toasts sont fréquens en Pologne comme en Russie, et il est impoli de refuser d'y répondre.

Quand les grands se montraient en public, ils s'environnaient de tout leur faste. Une dame d'un haut rang se contentait à peine d'un carrosse à six chevaux, avec un vieil écuyer, une vieille dame de qualité, sa gouvernante, un nain de chaque sexe, pour porter la queue de sa robe, et un grand nombre d'autres domestiques, qui, quand il faisait nuit, entouraient la voiture avec des flambeaux. Leur pompe était cependant proportionnée à leur fortune ; mais chacun affichait autant de luxe que son revenu le lui permettait.

Religion.

La religion catholique et romaine était dominante; et, quoique les grands et la masse du peuple lui fussent très-attachés, il y avait un grand nombre de protestans, luthériens et calvinistes dans la république, particulièrement dans les villes commerçantes des bords de la Mer Baltique. Quand on considérait en masse les protestans et les catholiques professant le rit grec, on les nommait *dissidens*. La république tolérait toutes les religions excepté la protestante. La Lithuanie contenait une multitude de mahométans, de tatars, de juifs et de grecs schismati-

ques, qui n'étaient jamais tourmentés par le gouvernement pour leurs opinions religieuses. L'horreur qu'inspiraient aux Polonais les doctrines de Luther et de Calvin, a cependant causé souvent des réclamations contre les sectateurs de ces doctrines. Le traité d'Oliva, conclu en 1660, portait que les dissidens seraient tolérés. Malgré que l'observation de ce traité fût sous la garantie des principales puissances de l'Europe, les Polonais firent, en 1724, un massacre général des protestans qui se trouvaient à Thorn.

Le nombre des monastères d'hommes, en Pologne, s'élevait à cinq cent soixante-seize, les monastères de femmes à cent dix-sept. Il y avait, indépendamment de cela, deux cent quarante-six séminaires ou colléges et trente-une abbayes. Le socinisme jeta de bonne heure des racines profondes dans cette contrée. Une traduction de la Bible en polonais fut publiée à Cracovie en 1572, et deux ans après on y publia aussi le Catéchisme ou la Profession de foi des unitaires. Les richesses et les écrits de Socinus contribuèrent également à propager ses opinions; mais, quoique les sociniens fussent très-nombreux en Pologne, ils y ont essuyé de grandes persécutions. Il avait été depuis résolu, par les différens pouvoirs qui composent le gouvernement, que les dissidens jouiraient du libre exercice de leurs

religions, bien qu'ils continuassent à être exclus de la diète, du sénat et du conseil permanent. Ils avaient des églises, mais sans cloches, des écoles et des séminaires qui leur étaient particuliers. Ils avaient droit de siéger dans les cours inférieures de justice, et trois d'entr'eux pouvaient être admis comme assesseurs au tribunal chargé de recevoir les appels en matière de religion.

Archevêchés et Evêchés.

Il y avait dans la république deux archevêchés qui étaient ceux de Gnesne et de Lemberg. L'archevêque de Gnesne était toujours cardinal et primat du royaume; il était régent dans les interrègnes et pendant l'absence du roi.

Les évêchés étaient ceux de Posen, Wilna, Cracovie, Culm, Karnoslow, Window, Miodniki, Plotsko, Letsko, Kolmensée, Fossembourg, Premislaw et Kaminiec. Tous les évêques, et particulièrement celui de Cracovie, jouissaient de grands priviléges.

Langue.

La langue polonaise est le résultat du mélange de l'ancien sclavon avec l'allemand. La langue que l'on parle en Lithuanie diffère beaucoup de celle des autres provinces. Le grand nombre

de consonnes employées dans le polonais, le rend fort dur : plusieurs mots sont absolument sans voyelle.

Le Pater, qui, dans la langue polonaise, est de la teneur suivante, fera connaître la difficulté qu'on doit éprouver dans l'articulation des mots de cette langue, et combien ils sont désagréables à entendre prononcer.

« *Oycze nasf, ktorys naniebiosach; niech sie* » *swieci imie twoie; niech przyidzie krolestwo* » *twoie; niech bedzie wola twoia jacko y wi-* » *niebietak y na ziemi; chleba nassego pows-* » *sedniego day nam dzissia; y odpusc nam nas-* » *si winy, jako y my odpusc zamy nassym* » *winowaycom; y nie wwodz nas pokustenie;* » *ale nas wybaw ode zdlago; abowiem twoie* » *jest krolestwo y moc e chwala na wieki,* » *amen.* »

On trouve, dans la dernière classe du peuple, beaucoup d'individus à qui la langue latine est familière.

Etat des Sciences.

Indépendamment de l'illustre Copernic (*), Vorstius et plusieurs autres savans sont nés dans

(*) Copernic naquit à Thorn, en 1472, et mourut en 1543.

la Pologne. Cette contrée offrait déjà une suite d'historiens recommandables que les peuples de l'Europe n'avaient encore que des astrologues, des troubadours ou des baladins. Sous les règnes de Casimir-le-Grand, de Sigismond 1er., de Sigismond-Auguste son fils, d'Étienne Bathori, les sciences furent encouragées par la protection du monarque. Jean Sobieski imita depuis l'exemple de ces princes. Aucun des rois de Pologne n'aurait peut-être plus contribué aux progrès des sciences et de la littérature que le dernier roi Stanislas-Auguste, si la nature l'eût doué d'un caractère plus ferme, et si des circonstances impérieuses n'eussent paralysé son pouvoir et détruit l'effet de ses soins. Ce monarque avait tenté de substituer parmi les grands le goût des lettres et des plaisirs, que procure la civilisation, à cette turbulence barbare, à cet esprit de révolte qu'il ne put détruire, et qui a livré la Pologne aux fers des puissances sous le joug desquelles elle gémit depuis onze ans.

Universités.

Les universités de Pologne étaient celles de Cracovie, de Wilna et de Posen; cette dernière aurait pu être considérée plutôt comme un collége de jésuites que comme une université.

Celle de Cracovie était dirigée par des ecclésiastiques qui étaient appelés académiciens; l'objet principal de ses études était la théologie. Cette université se divisait en onze colléges, et avait la direction de quatorze écoles de grammaire dispersées dans la ville : le nombre de ses étudians, en 1778, montait à six cents. L'université de Wilna était placée sous la surintendance des jésuites, et ses cours d'étude, comme ceux de Cracovie, avaient pour objet principal la théologie. Depuis la suppression des jésuites, le dernier roi avait établi un comité d'éducation composé d'hommes distingués par leur rang et leurs connaissances. Ce comité avait un pouvoir absolu; il nommait les professeurs, fixait leurs traitemens et surveillait leurs cours.

La bibliothéque publique de Varsovie doit son origine aux bienfaits de deux évêques de la famille de Zalusk, et sur la porte était cette inscription: *Civium usui perpetuo Zaluzicorum par illustre dicavit 1714*. Cette bibliothéque a, depuis, reçu des augmentations considérables de la libéralité de diverses personnes; elle contenait deux cent mille volumes. Elle était très-riche en livres et manuscrits relatifs à l'histoire de Pologne; la plupart étaient écrits en latin.

Antiquités et Curiosités naturelles et artificielles.

Parmi les choses remarquables qu'offrait la Pologne, on doit compter plusieurs individus vivant dans l'état de nature au milieu des forêts de ces contrées (*). Les fréquentes incursions des Tatars et de quelques autres peuples qui, après avoir détruit les villages, emmenaient les habitans en esclavage, auront probablement forcé les femmes à fuir dans les bois en emportant leurs enfans pour les sauver; et, prises dans leurs retraites, quelques-unes d'entr'elles auront été forcées de les abandonner. Ce qui donne du poids à cette opinion sur l'origine de ces hommes sauvages, c'est qu'ils furent ordinairement trouvés avec des ours et d'autres bêtes féroces qui peut-être les avaient allaités. On a trouvé fréquemment, dans les forêts de la Pologne et du nord de l'Allemagne, de ces êtres qui n'avaient de l'homme que la conformation. Quelques-uns marchaient sur les pieds et les mains, et d'autres se soutenaient sur leurs pieds seulement; ils

(*) Les observations que des savans ont faites sur un de ces jeunes sauvages, ont fourni à l'abbé de Condillac les preuves à l'appui de son système sur la formation de nos idées.

n'avaient pas l'usage de la parole; mais ceux qui furent pris jeunes parvinrent à l'acquérir. Lorsqu'on les fit habiter des villes et qu'on les y traita avec douceur, ils perdirent insensiblement l'habitude de la vie sauvage, et se firent à la manière de vivre d'une société policée.

Les mines de sel sont extrêmement curieuses. M. Coxe a donné une description exacte des mines de Wielitska, que nos lecteurs liront sans doute avec intérêt et que nous allons transcrire de l'ouvrage de ce savant voyageur.

« A notre arrivée à Wielitska, dit M. Coxe, » nous nous rendîmes à une des entrées de la » mine : on attacha trois petits lits de sangle au- » tour de la grande corde qui sert à monter le » sel, nous nous y trouvâmes commodément as- » sis, et nous descendîmes ainsi doucement, sans » la moindre apparence de danger, environ cent » soixante verges au dessous de la première cou- » che de sel. Ayant quitté nos lits, nous descen- » dîmes par un long chemin, quelquefois assez » large pour que plusieurs voitures y pussent » passer de front, quelquefois coupé en forme de » degrés taillés dans le sel, qui ont la grandeur » et la commodité de l'escalier d'un palais. Cha- » cun de nous portait un flambeau et plusieurs » guides nous précédaient avec des lampes à la » main. La reflexion de ces lumières sur les cô-

» tés brillans de la mine produisait un très-bel
» effet; mais nous ne lui trouvâmes pas cet éclat
» que les auteurs de quelques relations compa-
» rent à celui des pierres précieuses.

» Le sel qu'on tire de cette mine est appelé
» sel vert, je ne sais pourquoi, car sa couleur est
» gris de fer; quand il est pilé, il est de couleur
» de cendre, comme ce que nous appelons du
» sel brun; ce sel a d'autant plus de qualité qu'on
» le prend plus avant dans la mine; à la surface
» il est mêlé de parties pierreuses; plus bas on
» dit qu'il est parfaitement pur, et il n'est plus
» question que de le piler pour l'employer : com-
» paré cependant avec notre sel marin, il est
» d'une qualité bien inférieure, en sorte qu'on
» ne peut douter qu'il ne s'y trouve quelques
» parties hétérogènes; mais il n'en est pas moins
» propre aux usages ordinaires. Sa dureté, égale
» à celle de la pierre, oblige les mineurs à se
» servir de pioches et de haches pour le couper
» avec beaucoup de peine en grandes pièces;
» dont plusieurs pèsent six à sept cents livres. La
» mine paraît inépuisable, comme on en peut ju-
» ger par ce que je vais dire de son étendue : sa
» largeur connue est de onze cent quinze pieds,
» sa longueur de six mille six cent quatre-vingt-
» onze pieds, et sa profondeur de sept cent qua-
» rante-trois. Ceux qui la connaissent le mieux

» supposent avec beaucoup de probabilité qu'elle » se divise en plusieurs branches, qui suivent » différentes directions dont on ne peut connaî- » tre l'étendue, puisque l'on n'a pu calculer que » celle de la partie qui a été fouillée. Notre gui- » de n'oublia pas de nous faire observer, comme » une des curiosités les plus remarquables de ce » lieu, des petites chapelles creusées dans le sel, » où l'on dit la messe certains jours de l'année. » Une de ces chapelles a plus de trente pieds de » longueur sur vingt-cinq de largeur; l'autel, le » crucifix, les ornemens, les statues de plusieurs » saints, tout y est fait de sel.

» Plusieurs des excavations, d'où le sel a été » tiré, sont d'une immense étendue; quelques- » unes sont soutenues par des poutres, d'autres » par de grands piliers de sel qu'on y a laissés » dans ce dessein; d'autres, quoique très-vastes, » n'ont aucun support dans le milieu. C'est sans » doute l'étendue immense de ces chambres, les » chapelles dont je viens de parler, et les cou- » verts construits en quelques endroits pour les » chevaux et le fourrage qui ont donné lieu à ces » relations exagérées, où l'on assure que ces mi- » nes contiennent plusieurs villages dont le peu- » ple n'a jamais vu la lumière du jour. Il est » certain qu'il y aurait assez de place ici pour » recevoir une colonie nombreuse; mais le fait

» est que les mineurs ne demeurent jamais sous » terre plus de huit heures de suite, après lesquelles ils sont relevés par d'autres. Ces mines » sont assez merveilleuses, par leur vaste étendue » et leur profondeur, pour n'avoir pas besoin » qu'on exagère en les décrivant.

» Il y a plus de six cents ans qu'on exploite » cette mine, puisqu'il en est déjà fait mention » dans les annales de la Pologne, en 1237, comme » d'une découverte qui n'était pas récente ».

Les revenus provenans de cette mine et de quelques autres sont considérables, et firent partie de ceux de la couronne jusqu'à l'époque à laquelle les provinces qui renfermaient ces mines étant échues en partage à l'empereur, il en saisit les revenus. Le produit annuel de la mine de Wielitska montait seul à trois millions cinq cent mille florins polonais. Cette dernière est effectivement la plus considérable du monde, et fournit à la consommation d'une grande partie du continent. Wielitska est une petite ville située à environ huit milles de Cracovie. La mine est ouverte au sommet d'une montagne élevée à l'extrémité nord de la chaîne qui se joint aux monts Krapachs.

Sur les montagnes qui environnent Kiow, vers les frontières de la Russie et dans les déserts de la Podolie, on trouve plusieurs catacombes,

ou voûtes souterraines, qui servirent de sépultures aux anciens habitans du pays, et qui renferment un grand nombre de cadavres bien conservés : quoique ces cadavres aient été déposés dans la tombe depuis un grand nombre de siècles, ils ne sont ni aussi durs, ni aussi noirs que les momies égyptiennes : parmi eux sont deux princes dans les habits qu'ils avaient coutume de porter. Il est possible que cette longue conservation soit due aux qualités du sol, qui est sec et sablonneux.

Les monumens de l'antiquité sont fort rares, l'ancienne Sarmatie n'ayant jamais été parfaitement connue des Romains, et ces vainqueurs du monde n'y ayant point formé d'établissement.

Les curiosités artificielles n'étaient pas nombreuses ; elles consistaient principalement dans des vases d'or, d'argent et d'émail, donnés par les rois, les grands et les prélats, que l'on conservait dans les cathédrales.

Principales Villes et Monumens remarquables.

VARSOVIE, ou *Warshaw*. — La capitale de la Pologne est bâtie dans une plaine vaste et sablonneuse, et s'élève sur les bords de la Vistule, qui, en cet endroit, est fort large, mais dont, en été, les eaux sont peu profondes. La ville et

les faubourgs occupent un terrain fort étendu, et passe pour renfermer soixante-dix mille habitans, parmi lesquels on compte un grand nombre d'étrangers. Varsovie était la résidence royale, et contenait beaucoup de palais remarquables; d'autres beaux bâtimens appartenaient à des églises et à des couvens.

L'aspect de la ville est très-triste; on y rencontre à chaque pas le contraste de la richesse et de l'indigence. La principale rue est très-étroite, et toutes sont mal pavées; la majeure partie des maisons, et principalement dans les faubourgs, ne sont que des cabanes de bois. Le commerce de Varsovie est presque anéanti. Le palais est situé sur une élévation, à peu de distance de la Vistule, que l'on découvre de cette élévation, ainsi qu'une vaste étendue de pays dans la plaine qui l'environne. Il fut bâti par Sigismond III, et depuis, ce palais a été la principale résidence des rois de Pologne.

CRACOVIE, ou *Kracow*, qui a toujours disputé la prééminence à Varsovie, est une ville fort ancienne et très-curieuse. Elle fut long-temps la capitale du royaume, et c'était à Cracovie que les rois de Pologne étaient élus et couronnés. Elle était alors au centre des possessions polonaises, et cette circonstance suffirait pour faire présumer combien le territoire de la république a été res-

serré depuis ce temps. Elle est située dans une vaste plaine, arrosée par la Vistule, et elle occupe, avec les faubourgs, un espace très-étendu; mais sa population est faible, et n'excède pas dix mille habitans. Son commerce est, comme celui de Varsovie, à peu près nul, malgré sa proximité de riches mines de sel. Elle contient cinquante églises ou convens. Cracovie est entourée de hauts murs de briques (*) et de fossés fortifiés par des tours rondes et carrées, selon l'ancien *style* de fortification; et sa garnison est composée de six cents Russes et de quelques soldats au service de la Pologne.

La grande place, qui est au milieu de la ville, est très-spacieuse, et a quelques maisons bien bâties; mais le plus grand nombre est en mauvais état. Plusieurs des rues sont larges et seraient très-belles, si la plupart des bâtimens remarquables ne tombaient en ruines, et si le reste était autre chose que de misérables cabanes. Les églises seules conservent entière leur gothique architecture. La ruine de cette malheureuse ville fut commencée par les Suédois, dans les premières années du dix-huitième siècle, quand Charles XII l'assiégea et la prit; mais les maux que

(*) Ces murs furent bâtis par Vinceslas, roi de Bohême, durant le peu de temps qu'il régna en Pologne.

que lui causa l'invasion du monarque suédois, sont bien inférieurs à ceux qu'elle a soufferts pendant les guerres qui précédèrent le partage définitif; alors elle fut assiégée et prise par les Russes et par les confédérés. Cracovie offre l'aspect d'une magnifique capitale en ruines. Le grand nombre d'édifices détruits atteste la barbarie des vainqueurs et la misère des habitans, qui n'ont rien pu faire pour réparer les maux de la guerre et prévenir les ravages des temps.

L'université fut fondée et dotée par Casimir-le-Grand. Ladislas Jagellon étendit cet établissement et en perfectionna l'institution. Le nombre des étudians monte à environ six cents. La bibliothéque est remarquable par le nombre et la rareté des livres qu'elle renferme. Parmi les principaux objets dignes de fixer l'attention, est un manuscrit turc, qui à la vérité n'a pas de valeur intrinsèque, mais qui est précieux pour les Polonais, parce que ce manuscrit fut trouvé dans le butin fait à la bataille de Choczim, et présenté par Jean Sobieski, à l'université, comme un monument de la victoire qui sauvait la république de l'invasion des infidèles, et le plaçait sur le trône. Cette université a été long-temps appelée *la mère de la littérature polonaise*, parce qu'alors elle fournissait des professeurs et des savans à tous les séminaires; elle commença à

voir diminuer sa renommée, quand la résidence du gouvernement fut transférée à Varsovie, et elle tomba tout à fait dans l'oubli, lors de la décadence de la monarchie. Sur les bords de la Vistule, à peu de distance de la ville et au midi, s'élève une éminence de roc, sur le sommet duquel est bâti l'ancien palais des rois; il est entouré de murs de briques et de vielles tours, ce qui fait que ce palais est une espèce de citadelle pour la ville. Il fut bâti par Ladislas Jagellon. Il reste aujourd'hui peu de chose du premier bâtiment, la plus grande partie en ayant été démolie par Charles XII, en 1702, quand il entra dans la ville après la bataille de Clissow. Cracovie était le lieu du couronnement des rois de Pologne. Le dernier (Stanislas-Auguste), fut cependant couronné à Varsovie, la diète l'ayant ainsi décidé lors de l'élection de ce prince; mais la diète déclara en même temps que, malgré que cette cérémonie eût lieu à Varsovie, pour cette fois, cela ne préjudiciait en rien pour l'avenir aux droits constans de la ville de Cracovie, où, suivant les constitutions du royaume, les monarques devaient être couronnés.

A peu de distance, est la forteresse de Landskron, située sur un rocher. Les confédérés avaient cette forteresse en leur pouvoir pendant les derniers troubles, et ils faisaient de là de

fréquentes courses sur le territoire occupé par les armées russes et les troupes polonaises au service du roi ; c'est un détachement de la garnison de cette forteresse qui surprit Cracovie. Nous empruntons la relation de ce fait militaire de M. W. Coxe.

« A quatre heures du matin soixante-seize » confédérés, tous Polonais de naissance, com- » mandés par un lieutenant, nommé Bytranoski, » entrèrent dans la citadelle par un égoût, et se » jetèrent sur la garde russe, qui n'était compo- » sée que de quatre-vingt-sept hommes : la sur- » prise et la confusion furent si grandes, qu'ils » se rendirent sans résistance. La citadelle ainsi » occupée, les Russes qui étaient dans la ville, » loin de pouvoir la reprendre, ne purent em- » pêcher M. de Choisy de s'y jeter avec un corps » de huit cents confédérés, parmi lesquels on » comptait une quarantaine de Français, la plupart » officiers : ils défirent même un détachement de » deux cents soldats russes ; mais ceux-ci ayant » aussi reçu du secours de leur côté, furent en » état d'assiéger la citadelle, qui, quoique dé- » fendue avec le plus grand courage, capitula » au bout de trois mois à des conditions hono- » rables. J'examinai le passage souterrain par le- » quel les soixante-seize confédérés entrèrent » dans la place ; c'est un égoût, comme je l'ai

» dit, qui a une petite issue du côté de la Vis-
» tule; ils entrèrent par cette ouverture, et mar-
» chant l'un après l'autre, ou plutôt se traînant
» sur les pieds et sur les mains, dans un espace
» assez long, ils en sortirent par une autre issue
» qui est dans l'intérieur du palais : le danger
» était grand, et le succès fit voir ce que peuvent
» la persévérance et l'audace. »

La cathédrale est jointe au palais dans l'enceinte des murs de la citadelle; c'est dans cette église que sont les tombeaux de presque tous les rois de Pologne, depuis Ladislas Loketek. Les lois de Pologne règlent les cérémonies des funérailles des rois avec autant de minuties que les formalités de leur élection et de leur couronnement. Nous empruntons encore les détails relatifs à ces cérémonies, du voyageur que nous avons déjà cité plusieurs fois.

« Les lois prescrivent tous les détails de cette
» cérémonie, comme celles de l'élection et du
» couronnement des rois. Lorsque le monarque
» décédé a un successeur élu, on transporte son
» corps en grande cérémonie à Cracovie, où il
» est porté en procession dans l'église cathé-
» drale : ce qu'il y a de particulier dans ce régle-
» ment, c'est que les funérailles du roi défunt
» doivent précéder immédiatement le couronne-
» ment de son successeur, et que celui-ci est

» dans l'obligation d'assister aux obsèques de
» son prédécesseur.

» Les historiens observent sagement que cette » coutume singulière avait été instituée pour faire » sentir au nouveau roi la vanité des grandeurs » humaines, et pour que l'image de la mort, se » joignant à la pompe qui les environnait, leur » rappelât plus efficacement leurs devoirs : mais » il ne semble pas que cette précaution ait pro- » duit l'effet que l'on en attendait; on ne voit » pas du moins que les rois de Pologne aient fait » briller plus de vertus que les autres monarques » de l'Europe. Cet usage tient plutôt aux mœurs » des Polonais, et à ce principe qu'ils ont adopté » de combler leurs princes de marques d'hon- » neur et de respect, et de paraître les révérer » même après leur mort, tandis qu'ils ne leur » laissent pendant leur vie qu'une ombre d'au- » torité.

» Les sépulcres des rois de Pologne n'ont » rien de bien magnifique; leurs statues sont de » marbre, mais d'un travail médiocre; quelques- » uns sont sans inscription. »

Grodno. — Malgré que cette ville ne soit pas la capitale de la Lithuanie, elle est cependant la principale ville de ce grand duché. De vastes plaines entourées d'un mélange de pauvres cabanes, de

maisons tombantes et de palais en ruines, attestent l'ancienne splendeur de Grodno. Le peu de bâtimens qui sont en bon état, rend encore plus frappant le contraste des autres. Le nombre des habitans est évalué à environ sept mille; dont mille Juifs et trois mille chrétiens sont employés dans les nouvelles manufactures de draps, de toiles, de coton, de soie, etc., etc., établies en 1776, par le roi, qui y avait également fondé une académie de médecine pour la Lithuanie. Dans cette académie, dix élèves étaient instruits pour la médecine, et vingt pour la chirurgie, et tous étaient élevés et entretenus aux frais du monarque.

Le vieux palais dans lequel le roi faisait ordinairement sa résidence durant les diètes, est situé sur un monticule sablonneux qui s'élève presque perpendiculairement au bord de la rivière; il existe aussi des restes de l'ancien mur. Du côté opposé est le nouveau palais, qui fut bâti par Auguste III, mais que ce prince n'a jamais habité, la construction n'en étant pas encore terminée à sa mort. Les diètes ont été communément tenues dans ce palais: les diètes devaient se tenir à Grodno et à Varsovie, mais une, qui devait avoir lieu dans la première de ces deux places, ayant été convoquée dans la seconde, sous le règne de Jean Sobieski, les Lithuaniens

réclamèrent: leurs nonces formèrent une scission et faillirent causer une guerre civile; heureusement on la prévint par des négociations, et on parvint à ramener les mécontens, en leur accordant ce qu'ils demandaient. Sous le règne du dernier roi, les diètes furent constamment tenues à Varsovie, sans que les Lithuaniens fissent aucune réclamation; des affaires plus importantes commandaient alors tout leur intérêt.

Dantzick est située à l'embouchure de la Vistule, et était la capitale de la Prusse Polonaise. Cette ville était le siége d'un évêché, et possédait une université qui n'eut jamais que peu de renommée. Dantzick est célèbre dans l'histoire à plusieurs titres, et particulièrement pour avoir été anciennement la première des villes anséatiques. Elle est à six milles de la Mer Baltique. C'est une grande et belle ville très-peuplée; ses maisons ont la plupart cinq étages, et plusieurs de ses rues sont plantées de châtaigniers. Elle a un bon port, et c'est encore une des villes les plus commerçantes du nord de l'Europe, bien que sa prospérité ait beaucoup diminué depuis le temps où l'illustre président de Thou la célébrait dans son *Historia sui temporis*, publiée en 1607. Dantzick était une république sous la protection du roi et de la république de Pologne;

ses magistrats et la plus grande partie de ses habitans étaient luthériens; cependant les catholiques romains et les calvinistes y étaient également tolérés. La ville est encore riche et elle le fut bien davantage. On y trouvait vingt-six paroisses, plusieurs couvens et des hôpitaux. On évaluait la totalité des habitans à deux cent mille; mais les dernières approximations annoncent une diminution considérable dans la population de cette ville et de son territoire. C'était par Dantzick que se faisait une grande partie de l'exportation des blés de la Pologne.

M. le docteur Busching assure qu'il résulte de ses recherches historiques que, dès l'année 997, Dantzick était une ville très-commerçante et non un misérable village, comme quelques autres l'ont pensé.

Ses habitans ont souvent changé de maîtres, et se sont mis plusieurs fois sous la protection des Anglais et des Hollandais; mais, dans tous les temps, ils ont montré un grand attachement pour les Polonais; peut-être aussi ont-ils dû préférer à tout autre appui, celui d'un peuple qui semblait ne devoir jamais pouvoir être le rival de son commerce. Quoique très-fortifiée, cette ville était défendue par cent cinquante pièces de canon; elle est entourée d'éminences qui l'empêcheraient de soutenir un siége fait selon les règles de l'art. En

1734, ses habitans montrèrent, envers le roi Stanislas, un attachement et une fidélité inébranlables, non-seulement pendant que les Russes, ses ennemis, étaient à leur porte, mais encore après qu'ils se furent rendus maîtres de leur ville.

La raison pour laquelle les villes de Dantzick, de Thorn et d'Elbing jouissaient de priviléges civils et religieux beaucoup plus considérables que ceux qui avaient été accordés aux autres provinces polonaises, est que ces villes se mirent volontairement sous la protection de la république, et qu'elles ne consentirent à associer leur puissance à la sienne qu'à des conditions qu'elles fixèrent, et dont la plupart ont été maintenues tant qu'elles furent sous la dépendance de la Pologne.

Le roi de Prusse (Frédéric II), lors de sa prise de possession des villes de Dantzick et Thorn, déclara qu'il conserverait les priviléges dont elles jouissaient : malgré cette déclaration, et peu de temps après l'avoir signée, le monarque prussien s'empara du territoire dépendant de Dantzick, sous prétexte qu'il faisait intégralement partie de la Pologne prussienne. Il usa de divers autres prétextes pour s'approprier les revenus provenant des droits imposés par la ville aux vaisseaux qui entraient et sortaient de son port. Il établit un bureau de douanes dans ce port,

et imposa, sur toutes les importations et exportations de marchandises, les taxés les plus exorbitantes. Pour compléter ce système d'oppression, des bureaux de douanes furent établis à chaque porte de la ville, afin que personne n'en pût sortir sans avoir été fouillé de la manière la plus scrupuleuse; tel est le traitement que Dantzick a reçu du roi de Prusse, malgré qu'il y ait bien peu de villes qui soient nominativement comprises dans un plus grand nombre de traités, et dont les droits aient été plus fréquemment assurés et garantis par autant de potentats. En 1784, il la fit bloquer par ses troupes; la médiation de la tzarine de Russie et celle du roi de Pologne les firent retirer, et une négociation s'ouvrit à ce sujet à Varsovie. Les députés conclurent, le 7 septembre de la même année, un traité par lequel, la place, les habitans et le commerce furent rétablis dans leurs droits respectifs; mais les conditions de ce traité furent souvent violées. La ville de Thorn a été aussi maltraitée que Dantzick par le cabinet de Berlin.

Rang et Etat politique des Polonais.

Les habitans de la Pologne se divisaient en quatre classes, savoir: 1.° les nobles; 2.° le clergé; 3.° les bourgeois; et 4.° les paysans.

1.° *Les nobles* étaient divisés en deux classes : *les membres du sénat* et *l'ordre équestre*. Quand nous parlerons du gouvernement qui était établi dans ce royaume, nous traiterons du pouvoir particulier dont jouissaient ces deux classes de noblesse. Le terme *noble*, toutefois, ne se prenait pas, en Pologne, absolument dans la même acception qu'on lui donnait chez la plupart des peuples de l'Europe. Dans le langage polonais, un noble était un individu qui possédait un fief, ou qui pouvait prouver que ses ancêtres en avaient possédé ; qui ne se livrait à aucun trafic, et qui avait la liberté de choisir le lieu de sa résidence ; ainsi toute personne, qui, sans être ecclésiastique, n'était ni bourgeois ni paysan, était noble. Les membres du corps de la noblesse étaient appelés collectivement *l'ordre équestre*, et individuellement nobles, gentilshommes, hommes libres ou possédant fiefs : toutes ces différentes dénominations étaient équivalentes.

Tous les nobles étaient égaux par la naissance, les titres et les honneurs étaient supposés ne rien pouvoir ajouter à la dignité d'un gentilhomme (*).

(*) La prééminence qui était attachée à quelques grands emplois, est appelée dans le *Pacta Conventa* d'Auguste III, *jus æqualitatis inter cives regni.*

Par leur députation à la diète, ils exerçaient, au moins représentativement, une partie du pouvoir législatif, et dans plusieurs cas, comme, par exemple, lors de l'élection d'un roi, ils s'assemblaient en masse. Tout noble pouvait être élu nonce, remplir une place de sénateur, et se présenter même comme candidat lors de la vacance du trône.

Aucun noble ne pouvait être arrêté sans avoir été préalablement convaincu du crime dont on l'accusait, excepté dans le cas de haute trahison, de meurtre, de vol sur les grands chemins; et alors il fallait que le coupable eût été pris sur le fait. La dénomination de noble s'appliquant ainsi non-seulement aux Polonais propriétaires de fief, mais à ceux dont les ancêtres en avaient possédé, on peut présumer combien le corps de la noblesse était considérable.

Un grand nombre de ces nobles étant dans l'indigence, et ne voulant pas encourir la dégradation que prononçaient les lois contre tout gentilhomme qui exerçait une profession manuelle, étaient dans la nécessité de se mettre au service des riches qui, comme les barons du gouvernement féodal, employaient à leur suite un aussi grand nombre de ces serviteurs que leur fortune le leur permettait.

Comme tout noble jouissait du droit de voter

parties, comme dans toutes les contrées catholiques, pouvaient porter leur cause à la cour de Rome, ce qui procurait au pape des sommes considérables.

Dans les causes civiles, le clergé était soumis aux cours de justice ordinaires; dans les causes criminelles, l'ecclésiastique accusé était d'abord arrêté par le pouvoir civil, puis jugé par le consistoire : si le consistoire reconnaissait la culpabilité de l'accusé, il était remis entre les mains des tribunaux séculiers, qui lui infligeaient la peine attachée au crime dont il était convaincu. Quand le pape adressait une bulle au clergé polonais, le clergé la publiait et la mettait à exécution sans la confirmation du roi ou de son conseil. Cet abus très-préjudiciable du pouvoir ecclésiastique, qui avait cessé chez presque toutes les nations catholiques de l'Europe, a subsisté en Pologne jusqu'à son démembrement.

Autrefois, environ deux mille ecclésiastiques remplissaient des fonctions civiles dans ce royaume; mais peu de temps avant la chute du trône, les prêtres avaient été déclarés inhabiles à occuper des places, autres que celles de l'église. Ils furent long-temps exempts de toute taxe; ce n'est que dans le dernier siècle que cette exemption cessa. Le clergé de la république fut appelé, comme les laïcs, à subvenir aux besoins de la pa-

trie, sous la condition que les contributions qu'il paierait ne seraient pas appelées taxes, mais de *charitables subsides*.

3°. *Les Bourgeois*. La troisième classe du peuple était celle des bourgeois, dont les priviléges n'étaient guère plus considérables que ceux des paysans.

L'histoire de tous les peuples qui furent gouvernés par le système féodal, prouve combien était pernicieuse cette police qui attachait le paysan à la terre, réduisait à l'esclavage des hommes utiles et respectables. L'expérience de plusieurs siècles, et diverses causes, tendirent à diminuer graduellement les rigueurs de la servitude à l'égard des bourgeois, dans plusieurs monarchies féodales. L'époque la plus importante de l'amélioration du sort des bourgeois, est celle où fut sappé dans ses fondemens le honteux système du gouvernement qui régissait nos ancêtres, par *l'institution des cités* dans le corps politique, avec le privilége d'exercer une juridiction municipale dans leur sein. Cette nouvelle institution prit naissance en Italie, la première contrée de l'Europe qui se civilisa dans nos siècles modernes, et fut depuis heureusement adoptée par l'Allemagne, la France et l'Espagne; mais la dernière de ces nations, en proie tour à tour au despotisme et à la superstition,

vit par la suite étouffer dans son sein les germes des richesses et de la grandeur. Le gouvernement municipal commença à être adopté dans quelques villes de la Pologne, en 1250, sous le règne de Boleslas-le-Chaste. Ce prince accorda d'abord à la ville de Cracovie, et peu de temps après, a plusieurs autres encore, des priviléges semblables à ceux dont jouissaient les *cités* allemandes. Ce corps de droit est connu en Pologne sous la dénomination de *jus magdeburgicum et teutonicum*. Dans le treizième siècle et dans les siècles suivans, le roi et les grands barons bâtirent quelques villes, auxquelles ils garantirent les priviléges municipaux en ces termes « *trans-* » *fero hanc villam ex jure polonico in jus teu-* » *tonicum*. » Les bienfaits de ces nouvelles innovations ne tardèrent pas à se faire sentir par un accroissement rapide de population et de richesses. Les bourgeois des villes libres acquirent un tel degré d'importance et de considération, qu'ils donnaient leur approbation aux traités de paix et d'alliance, et qu'ils avaient des députés dans les assemblées nationales : un gentilhomme n'était pas dégradé pour s'être fait recevoir d'un corps municipal, et un bourgeois était apte aux charges d'officiers de la couronne. Un traité conclu par Casimir-le-Grand, avec le chancelier de l'ordre teutonique, fut non-seu-

lement signé par le roi et les principaux seigneurs du royaume, mais encore par les bourgeois de Cracovie, de Posen, de Sendomir et des autres cités; et sous le règne du même monarque, Wiernesk, bourgmestre de Cracovie, fut sous-maréchal du trésor de la couronne.

Les bourgeois jouirent de grands privilèges sous le règne des princes de la maison de Jagellon, ainsi que le témoignent plusieurs actes de Sigismond I.er et de son fils Sigismond Auguste. Pendant le règne du premier, les nobles entreprirent d'exclure de la diète les députés de Cracovie; mais le monarque, non-seulement confirma le droit de cette *cité*, de députer à la diète, mais encore, décida que les députés des villes libres seraient incorporés dans la classe des nobles (*).

(*) L'institution des *cités* avait fait faire des progrès bien plus rapides au commerce en Allemagne qu'en Pologne: dans les villes hanséatiques, de simples particuliers jouissaient de fortunes immenses. Bucholz en cite plusieurs, et rapporte entr'autres, que : « Lorsque Joachim I.er vint » recevoir l'hommage de la ville de Francfort, un habitant » de cette ville, nommé De Belkow, marcha à côté de son » cheval, au milieu des boues, chaussé de bottes de velours, » ornées de perles superbes. Ce Belkow et ses frères se » donnaient un autre plaisir aussi cher que singulier: ils » alloient caracoler avec leurs chevaux sur le marché de la

Depuis que le trône fut devenu tout à fait électif, les droits et les priviléges des bourgeois souffrirent des atteintes continuelles ; à l'élection de chaque souverain ils perdaient le droit d'acheter des terres, excepté à une petite distance de leur ville, ou d'avoir des députés à la diète ; ils cessèrent enfin de participer au pouvoir législatif : la principale cause de cette exclusion, fut que les bourgeois n'étaient pas tenus de marcher à la guerre, mais seulement de fournir des armes et des chariots. Ils étaient en butte aux mépris de la belliqueuse noblesse, qui, suivant l'esprit de l'arrogance féodale, pensait que le métier des armes était le seul digne d'occuper un gentilhomme, que tout autre était déshonorant pour ceux qui l'exerçaient, et qu'ainsi, tout homme qui ne portait pas les armes était indigne de participer à l'administration des affaires publiques.

Les *cités* conservèrent cependant une portion considérable de leur ancienne liberté ; et jusqu'à la chute de la république, ils jouirent des

---

» faïence, où ils brisaient tout, et donnaient ensuite le » double du prix ; puis ils menaient leurs chevaux échauffés à la cave municipale, plutôt qu'à l'abreuvoir, et les » lavaient avec de la malvoisie. »

(Tome III, page 349.)

priviléges suivans : ils nommaient leurs bourgmestres ; ils réglaient leur administration intérieure, et ils avaient leurs cours de justice particulière, dans lesquelles on jugeait sans appel. Un bourgeois plaignant contre un gentilhomme, était obligé de suivre sa cause dans les cours de justice appartenant à la noblesse, où le jugement définitif était prononcé. Quand il était défendeur, il devait être cité devant les magistrats de sa propre ville ; on ne pouvait appeler qu'au roi dans son tribunal des assesseurs, du jugement prononcé. C'est à ces exemptions de la juridiction des nobles, bien qu'elles n'aient eu lieu que pour certaines causes, que les bourgeois durent le degré d'indépendance qu'ils ont conservé ; et, sans ces priviléges, ils fussent bientôt retombés dans leur état de vasselage.

4°. *Les paysans*, en Pologne, étaient serfs ou esclaves ; et la valeur d'une terre n'était pas estimée selon son étendue, mais d'après le nombre de paysans qu'elle contenait. Ces infortunés étaient vendus par un seigneur à un autre, comme des bestiaux.

Ces paysans n'étaient cependant pas tous dans un même état de servitude ; avant le partage, ils étaient divisés en deux classes, 1°. les Allemands, et 2°. les indigènes.

1°. Sous le règne de Boleslas-le-Chaste, et

plus encore sous celui de Casimir-le-Grand, un grand nombre d'Allemands vint s'établir en Pologne. Le gouvernement accorda à ces étrangers, qui étaient habitués à vivre sous l'empire des lois germaniques (lois infiniment plus douces que celles de la plupart des autres nations de l'Europe ne l'étaient alors), des priviléges dont ne jouissaient pas généralement les paysans polonais. Le bienfait de ces priviléges s'est constamment aperçu depuis dans leur économie domestique. Leurs villages étaient mieux bâtis et leurs champs mieux cultivés que ceux qui appartenaient aux naturels du pays; ils possédaient une plus grande quantité de bestiaux, payaient leurs redevances à leurs seigneurs avec plus d'exactitude, et comparativement avec les autres, ils étaient plus policés.

2°. L'esclavage des paysans polonais est très-ancien, et fut toujours extrêmement rigoureux. Dès le temps de Casimir-le-Grand, un seigneur pouvait faire mourir impunément un esclave, et quand celui-ci ne laissait pas d'enfans, le seigneur était son héritier et s'emparait de ses effets. En 1347, Casimir prescrivit une amende pour le meurtre d'un paysan, et ordonna qu'à l'avenir, à défaut de postérité, les collatéraux seraient mis en possession de l'héritage. Le même souverain arrêta qu'un paysan serait apte à porter les armes

comme soldat, et que ceux qui les porteraient seraient considérés comme libres.

Hélas ! toutes ces mesures, par lesquelles un des plus grands rois qui se soit assis sur le trône de Pologne, entreprenait d'adoucir le sort de ses vassaux, furent infructueuses ! elles ne purent résister au pouvoir de la tyrannie des nobles, et furent bientôt abrogées ou éludées. Celle qui donnait la propriété des biens d'un paysan décédé sans enfans à ses collatéraux, fut rendue inapplicable, d'après cette ancienne maxime des Polonais : *Qu'un esclave ne peut plaider contre son maître*. De même l'amende pour le meurtre d'un paysan fut rarement imposée, par la difficulté d'obtenir la conviction de ce crime, lorsqu'un noble en était accusé. Loin d'être portés à adoucir la servitude de leurs vassaux, les gentilshommes l'ont assurée par un grand nombre d'ordonnances. Un habile écrivain polonais, dans un ouvrage adressé au grand-chancelier Zamoisky (*), remarque que les statuts de la Pologne contiennent environ cent lois défavorables aux paysans; il y en a, entre autres, qui ordonnent les peines les plus rigoureuses contre ceux qui abandonnent sans congé leur domicile.

(*) *Les Lettres patriotiques.*

Ces peines prononcées étaient sans appel, dans des tribunaux établis à cet effet, où l'on jugeait sommairement. De ce grand nombre de lois pour prévenir l'émigration des paysans, le même auteur induit judicieusement l'état déplorable de cette classe opprimée, de ces infortunés qui ne pouvaient être maintenus dans la terre qui les avait vus naître, que par la terreur des peines les plus sévères.

Le comte de Mirabeau a développé les inconvéniens des lois contre l'émigration, avec autant de justesse que d'éloquence, dans une lettre qu'il remit à Frédéric Guillaume, le jour de l'avénement de ce prince au trône de Prusse. Nous pensons que nos lecteurs trouveront ici avec plaisir le passage même de l'orateur français : « On doit » être heureux dans vos états, sire ; donnez la » liberté de s'expatrier à quiconque n'est pas » retenu d'une maniere légale par des obliga» tions particulières ; donnez par un édit formel » cette liberté. C'est encore là, sire, une de ces » lois d'éternelle équité, que la force des choses » appelle, qui vous fera un honneur infini, et ne » vous coûtera pas la privation la plus légère ; » car votre peuple ne pourrait aller chercher » ailleurs un meilleur sort que celui qu'il dépend » de vous de lui donner ; et, s'il pouvait être » mieux ailleurs, vos prohibitions de sortie ne

» l'arrêteraient pas. Laissez ces lois à ces puissances qui ont voulu faire de leurs états une prison, comme si ce n'était pas le moyen d'en rendre le séjour odieux. Les lois les plus tyranniques sur les émigrations n'ont jamais eu d'autre effet que de pousser le peuple à émigrer, contre le vœu de la nature le plus impérieux de tous, peut-être, qui l'attache à son pays. Le Lapon chérit le climat sauvage où il est né : comment l'habitant des provinces qu'éclaire un ciel plus doux, penserait-il à les quitter, si une administration tyrannique ne lui rendait pas inutiles ou odieux les bienfaits de la nature? Une loi d'affranchissement, loin de disperser les hommes, les retiendra dans ce qu'ils appelleront alors leur bonne patrie, et qu'ils préféreront aux pays les plus fertiles; car l'homme endure tout de la part de la providence : il n'endure rien d'injuste de son semblable; et s'il se soumet, ce n'est qu'avec un cœur révolté. L'homme ne tient pas par des racines à la terre; ainsi il n'appartient pas au sol. L'homme n'est pas un champ, un pré, un bétail; ainsi il ne saurait être une propriété. L'homme a le sentiment intérieur de ces vérités simples; ainsi l'on ne saurait lui persuader que ses chefs aient le droit de l'enchaîner à la glèbe. Tous les pou-

» voirs se réunissent en vain pour lui inculquer
» cette infâme doctrine. Le temps n'est plus,
» où les maîtres de la terre pouvaient parler au
» nom de Dieu, si même ce temps a jamais
» existé. Le langage de la justice et de la rai-
» son est le seul qui puisse avoir un succès du-
» rable aujourd'hui; et les princes ne sauraient
» trop penser que l'Amérique anglaise ordonne
» à tous les gouvernemens d'être justes et sages,
» s'ils n'ont pas résolu de ne dominer bientôt
» sur des déserts. »

Les paysans de la couronne étaient ceux établis dans les grands fiefs du royaume ou dans ses domaines royaux : ils étaient sous la juridiction des starostes; et s'ils étaient opprimés par ceux-ci, ils pouvaient en appeler aux cours royales de justice. Dans le cas où le staroste aurait tenté d'entraver cet appel, le roi pouvait ordonner au chancelier du royaume de donner au paysan opprimé un sauf-conduit par lequel le monarque déclarait le prendre sous sa protection; et malgré la partialité qui régnait dans ces tribunaux, en faveur de la noblesse, la possibilité qu'avaient les paysans de la couronne d'obtenir cet appel, les préservait souvent de la nécessité d'y avoir recours.

Les paysans qui appartenaient à des particuliers étaient absolument à la discrétion de leurs

maîtres, et n'avaient aucune assurance réelle pour leurs propriétés ni même pour leurs vies. Depuis le règne de Casimir-le-Grand jusqu'en 1768, les lois polonaises ne condamnèrent qu'à une amende le seigneur qui tuait son esclave; cette même année, il fut rendu un décret par lequel le meurtre d'un paysan fut considéré comme un crime capital. Mais, comme cette loi demandait un tel degré d'évidence dans la preuve de ce crime, qu'il était presqu'impossible d'en obtenir la conviction, elle pouvait être plutôt regardée comme une protection apparente que comme une sûreté réelle.

Les nobles polonais n'étaient pas portés à améliorer le sort des paysans, qu'ils regardaient à peine comme des créatures appartenantes à l'espèce humaine. Quelques-uns cependant, doués d'un caractère plus humain et d'un esprit plus éclairé, ont agi d'après d'autres principes, et ont essayé de donner la liberté à leurs vassaux. L'événement a prouvé que ce parti n'était pas moins judicieux qu'humain. Dans les districts où ces affranchissemens avaient eu lieu, la population des villages s'était considérablement augmentée, et le revenu des terres avait été triplé.

Constitution, Gouvernement.

La Pologne pouvait être considérée indifféremment comme royaume ou comme république; comme royaume, parce qu'effectivement elle était gouvernée par un roi; comme république, parce que l'autorité du roi était tellement bornée qu'il était plutôt le chef et le premier magistrat que le souverain.

Les trois ordres de l'état, le roi, le sénat et la noblesse réunis, formant la diète générale, étaient investis du pouvoir législatif; le pouvoir exécutif, originairement confié au roi et au sénat, fut ensuite exclusivement attribué au conseil permanent.

Ce conseil, dont le roi était nécessairement membre, chef et président, portait le titre de *suprême conseil permanent;* il fut institué dans la diète de 1775; il se composait de trois évêques, dont le primat était le premier par le droit adhérent à sa dignité; de neuf sénateurs laïques; de quatre ministres, un de chaque département; du maréchal de la diète, et de dix-huit membres de la noblesse, le maréchal compris.

Il subsistait sans autre interruption que celle qu'un interrègne ou l'absence du roi pouvait exiger; il se renouvelait tous les deux ans à la pluralité des voix; mais un tiers des membres

du dernier conseil permanent devait toujours faire partie de chaque nouvelle élection.

Le conseil permanent se divisait en cinq départemens : ceux des affaires étrangères, de la guerre, des finances, de la justice et de la police.

Chacun de ces départemens était composé de huit membres, à l'exception de celui des affaires étrangères qui n'était formé que de quatre. Ces membres étaient élus par le conseil permanent en corps, et à l'unanimité des suffrages.

Le roi n'avait point de suffrage à la diète ; mais, dans le conseil permanent, son suffrage comptait pour deux.

Le primat avait séance au conseil deux ans de suite, et y rentrait après deux ans d'exclusion ; pendant qu'il y avait séance, il n'était tenu d'y assister que six mois. Durant ses fonctions, il signait les actes du conseil ; et, en l'absence du roi ou pendant un interrègne, son suffrage était compté pour deux quand les voix étaient partagées dans une discussion.

Le maréchal de la noblesse devait toujours faire partie du conseil ; il était élu tous les deux ans dans les diètes ordinaires et ne pouvait être réélu qu'après un intervalle de quatre ans ; il veillait à l'exécution des lois, portait au conseil les matières dont il avait connaissance, et signait les actes après le roi et le primat.

Le conseil s'assemblait en entier aussi souvent que la nécessité l'exigeait.

Le roi, ou en son absence le primat, et au défaut de tous deux le premier sénateur, faisait toutes les propositions qu'il jugeait convenables. Le roi pouvait donner ses deux suffrages par écrit, on les admettait; mais celui qui présidait le conseil avait toujours le suffrage décisif en cas de partage des voix.

La législation et l'administration de la justice ne faisaient point partie des attributions du conseil; ses fonctions se bornaient à l'exécution des lois; il recevait et jugeait tous les projets qui lui étaient adressés; il en faisait lui-même pour la réformation des lois et les présentait ensuite à la diète; il donnait aux ambassadeurs et aux autres envoyés dans les cours étrangères les instructions nécessaires, excepté dans les cas que la diète s'était réservés; il présentait au roi, comme on le verra ci-après, des candidats pour les principales charges du royaume. Il devait éviter soigneusement de porter atteinte aux droits de la diète générale, et de s'immiscer dans les affaires dont elle se réservait la décision.

La diète assemblée était juge du conseil permanent. Le conseil occupait une place particulière dans la salle du sénat: là, il était forcé de répondre à toutes les accusations qui avaient pu

être portées contre lui, et il y recevait publiquement un bon ou mauvais témoignage de sa conduite. Dans les cas où le conseil avait excédé ses pouvoirs ou en avait abusé, les membres qui en étaient reconnus coupables par la diète, encouraient la peine de haute trahison.

Tous les deux ans, le roi, comme chef de la nation, convoquait les diètes ordinaires. Ces convocations se faisaient par lettres circulaires qui devaient être envoyées, aux palatins des diverses provinces, au moins six semaines avant le temps fixé pour l'ouverture des diètes. Le roi devait prendre l'avis du conseil permanent sur les matières qui devaient être portées à la discussion de ces assemblées. Il convoquait aussi les diètes extraordinaires quand il le jugeait à propos ou que la majorité du conseil le demandait. La durée de ces dernières était fixée à trois semaines; mais tous les ordres de l'état assemblés pouvaient la prolonger. C'était au nom du roi que tous les décrets de la diète se rendaient et se publiaient.

Le roi ne pouvait s'opposer à ce que la diète avait résolu; il n'avait même aucun droit de suffrage, et donnait seulement son opinion sur les questions proposées. Il ne pouvait se refuser à signer les dépêches expédiées par ordre du conseil. Il conférait et négociait avec les ministres

étrangers, mais n'avait droit de rien conclure sans l'approbation du conseil permanent. Ce monarque ne pouvait nommer et choisir les évêques, les palatins, les castellans, les ministres et le maréchal que sur une présentation de trois candidats élus par le conseil; il en était de même à l'égard des membres des commissions de la guerre et du trésor, de ceux du département, et de l'*assessoire* du royaume. Tous les autres emplois civils ou ecclésiastiques étaient à sa disposition; quant aux offices et grades militaires, le roi nommait aux places de capitaines vacantes dans les compagnies polonaises; on suivait pour les autres promotions l'ordre de l'ancienneté, en admettant cependant avec quelques précautions les recommandations du roi et du grand général.

Lorsqu'on dépouilla le roi du privilége de disposer des domaines de la couronne et des *starosties* (*), on stipula en même temps qu'on en laisserait la jouissance viagère à ceux qui les possédaient, mais qu'à leur mort ils ne seraient plus donnés, et que le revenu en serait appliqué à des objets d'utilité publique.

On assigna au roi un revenu particulier pour

(*) Les *starostes* étaient les gouverneurs de districts; et les gouvernemens de districts étaient appelés *starosties*.

l'entretien de deux mille hommes, qui dépendaient uniquement de lui ; ce revenu était indépendant de ceux qu'on lui affectait en compensation de la perte qu'il avait faite par le démembrement d'une partie de son royaume.

La diète générale de Pologne avait entre ses mains l'autorité souveraine, et le roi n'y prêtait que son titre ; elle faisait les lois, déclarait la guerre, faisait la paix, levait des troupes, concluait des alliances, et exerçait presque tous les droits de la souveraineté.

Les rois pouvaient anciennement faire assembler la diète dans le lieu qui leur plaisait, et l'un d'eux (*) la convoqua une fois même en Hongrie ; mais, lors de la réunion de la Lithuanie à la Pologne en 1569, Varsovie fut choisie pour le lieu de cette assemblée, et, en 1673, on décida que de trois diètes successives, deux se tiendraient à Varsovie et une à Grodno, en Lithuanie ; cette décision a été depuis généralement suivie.

La diète se composait du roi, du sénat et de la noblesse représentée par des députés qu'on appelait nonces.

Le roi était président de la diète, et formait seul le premier ordre. Il y siégeait sur un trône élevé à l'une des extrémités de la salle ; à celle

---

(*) Louis, roi de Hongrie, élu roi de Pologne en 1370.

opposée, les dix officiers d'état étaient assis dans des fauteuils à bras; les évêques, les palatins et les castellans rangés sur trois lignes étaient de même assis dans des fauteuils, et derrière eux, sur des bancs couverts de drap rouge, étaient placés les députés de la noblesse. Lorsque le roi se préparait à parler, il se levait de son trône, et faisait approcher de lui ses ministres d'état, alors les grands officiers de la couronne s'avançaient aussi; les quatre grands maréchaux frappaient en même temps la terre de leurs bâtons d'office, et l'un d'eux annonçait que le monarque allait parler.

Le sénat formait le second ordre de la diète; il était composé d'ecclésiastiques, qui étaient les évêques, l'archevêque de Gnesne, chef du sénat, primat du royaume et vice-roi dans les interrègnes, et de laïcs. Ces sénateurs laïcs étaient les palatins, les castellans et les grands officiers d'état: les palatins étaient les gouverneurs de provinces; leur office était à vie, ils commandaient les troupes de leurs palatinats, en temps de guerre, et, en temps de paix, ils convoquaient les assemblées et présidaient dans les cours de justice. Les castellans n'avaient d'office qu'en temps de guerre, ils étaient alors les lieutenans des palatins et commandaient sous leurs ordres les troupes des palatinats. Les grands offi-

ciers de la république étaient au nombre de dix: les grands maréchaux de Pologne et de Lithuanie, les deux grands chanceliers, les deux grands trésoriers et les deux vice-maréchaux.

Les nonces, ou représentans de la noblesse, étaient choisis dans les *diétines* de chaque palatinat, dans lesquelles tout gentilhomme avait droit de suffrage et pouvait être élu dès l'âge de dix-huit ans, lorsqu'il pouvait prouver qu'il était d'extraction noble, qu'il vivait de son revenu, et qu'il possédait un fief ou qu'il était d'une famille qui en possédait. Ces nonces composaient le troisième ordre de la diète.

Les sénateurs et les nonces avaient chacun une salle particulière pour leur séance. Ces derniers choisissaient leur maréchal ou président, avant de procéder à aucune affaire; cette élection terminée, les deux corps se réunissaient, les nonces allaient baiser la main du roi, et tous les membres prenaient leurs places.

Les sénateurs avaient le privilége de se couvrir, les nonces devaient rester découverts.

On ouvrait la première séance par la lecture des *pacta conventa*, pour examiner s'ils n'avaient souffert aucune atteinte; on nommait ensuite des membres du conseil permanent. Ces opérations préliminaires finies, les deux corps retournaient chacun dans la salle qui lui était

particulière, et toutes les affaires se discutaient séparément. Celles relatives aux finances étaient décidées à la pluralité des voix; mais, dans les matières de haute importance, aucune résolution n'était mise à exécution, si elle n'était sanctionnée par l'unanimité des suffrages de la diète; un simple nonce pouvait contrarier une décision et dissoudre l'assemblée, en prononçant le *veto*. La durée de la diète était fixée à six semaines, et, le premier jour de la dernière semaine, les sénateurs et les nonces se rassemblaient dans la salle du sénat; si les actes proposés avaient été unanimement approuvés par les nonces, ils avaient force de loi; dans le cas contraire, ils étaient rejetés (*). Le dernier jour de la sixième semaine, le maréchal de la diète et les nonces signaient les lois approuvées, et la diète était terminée.

On suivait les mêmes règles pour les diètes extraordinaires, mais celles-ci ne devaient durer que trois semaines.

Une chose remarquable et particulière au gouvernement polonais, c'est ce droit du *liberum veto*. On conçoit difficilement qu'un sem-

(*) Il faut observer que les sénateurs, ni le roi lui-même, ne pouvaient exercer ce droit de *veto*, qui appartenait exclusivement aux députés de la noblesse.

blable privilége ait pu être accordé à tous les membres d'une nombreuse assemblée qui discutait les matières les plus importantes, et traitait des intérêts les plus essentiels de l'état. Pouvait-on se flatter du vain espoir que, dans cette assemblée, il ne se trouverait pas un nonce ignorant, imprudent ou vendu ; et devait-on risquer de voir les propositions des lois les plus salutaires rejetées par la volonté d'un seul homme? Nous donnerons ici quelques détails sur la cause et les effets de cette loi singulière.

Ce fut en 1652, sous le règne de Jean Casimir, qu'un nonce de Lithuanie, nommé Sicinski, prononça le premier : *que toute délibération soit arrêtée*. Il sortit après avoir prononcé ces mots, et alla faire sa protestation entre les mains du chancelier. Elle portait que, si la diète continuait à siéger, il regarderait comme autant d'atteintes aux lois tous les actes qu'elle pourrait faire et toutes les résolutions qu'elle aurait prises. Cette protestation d'un genre alors tout nouveau, et faite avec tant de hardiesse, confondit l'assemblée et fit effectivement suspendre la résolution qui y avait donné lieu, pour en prendre une autre sur la dissolution ou la continuation de la diète : cette discussion fut soutenue avec beaucoup de chaleur; mais les mécontens ayant enfin appuyé la protestation et étant

les plus nombreux, elle fut approuvée et la diète fut dissoute.

Depuis cet événement, la constitution de la Pologne reçut des atteintes continuelles, et ce royaume fut plus que jamais déchiré par les factions; les affaires publiques furent négligées, les mesures les plus nécessaires contrariées sans cesse. Les grands officiers de l'état, qui jouissaient d'un pouvoir excessif, et dont le seul frein était la crainte d'un jugement que la diète pouvait porter contr'eux, s'abandonnèrent à l'indolence, à l'oubli de leurs devoirs, ou se rendirent coupables des exactions les plus condamnables; une partie de la noblesse vit aussi avec plaisir, mais par d'autres motifs, l'autorité de la diète affaiblie par le *liberum veto*. Un gentilhomme polonais, accusé d'un crime capital, ne devait être jugé que par la diète générale; et l'existence de cette assemblée dépendant du caprice d'un seul individu, les nobles acquirent ainsi une sorte d'impunité. Cependant, malgré l'énormité des abus que cette innovation, soutenue par des intérêts particuliers, allait entraîner, elle n'en fut pas moins confirmée. L'influence des puissances voisines contribua encore plus que tout le reste à perpétuer ce funeste privilége; il leur suffisait alors d'avoir acheté le suffrage d'un seul nonce, pour ne craindre au-

cune résolution contraire à leurs intérêts; elles entretenaient en Pologne le désordre et l'anarchie.

Aussi, depuis ce nouvel établissement, la décadence de la république fut toujours plus sensible. Dans l'epace de cent et quelques années, quarante-huit diètes ont été dissoutes par l'exercice du droit de *liberum veto*, en exceptant le règne de Sobieski; les lois, pendant ces intervalles, sont restées sans pouvoir, la justice sans force, et la guerre a presque toujours été faite sans raison, sans vigueur et sans succès. Enfin, pour éviter les malheurs qu'aurait nécessairement engendrés l'anarchie totale qui se propageait de jour en jour, les Polonais imaginèrent comme un remède à la presque impuissance de la diète générale, une assemblée, dont les formalités étaient les mêmes que dans les diètes ordinaires, mais où toutes les affaires se décidaient à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations de la minorité : elle se formait sous l'autorité d'une confédération permise par la loi. Quand il était question de défendre la personne du roi, de garantir le pays d'une invasion étrangère, ou pendant un interrègne, ces diètes n'avaient aucun droit de faire ni de réformer les lois.

La diète d'élection différait beaucoup des autres assemblées pour la forme; c'était celle qui demandait le plus d'appareil, et c'était aussi la

plus nombreuse, puisque toute la noblesse polonaise devait y être présente. Chaque gentilhomme y avait droit de suffrage, et pouvait lui-même être élu monarque.

Quoiqu'il fût dans le caractère des nobles polonais de conserver la fierté de leur naissance dans la plus grande pauvreté, et même, comme nous l'avons vu, jusque dans les emplois les plus serviles, on pourrait croire que ce privilége de donner leur voix pour élire un souverain, et l'idée de pouvoir le devenir eux-mêmes, était aussi un des motifs de cette fierté ridicule qui les portait à considérer un homme du peuple comme esclave, tandis qu'ils étaient eux-mêmes les valets les plus soumis d'autres nobles, dont ils ne différaient que par leur indigence.

Le lieu fixé pour l'élection était la plaine de *Vola*, à environ trois milles de Varsovie. Au milieu de cette plaine étaient deux enceintes pour le sénat et les nonces; dans la première, qui était ovale et entourée de fossés et de remparts, on élevait, quand le temps de l'élection approchait, un grand bâtiment de bois appelé *Szopa*, et destiné au sénat; la seconde enceinte n'avait point de bâtiment, et les nonces étaient en plein air. Le sénat et les nonces se réunissaient ensuite dans l'enceinte de ces derniers, en observant le même ordre que dans les diètes ordinaires: le

primat siégeait au milieu; c'est lui qui exerçait dans l'interrègne tous les droits de la souveraineté; il notifiait aux états la mort du roi, et assemblait les diétines et la diète de convocation, qui précédaient celle de l'élection, et se tenaient toujours à Varsovie. Cette diète de convocation exerçait à son gré le pouvoir législatif, et déterminait les articles des *pacta conventa* qui devaient être prescrits au nouveau roi; elle fixait aussi le temps de la diète de l'élection. L'intervalle entre la mort du roi et la nomination de son successeur était indéterminé, sa durée dépendait des intrigues des candidats et des brigues suscitées par les cours étrangères qui donnaient la loi à la Pologne; c'était toujours un temps de troubles, et c'était alors que toutes les dissensions éclataient.

Au jour fixé la diète s'assemblait; pendant sa tenue, Varsovie et ses environs étaient le théâtre des scènes les plus sanglantes. Les principaux seigneurs ne paraissaient à la diète qu'accompagnés d'un grand nombre de vassaux et de domestiques.

A l'ouverture de la diète, les *pacta conventa* étaient lus et approuvés, le jour de l'élection était fixé, et on donnait audience aux ministres étrangers. On terminait ces affaires promptement, dans la crainte des puissances voisines, qui avaient toujours des troupes cantonnées dans le voisinage de la plaine de *Vola*. Enfin, le jour fixé pour l'élec-

tion étant arrivé, les deux ordres se réunissaient de nouveau, et la noblesse formant différens corps entourait l'enceinte, ses bannières déployées.

Le primat, après avoir prononcé les noms des candidats, se prosternait et chantait une hymne; il faisait ensuite le tour de la plaine, s'adressant à chaque corps de la noblesse, suivant l'ordre des palatinats. Ayant ainsi recueilli les suffrages, il ne lui restait plus qu'à proclamer le candidat élu. Plusieurs jours n'auraient pu suffire au recueillement des voix, si chaque noble eût donné séparément la sienne; mais chaque palatinat faisait connaître au primat, pendant sa tournée, le candidat qu'il avait choisi. La cérémonie ainsi terminée, on se séparait le jour même.

Le lendemain, le sénat et les nonces retournaient à la plaine, le candidat élu était proclamé de nouveau, et on lui envoyait une députation pour l'informer de son élection, car aucun candidat ne pouvait être présent à l'assemblée; la proclamation faite, la noblesse se retirait, et la diète était dissoute, après en avoir ordonné une autre pour la cérémonie du couronnement.

Nous nous abstiendrons de toute réflexion sur le gouvernement de la Pologne; l'histoire de cette nation fera connaître combien cette forme de gouvernement était vicieuse, et quels malheurs en sont résultés.

CHAPITRE SECOND.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE.

Ce serait en vain qu'on tenterait de percer l'obscurité qui environne le berceau de la nation polonaise. La relation de quelques faits probables mais incertains et sans intérêt, un petit nombre de fables ingénieuses, un plus grand nombre de fictions ridicules, telles sont les matières de presque tous les livres qu'on a écrits sur l'origine des Sarmates : nous nous abstiendrons de rapporter ces faibles notions, parce que le devoir d'un historien est de n'offrir à ses lecteurs que des faits prouvés par des autorités respectables, et qu'il ne doit lui être permis de s'écarter de ce devoir que dans le cas où, au défaut de l'évidence, il peut offrir un degré de probabilité qui en approche, ou encore lorsque ces fictions peuvent servir à peindre le génie de leurs inventeurs. Nous pensons donc que nos lecteurs ne regretteront nullement que nous n'ayons pas rapporté ici les conjectures de quelques auteurs sur des faits hors de toute probabilité, et qui, fussent-ils

certains, n'auraient aucune importance. Qu'importe aujourd'hui que, vers le milieu du sixième siècle, Leck, premier duc des Sarmates, ait équipé une flotte, et qu'avec l'armée qu'elle portait, il ait fait quelques conquêtes sur les Danois? que Wissimir, son fils et son successeur, se soit emparé de la Jutlande et de la Scanie, qu'il ait fait esclaves les deux filles du roi Siward, et qu'il ait fait bâtir des villes pour loger ses captifs? Qu'importent mille autres détails de ce temps et de cette espèce?

Ce qui dans l'histoire de Pologne doit fixer l'attention des philosophes, ce qui est digne de servir de texte aux méditations des hommes d'état, des citoyens de tous les peuples, ce sont les causes de l'antique grandeur des Sarmates; celles de la décadence et de l'asservissement de la nation polonaise. Nous regarderons donc comme le but principal de notre entreprise l'exposition des faits qui peuvent mettre ces causes au jour.

On considère les souverains qui ont gouverné la Pologne comme divisés en quatre classes:

1.° Ceux qui ont régné depuis Leck, premier duc des Polonais, jusqu'à l'élection de Piast;

2.° Ceux qui ont régné depuis l'élection de Piast jusqu'à celle de Jagellon;

3.° Ceux qui ont régné depuis l'élection de Jagellon jusqu'à celle de Henri de Valois;

4.° Ceux enfin qui ont régné depuis l'élection de Henri de Valois jusqu'au partage de la Pologne.

DEPUIS L'ELECTION DE LECK JUSQU'A CELLE DE PIAST.

Les Vandales furent les premiers habitans de la Pologne, et cette contrée était la Sarmatie européenne des Romains.

Avant le sixième siècle, tandis que les Polonais portaient encore le nom de Sarmates, ils n'avaient pas de chef, et vivaient sans gouvernement dans les montagnes et les forêts, n'ayant d'autres habitations que des chariots, et méditant sans cesse des invasions nouvelles que leur cavalerie, qui déjà était excellente, rendait redoutables à leurs voisins (*). On peut s'étonner qu'un peuple barbare, sans guide et sans

(*) « Ces hommes barbares, dit Tacite, libres de crainte » et d'espérance, aiment mieux vivre de la sorte, que de » labourer les champs, que de prendre soin du ménage, que » de s'occuper de leur fortune, et de celle de leurs parens et » de leurs voisins. Ils ne craignent point les autres hommes; ils ne craignent pas même les dieux; et, ce qui est » bien difficile à des créatures comme nous, ils n'ont pas » besoin de faire des vœux, parce qu'ils n'ont coutume de » désirer que ce qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes. »

(*De Morib. Germ.*, cap. XIV.)

loi, ait pu étendre son empire du Tanaïs à la Vistule, et du Pont-Euxin à la Mer Baltique. Ces frontières, si prodigieusement éloignées entr'elles, furent encore reculées depuis par l'acquisition de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie, de la Lusace, de la Misnie, du Mecklembourg, de la Poméranie et de la marche de Brandebourg. Les Romains, qui mirent une si grande partie du monde sous leur domination, ne pénétrèrent jamais dans la Sarmatie. Les nations civilisées regardaient les Sarmates comme des brigands: elles oubliaient sans doute qu'elles avaient ainsi commencé.

Vers l'année 550, Leck (ou Lecht) forma le dessein de civiliser les peuples parmi lesquels il était né: il abattit des arbres (*) et construisit une habitation; d'autres cabanes s'élevèrent bientôt autour de la sienne. Les Sarmates, qui, jusqu'à cette époque, avaient toujours été errans, com-

(*) En abattant ces arbres, on trouva une aire d'aigles. Les Sarmates, livrés alors à toute la superstition du paganisme, regardèrent la découverte qu'ils avaient faite comme un augure favorable à la ville qu'ils construisaient, et lui donnèrent le nom de *Gnesne*, imitation du mot esclavon *Gniazdo*, qui signifie *nid*. On croit généralement que c'est en mémoire de cet événement que la nation polonaise porta toujours depuis une aigle dans ses armes.

mencèrent à se fixer, et Gnesne ou *Gnesnen*, la plus ancienne ville de la Pologne, prit la place d'une forêt. Leck attira sur lui les regards de ses compatriotes par sa sagesse et sa valeur; usant de l'ascendant qu'ont ordinairement sur le vulgaire les hommes que la nature a doués d'une âme forte, Leck fut le premier maître des Sarmates qui l'avaient vu naître leur égal, et, sous le titre de duc, il exerça le pouvoir d'un monarque.

Après la mort de Leck, dont on regarde l'existence comme certaine, l'histoire laisse une lacune considérable; on croit seulement que son fils Wissimir lui succéda dans le gouvernement, et fonda la ville de Dantzick. Mais on ne trouve nulle trace dans les anciennes annales de l'existence de la postérité de ces deux premiers souverains, ni même aucune fiction qui y ait suppléé. Quelques monumens historiques font mention cependant qu'après l'extinction de la famille royale, la nation s'assembla pour procéder à une nouvelle élection; que les nobles étaient sur le point de faire un choix, quand le peuple, que la tyrannie de ses premiers chefs avait dégoûté du gouvernement monarchique, demanda l'abolition de cette forme de gouvernement, qui le rendait le jouet des caprices d'un seul.

Les grands seigneurs, saisissant avec joie l'oc-

casion que leur offrait le peuple lui-même de s'emparer du pouvoir, se rendirent facilement à ses vœux, et proclamèrent la république. L'administration fut confiée à douze d'entr'eux, qui prirent le titre de palatins, ou *woiewodes* (*). Mais le peuple fut bientôt las de cette nouvelle forme de gouvernement; l'anarchie fut alors la suite inévitable du mécontentement du peuple et de l'ambition des grands; le désordre s'accrut encore par les entreprises des ennemis, qui, cherchant à tirer avantage des troubles de l'état, ravagèrent les provinces frontières de la Sarmatie, et firent payer bien cher aux Sarmates la fatale liberté qu'ils croyaient avoir acquise.

Les yeux du peuple s'ouvrirent enfin; il sentit qu'il était préférable pour lui de n'avoir qu'un maître, et pensa à s'en donner un; mais, dans des circonstances aussi délicates, combien était important le choix que les Sarmates avaient à faire! Leur situation déplorable nécessitait un chef doué d'un esprit courageux, et qui joignît la sagesse à la valeur. Il fallait arrêter les invasions des hordes ennemies qui avan-

(*) C'étaient des généraux d'armée. Leur nom l'indique assez : *woina*, en langue sclavonne, signifie *guerre*; et *wodz*, un *chef* ou un *conducteur*.

çaient sans résistance, reconquérir les provinces envahies, punir les usurpateurs, et rétablir l'honneur de la nation. Il leur fallait un roi qui, combattant à leur tête, sût allier la prudence au courage; dont le gouvernement juste et populaire pût adoucir à leurs yeux ce que le pouvoir monarchique devait, même après les malheurs de l'anarchie, avoir d'odieux pour des hommes dont la première passion était l'indépendance.

Les Sarmates furent assez heureux pour trouver un homme qui possédait au plus haut degré toutes ces qualités réunies. Cracus (ou Grack selon quelques historiens) fut cet homme vertueux qui, chargé du fardeau de la royauté, fit cesser les calamités qui affligeaient sa patrie, et lui procura quelques années de gloire et de bonheur. Il fut toujours victorieux à la guerre, et régit l'état avec une telle prudence, que son autorité fut aussi chère au peuple que sa puissance et son courage furent redoutables à ses ennemis. Il conquit la Bohême, et bâtit sur la Vistule la ville de Cracovie.

Leck II, fils de Cracus, devint son successeur par la mort de Cracus, son frère aîné, qu'il assassina dans une forêt, et monta sur le trône par le droit de sa naissance, que le choix de la nation confirma. Les Sarmates lui furent soumis tant qu'ils ignorèrent le crime qu'il avait com-

mis; mais aussitôt qu'il fut découvert, la nation, honteuse d'avoir obéi à un fratricide, chassa du trône l'assassin qui l'avait usurpé, et ôta les rênes du gouvernement de ses mains ensanglantées. Il fut banni du royaume, et selon quelques auteurs il mourut sans postérité.

Après la mort des deux fils de Cracus, les Polonais se soumirent à sa fille Vanda, princesse qui unissait à toutes les grâces de son sexe, l'éloquence, le courage et la prudence. Elle régna avec gloire, fut chérie de ses sujets, et respectée de ses ennemis, jusqu'au moment où un prince allemand, nommé Ritiger, lui envoya des ambassadeurs pour la demander en mariage, et lui déclarer la guerre, dans le cas où elle rejetterait ses offres. Vanda, qui avait fait un vœu de virginité aux dieux de son pays, refusa de s'unir au prince allemand, et se prépara à soutenir la guerre injuste dont elle était menacée. Elle assembla ses troupes, les anima par sa présence et ses discours, déconcerta les entreprises de l'ennemi, et prévint ses incursions. Les deux armées étant en présence, les Allemands refusèrent de combattre : « Si nous perdons la bataille, dirent-ils, notre prince perd l'honneur, et l'objet de son amour; si nous remportons la victoire, Vanda ne lui pardonnera jamais sa défaite : pourquoi nous égor-

» ger pour d'aussi faibles intérêts, et quelle » chance serait en notre faveur? » Les charmes de la fille de Cracus achevèrent de faire soulever les soldats contre leur général. Ils quittèrent leurs rangs, les chefs refusèrent de combattre contre une aussi belle princesse. Le prince fut abandonné; et, livré à la confusion et au désespoir, il se plongea lui-même son épée dans le sein.

La princesse, satisfaite d'avoir assuré le repos de ses sujets, revint à Cracovie recevoir leurs applaudissemens. Ils lui décernèrent les honneurs d'un triomphe. Son imagination s'exalta; elle regarda ses succès comme une preuve de la protection de ses dieux; elle crut ne pouvoir mieux leur témoigner sa reconnaissance qu'en leur offrant un sacrifice dans lequel elle serait elle-même la victime: elle se précipita dans la Vistule.

Les Polonais, une seconde fois sans maître, revinrent à leurs premières idées d'indépendance. Malgré que l'usage de cette prétendue liberté leur eût déjà été si funeste, ils se flattèrent de l'espoir d'y trouver quelque douceur, et rétablirent le gouvernement républicain. La Pologne fut divisée de nouveau en douze palatinats, et on choisit un même nombre de seigneurs, qui furent chargés de l'administration de la justice et du commandement des armées.

Ces changemens amenèrent de nouvelles calamités : sous la conduite des palatins, les armées polonaises n'eurent que des revers. La république, dépourvue d'une force militaire respectable, semblait devoir être subjuguée par les ennemis qui l'entouraient. Un seul homme eut assez d'adresse et de courage pour arrêter les effets du désordre et pour rendre à l'état son ancienne gloire. Przémislas, simple soldat, doué d'une âme courageuse, éclairé par une longue expérience, fut le libérateur de son pays. Ayant observé que les Hongrois, qui croyaient avoir anéanti toutes les forces des Polonais, négligeaient la garde de leur camp; il rassembla quelques-uns de ses amis, leur peignit avec force le déplorable état de leur patrie, et, leur faisant remarquer la sécurité de ses ennemis et la possibilité de profiter de leur imprévoyance pour les vaincre, les engagea à l'aider dans une entreprise qui devait délivrer la Pologne du joug des étrangers. Ils jurèrent tous de vaincre ou de périr avec lui, en combattant pour cette cause glorieuse. Przémislas alors divisa ses compagnons en plusieurs petits corps, et choisit une nuit brumeuse pour l'exécution de son dessein, l'obscurité augmentant la confusion qui résulte toujours d'une surprise. Tout réussit selon son désir; ces braves pénétrèrent dans le camp par plusieurs côtés, et firent un grand carnage des

Hongrois, qui furent bientôt après chassés entièrement de la Pologne. Ils laissèrent un immense butin, qui devint la proie des vainqueurs. Przémislas fut peu de temps après couronné sous le nom de Leszko Ier. Le peuple vit avec joie son libérateur devenir son souverain, et espéra qu'il serait heureux sous son règne : Leszko répondit à cette attente, et gouverna son pays avec autant de sagesse qu'il avait montré de courage à le défendre.

La valeur de Przémislas lui avait procuré la couronne, le hasard seul lui donna un successeur. Przémislas mourut sans enfans. Plusieurs seigneurs aspiraient au pouvoir suprême, et les cabales de quelques-uns d'entr'eux menaçaient la nation d'une guerre civile : les Polonais s'assemblèrent pour aviser aux moyens de prévenir cette guerre, et décidèrent qu'ils reconnaîtraient pour leur duc celui d'entr'eux qui surpasserait tous ses compétiteurs, dans une course à cheval (*). Des mesu-

(*) L'antiquité nous offre des exemples fameux de ces sortes de courses : les fastes de la Grèce en sont remplis. L'Élide fut ainsi disputée par les enfans d'Endymion, qui s'était emparé de ce royaume : Ænomaüs, vaincu à la course par Pelops, perdit la belle Hippodamie et le royaume de Pise; et le roi Antée, souverain d'Itase, en Lybie, offrit ses états et sa fille Barcé à celui des amans de cette princesse qui remporterait le prix à la course. Ces traits fameux

res furent prises pour prévenir toute supercherie; mais, malgré ces précautions, un seigneur polonais, nommé Leszeck, conçut l'espoir d'employer la ruse pour parvenir au trône. Il parsema de pointes très-acérées le champ où la course devait avoir lieu, en s'y réservant seulement un chemin dans lequel il se proposait de courir; il distingua ce chemin, par des signes, de la surface qu'il avait rendue impraticable; mais il n'obtint pas le prix qu'il s'était promis de son stratagème, qui fut découvert par un jeune homme dont les grandes qualités étaient obscurcies par la bassesse de sa condition. Dans la crainte de s'exposer à de mauvais traitemens, ou dans l'espérance de profiter de la découverte qu'il avait faite, ce jeune homme garda le silence jusqu'au jour qui devait décider à qui appartiendrait la couronne.

Ce jour étant arrivé, la course commença;

---

pouvaient être connus des Polonais, qui regardaient comme le premier mérite dans un prince, l'agilité et la force du corps. Ils avaient d'ailleurs hérité de leurs ancêtres, les Sarmates, une adresse singulière à bien manier un cheval, et l'on sait que, dans cet art, les Sarmates ont été les maîtres des autres peuples. Cet exercice, encore dans son enfance pendant la guerre de Troie, passa ensuite chez les nations septentrionales.

l'étonnement du peuple fut inexprimable quand il vit les concurrens arrêtés au milieu de la carrière ou renversés sur le sable avec leurs chevaux, tandis que Leszeck s'élançait avec la rapidité de l'éclair vers le pilier qui marquait le terme de la course, et auquel il arriva en peu d'instans. Déjà il avait été déclaré vainqueur, lorsque le jeune homme s'avança dans l'arêne, et eut le courage de découvrir la fraude que Leszeck avait employée pour usurper la couronne; cette supercherie excita l'indignation de la noblesse et la fureur du peuple, qui mit Leszeck en pièces, et qui, par un de ces caprices dont l'histoire de toutes les nations offre tant d'exemples, décerna, d'une acclamation unanime, la palme et la couronne à celui qui avait dénoncé le lâche stratagème du vainqueur.

Les Polonais furent heureux sous le gouvernement de ce nouveau prince, qu'ils appelèrent Leszko II, nom alors très-commun parmi ces peuples. Non-seulement il repoussa les attaques des hordes barbares qui tentèrent des excursions sur le territoire polonais, mais il établit chez eux le théâtre de la guerre; il prêta un généreux appui aux Bohémiens et aux Moraves, et s'attira leur amour comme celui des peuples qu'il gouvernait. Il fut respecté de tous ses voisins. Il possédait toutes les qualités qui distinguent les

grands princes. Le mérite et la vertu furent révérés sous son règne (*).

Plusieurs auteurs ont avancé que Leszko II fut vaincu par Charlemagne, et qu'il périt de la main du fils de cet empereur dans un combat qu'il livra aux troupes françaises (**).

Le fils de Leszko II lui succéda sans aucune opposition. Ce jeune prince, qui prit le nom de Leszko III, fut digne de son père. Tantôt il repoussa des brigands qui faisaient des incursions en Pologne; tantôt il défendit ses voisins même contre les entreprises des Grecs et des barbares:

(*) Les anciennes annales rapportent, à la louange de ce prince, qu'il conserva toute sa vie les habits qu'il portait avant d'être revêtu de la dignité royale, et qu'il se les faisait représenter souvent.

(**) Les Français, dans leur histoire, appellent Lechon, le prince qui fut tué dans ce combat, et disent qu'il était l'un des souverains de la Bohême. D'autres l'appellent Léon : cependant l'Histoire de Bohême ne fait mention, vers ce temps, d'aucun prince qui eût l'un ou l'autre de ces noms. Quelques auteurs ont appelé Leszko, tantôt Lescon, tantôt Léon, ce qui donnerait lieu de croire que le prince nommé dans les Annales de Charlemagne, était le même duc de Pologne dont il s'agit ici; mais la bataille où Lechon perdit la vie, fut donnée en 805; et Leszko ne mourut vraisemblablement qu'en 810, temps auquel son fils lui succéda au gouvernement de Pologne.

ses secours étaient tellement puissans, que la Poméranie leur doit la liberté dont elle a joui pendant plusieurs siècles. Il ne laissa qu'un fils légitime nommé Popiel, et un grand nombre d'enfans naturels: il donna à chacun de ces derniers la souveraineté d'une petite province, à la condition qu'ils tiendraient ces possessions comme fiefs de la couronne de Pologne, et qu'ils rendraient hommage à leur frère qui, après la mort de Leszko, monta sur le trône du consentement unanime de la noblesse.

Popiel 1er. fut un prince pacifique et sans ambition; il n'eut recours aux armes que lorsque la nécessité de défendre ses frontières l'y contraignit; et, bornant ses soins à l'administration intérieure de ses états, il jouissait ainsi du repos pour lequel il avait tant d'inclination. Il transféra sa résidence de Cracovie, qu'habitaient ses prédécesseurs, à Gnesne, et de cette dernière ville à Crusvicia ou Cruswick, village qu'il avait nouvellement fait bâtir dans la Cujavie, et qui n'est plus aujourd'hui connu que par son ancienne réputation.

La minorité de son fils, Popiel II, se passa sans aucunes commotions, grâce à la vertu et à la prudente administration des oncles de ce jeune prince. Ceux-ci, loin de recevoir, de la reconnaissance de leur pupille, le prix qu'ils avaient droit

d'en attendre, en éprouvèrent la plus odieuse ingratitude, lorsqu'il eut atteint sa majorité. Il était né avec des inclinations perverses, et ces inclinations naturelles furent malheureusement fortifiées par une femme ambitieuse et corrompue, qui mit tout en usage pour obtenir que les oncles du duc s'éloignassent de lui, et qui fut par la suite cause de leur perte. Ce prince, aussi cruel qu'il était faible, souffrait lui-même impatiemment les remontrances de ses oncles sur sa conduite inhumaine, et elles lui devinrent tellement à charge, qu'il forma le détestable projet de se défaire des soutiens de son enfance, qui n'étaient plus à ses yeux que des censeurs importuns. Il feignit d'être malade, et ayant fait venir ses oncles, il leur dit qu'étant à l'extrémité, il voulait leur faire ses derniers adieux; ensuite il leur fit présenter une coupe remplie d'un breuvage empoisonné qu'il avait préparé, et, après avoir fait semblant d'en goûter le premier, il les invita à suivre son exemple; ils burent chacun à leur tour dans la fatale coupe et moururent presqu'au même instant.

Popiel, espérant pallier cet exécrable attentat, essaya de persuader qu'il n'avait fait que prévenir leur pernicieux dessein, et étouffer une conspiration qu'ils avaient formée contre sa vie et sa couronne. Étendant sa rage au delà de la mort même, il leur fit refuser la sépulture. Quelques

historiens prêtent à ce Popiel une mort fabuleuse, et rapportent qu'une armée de rats, sortie des cadavres de ses victimes, vint le dévorer sur son propre trône. Il est certain cependant qu'il périt misérablement, ainsi que ses complices.

Les sujets de Popiel furent aussi punis de son crime; mais leur sorte de châtiment est plus croyable que celui de leur prince. Après la mort de Popiel, la Pologne, étant restée sans souverain, devint le théâtre d'une guerre sanglante: les nobles, désunis entr'eux, augmentèrent le désordre général par leurs divisions. Chaque jour voyait naître de nouvelles factions; le plus faible devenait la proie du plus puissant. Les ennemis profitèrent de ce désordre, et parurent dans les campagnes avec la résolution d'exterminer les vainqueurs et les vaincus.

La noblesse fut cependant plus affectée de l'appréhension des armées extérieures, que des horreurs de la guerre civile; un regard sur les dangers de la patrie les rallia contre l'ennemi commun et anéantit leurs divisions. Mais le mauvais état des affaires nécessitait un prince capable de faire respecter assez son autorité, afin de pouvoir réunir sous son commandement tous les chefs qui étaient indépendans les uns des autres, et qui tous prétendaient au commandement général de l'armée. Plusieurs assemblées avaient été

tenues pour l'élection d'un souverain, et cette élection n'avait pu avoir lieu.

Les députés étaient assemblés depuis longtemps à Cruswick, sans être encore parvenus à faire un choix. Le grand nombre de Polonais que l'élection avait attirés dans cette ville, fit naître une telle disette de provisions de toute espèce, que les seigneurs eux-mêmes ne pouvaient se procurer des vivres. Dans cette extrême nécessité, un habitant du pays, nommé Piast, les reçut dans sa cabane rustique, leur offrit un repas frugal, et montra dans la conversation un esprit si profond, si juste et si résolu, un cœur si vertueux, des vues si étendues et un tel amour pour son pays, que ses hôtes en furent émerveillés. Ces hommes ambitieux, commençant à désespérer de pouvoir obtenir la couronne, aimèrent mieux se soumettre à un homme qui n'était pas au nombre des aspirans, que d'obéir à un de leurs compétiteurs. C'est ainsi qu'ils se déterminèrent en faveur de la vertu, et par ce moyen ils réparèrent, en quelque sorte, le mal qu'ils avaient occasionné par leurs prétentions au trône. Piast fut donc élu duc de Pologne.

CHAPITRE TROISIÈME.

DEPUIS L'ELECTION DE PIAST JUSQU'A CELLE DE JAGELLON.

Piast mourut dans un âge très-avancé, et son souvenir fut toujours si cher aux Polonais, que jusqu'au siècle dernier, ils donnèrent son nom à tous les candidats ou prétendans à la couronne, qui étaient nés dans le royaume. On ne vit sous son règne, ni révoltes, ni déprédations; il étouffa les jalousies des grands et réprima les vices du peuple; il savait les plier à leur devoir par la force de son exemple.

Ziémovit succéda au trône de son père, et hérita aussi de ses vertus. Ce prince, par sa justice, donna trente-deux ans de bonheur à ses sujets, et recula, par sa valeur, les limites de la Pologne.

Son fils monta sur le trône, après sa mort, et prit le nom de Lesko IV; mais faible et timide, ce successeur de Ziémovit n'eut aucune de ses grandes qualités; et sa mort fut regardée, par les Polonais, comme un heureux événement qui les débarrassait d'un prince trop lâche pour les

commander à la guerre, et trop indolent pour les gouverner en temps de paix.

Il laissa un fils nommé Ziémomislas, qui fut, comme son père, sans vertus et sans vices; s'il gouverna tranquillement, ce fut plus par l'effet du bonheur qui semblait être attaché à sa famille, que par son génie : son seul mérite fut d'être le père de Miécislaw (*).

Miécislaw, ayant épousé plusieurs femmes, sans en avoir d'enfans, quelques moines chrétiens lui persuadèrent de renoncer aux erreurs du paganisme et d'épouser une princesse chrétienne. Dabrowka (**), fille de Boleslas, duc de Bohême, fut celle qu'il choisit pour son épouse. Devenu chrétien, il conçut le hardi projet d'établir dans ses états une seule croyance, celle qu'il avait adoptée.

Les Polonais étaient alors plongés dans une affreuse idolâtrie; non-seulement ils avaient

---

(*) Tous les auteurs polonais prétendent que Miécislaw naquit aveugle, et que le jour qu'on lui coupa les cheveux (ce qui se faisait alors en Pologne à tous les enfans qui atteignaient leur septième année), il recouvra la vue sans le secours d'aucun médecin.

(**) Dithmar l'appelle Debrawa. Il loue beaucoup la douceur de ses mœurs, et dit qu'elle ne démentit point le nom qu'elle portait, et qui, en sclavon, signifie *bonne*.

adopté les idoles de tous leurs voisins, mais ils s'en étaient eux-mêmes créées (*).

Abolir le culte des faux dieux, chez un peuple encore barbare et qui tenait fortement à ses institutions, était sans doute une tâche pénible et délicate; mais Miécislaw, plein de génie et d'adresse, et pénétré des vérités du christianisme, sut remplir cette tâche, et parvint à se faire aimer et respecter des Polonais, même en renversant leurs idoles chéries.

Miécislaw, après avoir agrandi le territoire de la Pologne et établi la religion chrétienne dans ses états, mourut, regretté de tous ses sujets, dont il avait fait les délices, et laissa pour héritier du trône, son fils, Boleslas I.er

C'est sous le règne de Miécislaw, que la Pologne commença à être connue par les historiens allemands.

Après la mort de ce souverain en 999, le titre de duc fut aboli, et son fils Boleslas Chrobi (**), qui unissait à toutes les vertus chrétien-

(*) Un air calme et serein était, parmi eux, une divinité qu'ils appelaient *Pagoda*; l'air sombre et nébuleux en était une aussi, qu'ils nommaient *Pochwist*. Ils en adoraient une autre sous le nom de *Ziwie*, et qu'ils disaient présider à la vie des hommes.

(**) *Chrobi* : ce mot signifie, en langue russe, *hardi*, *intrépide*.

nes les qualités d'un grand prince, succéda à la couronne, et fut reconnu roi par l'empereur Othon III et par le pape. Après avoir conquis la Bohême et la Moravie, Boleslas tourna ses armes victorieuses contre les Moscovites, et les vainquit. De la Russie il marcha en Saxe, et conquit ce pays, ainsi que la Poméranie et la Prusse, qu'il rendit tributaires de la Pologne. N'ayant plus d'ennemis à vaincre, il prit des mesures pour assurer à son peuple le fruit de ses victoires. Il régla toutes les parties de l'administration intérieure par des lois sages, et employa tous ses efforts à les faire exécuter. N'ambitionnant pas un pouvoir despotique, il établit un conseil de douze nobles pour supporter avec lui le poids du gouvernement; et pendant son règne, qui dura vingt-cinq ans, toute la nation jouit d'une paix florissante.

Son fils Miécislaw II lui succéda, et prit comme lui le titre de roi. La mort de Boleslas réveilla la haine et l'ambition des puissances étrangères; les Russes, les Prussiens, les Moraves et les Saxons vinrent en même temps fondre sur la Pologne, espérant obtenir par la force des armes l'affranchissement du tribut qui leur avait été imposé. Miécislaw, prince faible, endormi dans les bras de sa femme Richsa, princesse altière et corrompue, n'eut ni le courage

de faire la guerre, ni les talens nécessaires pour la conduire avec succès. Après neuf années d'un gouvernement toujours chancelant, il fut atteint d'une maladie de langueur, et mourut dans un accès de démence, le 15 mars 1034, aussi méprisé pour sa faiblesse, que détesté pour ses vices.

L'aversion que le peuple avait porté à Miécislaw s'étendit même à son fils Casimir; et, dans la crainte que ce jeune prince n'eût hérité des vices de son père, les seigneurs suspendirent son élection et son couronnement, ils ne prononcèrent cependant pas son exclusion. Durant sa minorité, l'administration fut confiée à Richsa, mère de ce jeune prince, et fille de Godfroy, comte palatin du Rhin. La conduite impérieuse de la régente et l'impolitique préférence qu'elle accordait aux Allemands sur les indigènes, dégoûtèrent de son gouvernement. A ces premières semences de mécontentement s'en joignirent bientôt d'autres. Les peuples furent écrasés par des taxes énormes, et l'impossibilité de les payer fut punie comme un crime. L'administration était entièrement dans les mains des Allemands; le peuple murmura, les grands s'armèrent et firent des remontrances à la reine; elle refusa de les écouter, et traita ceux qui s'étaient chargés de les apporter au pied du trône, avec l'orgueil le plus insultant.

Cette conduite acheva de détacher entièrement les Polonais de leur souverain; la régente fut bannie, et contrainte de chercher un asile hors des terres de la Pologne. Elle emporta les trésors immenses qu'avaient procurés les victoires de Boleslas-le-Grand, et se mit avec son fils sous la protection de l'empereur Conrad II son parent. Ce prince lui fit une réception honorable, et lui promit de la venger. Il rassembla même des troupes et marcha vers les frontières de la Pologne; mais il revint dans ses états après avoir éprouvé quelques revers, et convaincu que toute la puissance de ses armes ne pourrait contraindre les Polonais à replacer Casimir sur le trône de son père.

Alors les factions déchirèrent la Pologne, et la mirent en proie à toutes les horreurs de l'anarchie; des villages furent brûlés et rasés, des villes entières dépeuplées, et des brigands se partagèrent les dépouilles d'une monarchie que chacun d'eux espérait s'approprier toute entière; le sang ruissela de toute part. La Pologne n'offrait plus qu'un amas de ruines et de cadavres; il fallait être oppresseur ou opprimé, bourreau ou victime. Les récoltes furent détruites, les églises profanées, et peu s'en fallut, dans ces temps de calamités, que les Sarmates n'abandonnassent le christianisme pour retourner à l'idolâtrie. Leurs voisins ajoutè-

rent encore à tant de maux : Prédislas, duc de Bohème, s'empara de Breslaw et de toute la Silésie; il pénétra ensuite en Pologne, et brûla Posen et Gnesne. Les Polonais implorèrent l'assistance du pape, qui était alors tout-puissant; le souverain pontife reçut les présens que chacune des factions lui offrit, il reçut également ceux du prince bohémien, promit sa protection à tous, et ne tint parole à aucun.

Les nobles se réunirent pour aviser aux moyens de faire cesser ces désordres; tous reconnurent la nécessité d'élire un roi, les avis différèrent seulement sur la fixation du choix. Plusieurs donnaient leurs suffrages à des princes étrangers, d'autres se déclaraient pour des seigneurs polonais; mais enfin le plus grand nombre, entraîné par les discours d'Étienne Poboz, archevêque de Gnesne, demanda que la couronne fût déférée à Casimir, qui avait embrassé l'état monastique, en France, dans l'abbaye de Cluny.

Casimir fut rappelé; ce jeune prince ayant pris l'habit religieux, et reçu le diaconat, il fallut obtenir du pape qu'il fût relevé de ses vœux. Le pape fit d'abord quelques difficultés et ne céda aux instances des Polonais, qu'aux conditions qu'ils paieraient annuellement et à perpétuité une somme d'argent, pour l'entretien d'une lampe

dans l'église de Saint-Pierre de Rome; et qu'aux grandes fêtes, pendant la messe, les nobles porteraient à leur cóu une étole de lin.

Bien qu'il soit permis de reprocher à Casimir d'avoir été, pendant son règne, trop dévoué aux intérêts de la cour de Rome, ce ne fut pas moins un des plus grands rois qui ait gouverné la Pologne. Il montra beaucoup de valeur à la guerre et déploya de grands talens dans l'administration. Il mourut en 1058, laissant le royaume dans un état prospère.

Boleslas II, surnommé l'Intrépide, succéda à son père. Trois ans après son couronnement, il joignit la Russie Rouge à ses domaines par son mariage avec la princesse Wiszeslava, héritière de ce duché. Il reprit une grande partie du territoire que Boleslas-le-Grand avait conquis, et qui avait été démembré du royaume, sous la régence de Miécislaw; il ajouta Kiow à ses conquêtes, et obtint par ses exploits contre les Bohémiens, les Prussiens, les Moscovites et les Hongrois, le surnom d'Intrépide.

Après avoir employé les premières années de son règne d'une manière aussi glorieuse, le courage de Boleslas s'amollit dans les pays qu'il avait envahis, et particulièrement à Kiow. C'est dans cette ville, située sur les bords du Borystène, et alors la plus voluptueuse du mon-

de, que lui et son armée se livrèrent à toutes sortes de débauches.

La longue absence des Polonais de leur patrie (*), et peut-être plus encore ce qu'apprirent leurs femmes des désordres auxquels ils se livraient en Russie, portèrent ces dernières, selon Cromer et beaucoup d'autres historiens, à se venger de leurs époux infidèles; elles résolurent donc de se regarder comme veuves, et de contracter de nouveaux liens : il ne restait alors dans le royaume que les hommes qui, lors du départ de l'armée, étaient trop jeunes pour porter les armes, et les esclaves. Quelques dames polonaises s'unirent aux premiers; mais comme le nombre en était peu considérable, la plupart d'entr'elles se livrèrent aux seconds, et devinrent les concubines de leurs propres esclaves. Les maris apprirent bientôt les déréglemens de leurs femmes, et se hâtèrent de revenir dans leur patrie, pour punir les outrages qu'ils avaient reçus. A leur retour, il y eut une bataille sanglante, dans laquelle les femmes combattirent pour leurs ignobles amans contre leurs époux : les premiers furent vaincus, et la Pologne fut inondée de sang.

Boleslas devint un tyran; il commanda l'assassinat de plusieurs membres du clergé: parmi ces

(*) Ils furent environ huit ans absens de leurs foyers.

crimes, celui qui inspira le plus d'horreur, fut le meurtre de l'évêque de Cracovie. Ce meurtre attira les foudres du Vatican sur le royaume. Le roi s'enfuit et périt misérablement dans un monastère de la Carinthie, où il était, selon quelques auteurs (*), réduit aux vils emplois de la cuisine: d'autres assurent qu'il périt à la chasse dans les forêts de la Hongrie, et que ses propres chiens le dévorèrent.

En 1082, le pape, après avoir été long-temps sollicité en vain, permit aux Polonais d'élire Ladislas, frère du dernier roi, pour leur souverain; mais à condition qu'il ne prendrait pas le titre de roi. Ce règne fut encore un temps de troubles, et ces troubles ne cessèrent qu'à la mort du monarque.

Boleslas III, fils et successeur de Ladislas, fut un des plus belliqueux princes de son siècle; il défit l'empereur Henri V; il commanda dans quarante-sept batailles : il fut cependant vaincu

---

(*) Duglassius, Cromer, Kadlubek. Ce dernier prétend que Boleslas était inconnu dans le monastère de la Carinthie, où il s'était retiré, et qu'il dit être celui de Villach; que seulement, au moment de sa mort, il révéla qui il était aux compagnons de sa solitude, et que ceux-ci gravèrent cette épitaphe sur son tombeau : *Hic jacet Boleslaus, rex Poloniæ, occisor S. Stanislai, episcopi Cracoviensis.*

par les Moscovites, et mourut peu de temps après, universellement regretté et digne de l'être par sa bonté pour ses peuples, son courage à la guerre, et la sagesse de son gouvernement.

Boleslas avait, peu de temps avant sa mort, divisé le royaume entre quatre de ses fils, au préjudice du cinquième, Casimir, qui était alors au berceau; mais, au mépris de ces dispositions, Ladislas, le second de ses fils, excité par la reine Christine, sa femme, que les historiens ont peinte sous les couleurs les plus noires, s'empara seul du gouvernement de tout le royaume.

Après un règne turbulent, Ladislas, prince sans vertus et sans caractère, fut déposé et se retira en Allemagne.

En 1146, Boleslas, frère du dernier duc (le pape n'avait pas encore permis aux souverains polonais de reprendre le titre de roi), gouverna la Pologne, et fit jouir cette contrée d'une administration douce, éclairée et ferme. Il assigna à son frère, le duc exilé, la province de Silésie.

Dans ce temps, la fureur des croisades dépeuplait l'Europe, et Henri, frère du souverain, partit avec beaucoup d'autres princes européens pour aller combattre les Turcs en Palestine, et revint en Europe après avoir perdu la majeure partie de l'armée qui l'avait suivi.

Cherchant à tirer un infâme avantage de la perte que venait de faire la Pologne par l'expédition du prince Henri, le monarque exilé, Ladislas, et la princesse Christine, sa femme, loin d'être touchés de la générosité de Boleslas, engagèrent l'empereur Frédéric - Barberousse à tenter une invasion en Pologne. L'armée impériale, au lieu des succès qu'elle s'était promis, n'éprouva que des revers honteux; elle fut détruite, et Boleslas fut assez généreux pour accéder à un accommodement avantageux au monarque allemand. Les Polonais tournèrent ensuite leurs armes contre les Moscovites, mais n'obtinrent aucun succès. La fin de ce règne offre alternativement des victoires et des défaites, sans aucun événement remarquable, ou par lui-même, ou par ses conséquences. Boleslas mourut le 30 novembre 1173.

Miécislaw, surnommé le Vieux, succéda à son frère. On croit généralement que le surnom de Vieux avait été donné à ce prince, parce que dans un âge très-tendre il avait montré un esprit prématuré. Les Polonais s'étaient promis un règne fortuné; mais à peine Miécislaw fut-il élu qu'il devint despote. La nation souffrait impatiemment un joug, que les vexations du monarque envers la noblesse et le clergé rendirent bientôt insupportable à tous les ordres de l'état.

Gédéon, évêque de Cracovie, eut le courage de porter au pied du trône les plaintes de sa nation. Ces remontrances irritèrent le tyran, qui se livra alors à toute la férocité de son caractère. L'évêque de Cracovie se mit à la tête d'une conspiration et assembla secrètement les grands. Miécislaw fut déposé, et après quelques discussions, Casimir, son jeune frère, fut élu à sa place.

En 1177, Casimir II monta sur le trône. Il fut vaillant et sage, équitable et bienfaisant; ses sujets lui donnèrent le surnom de Juste. Le premier acte de souveraineté de ce monarque, fut une loi qui abolissait le droit, qu'avaient eu jusqu'alors les gentilshommes, de se faire fournir dans leurs voyages, aux dépens des paysans, le logement, la nourriture de leurs chevaux, et toutes les autres choses dont ils pouvaient avoir besoin.

Pendant le règne de ce monarque, Miécislaw, qui désirait ardemment remonter sur le trône, non pour faire le bonheur de ses sujets, mais pour se venger de ceux que, parmi eux, il regardait comme ses ennemis, ne cessa de faire des tentatives pour troubler la paix du royaume.

Casimir prévint l'effet des dangereuses intrigues de son frère; il tint d'une main ferme les rênes du gouvernement, et parvint, non-seulement à désarmer les factions, mais défit

encore les ennemis extérieurs qui osèrent l'attaquer. Ce prince, voulant reconquérir le duché d'Halitz que les Russes avaient envahi, marchait à leur rencontre, lorsque les barbares, qui déjà étaient animés de ce courage stupide et féroce qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours, entourèrent l'armée polonaise qui était très-inférieure en nombre à la leur, et croyaient n'avoir plus qu'à l'exterminer. Les Polonais furent un moment intimidés par la multitude de leurs ennemis. « Rappelez votre valeur, s'écria Casimir ; vous » avez un sûr moyen de vaincre les Russes, c'est » de ne les pas redouter ; ils vous menacent de » la mort et de l'esclavage, promettez-moi tous » vos efforts, et je vous réponds de votre liberté » et de votre vie : au reste, je ne vous cache » point que vous allez combattre dans les mêmes » champs où périrent autrefois la plupart de vos » pères, par la lâcheté de ceux même de la na- » tion qui n'eurent pas honte de les abandon- » ner. C'est ici l'occasion de réparer l'opprobre » des uns et de venger la mort des autres ; ces » héros qui reposent sous vos pieds vous y exhor- » tent ; si vous respectez leur valeur, pouvez- » vous craindre la mort qu'ils ont méprisée ? En » est-il de plus glorieuse que celle d'un citoyen » qui, jusque dans ses derniers momens, se rend » utile à la patrie. Mais enfin je vais montrer

» comme on doit la servir ; tout péril qu'on ose » affronter, n'est plus redoutable ».

Les Polonais, excités par le discours et surtout par l'exemple de leur souverain, fondirent sur l'ennemi et remportèrent une victoire complète.

Casimir mourut en 1194. Ses vertus ont rendu sa mémoire chère à ses peuples. Quelques historiens ont pensé qu'il avait été empoisonné par les agens de Miécislaw. Celui-ci renouvella toutes ses intrigues lors de l'élection du successeur de son frère, mais ce fut en vain.

Lesko, surnommé le Blanc, fils de Casimir, fut élu pour lui succéder.

L'ambitieux Miécislaw, malgré l'élection de son neveu, ne perdit pas l'espoir de parvenir à s'emparer d'une couronne qu'un enfant allait porter sous la tutelle d'une femme. Il intrigua donc, et parvint enfin à faire déposer Lesko; mais il ne jouit pas long-temps du pouvoir suprême qu'il avait tant envié, il mourut en 1202, et Ladislas III, son fils, succéda à sa couronne; mais ce jeune prince, qui avait autant de générosité que son père avait montré de perfidie, et qui d'ailleurs préférait une vie paisible aux embarras du gouvernement, remit avec joie la couronne à son cousin Lesko, que Miécislaw avait fait déposer.

Après un règne florissant, mais qui dura trop peu pour la prospérité de la Pologne, Lesko fut assassiné en 1227 par les satellites du comte de Suantopelk, gouverneur de la Poméranie orientale, et qui, désirant devenir souverain de son gouvernement, s'était déclaré en état de révolte, en refusant de payer au trésor de la couronne une somme de mille marcs qu'il devait y verser chaque année.

Boleslas V (*), âgé seulement de sept ans, succéda à Lesko, son père. Conrad, duc de Moravie, oncle du jeune prince, et Henri-le-Barbu, duc de Silésie, se disputèrent la régence, et causèrent une guerre civile. Cette guerre fut terminée par les soins d'Hedwige, femme de Henri, qui, pour rétablir la paix, obtint de son mari qu'il céderait ses prétentions à la régence. Par suite de cette cession, Conrad fut déclaré seul régent.

Les Prussiens ravagèrent la Pologne et particulièrement la province de Culm; ils pénétrèrent jusque sur les frontières du duché de Mazovie. Le duc Conrad n'avait pu conserver qu'une seule

4

(*) Boleslas V fut surnommé le Chaste, parce qu'ayant épousé Cunégonde, fille de Béla, roi de Hongrie, qui était une des plus belles femmes de son temps, l'un et l'autre firent un vœu de chasteté qu'ils gardèrent fidèlement.

place forte, la ville de Ploczko; il appela à son secours les chevaliers de l'ordre teutonique (*).

(*) L'ordre teutonique prit naissance pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, dont les Sarrasins s'étaient emparés en 1188 : échec cruel, qui obligea Baudoin, roi de Jérusalem, d'implorer les secours de tous les princes chrétiens. Ce siége meurtrier dura une année entière, pendant laquelle les maladies firent périr encore plus d'assiégeans que le fer de l'ennemi. Cinq citoyens de Bremen et trois de Lubeck, touchés des maux des Allemands, leurs compatriotes, entreprirent de les soulager. Ils enlevèrent les voiles de leurs vaisseaux, et en formèrent des espèces de tentes, sous lesquelles ils reçurent tous les malades et blessés de l'armée, auxquels ils administrèrent les plus utiles secours. Cette charité obtint bientôt les louanges qu'elle méritait, et les encouragemens nécessaires pour fonder des hôpitaux dans Saint-Jean-d'Acre, après la prise de la ville, et ensuite dans Jérusalem, avec une église sous l'invocation de la Vierge. Ce nouvel ordre fut confirmé en 1191, par une bulle du pape Célestin III, sous le titre de *Frères Hospitaliers de la Vierge*, et il eut, pour premier grand-maître, Henri Waelpot. Ces chevaliers, soumis à la règle de Saint-Augustin, prirent l'habit blanc, avec la croix noire : ils étaient au nombre de vingt-quatre, et sept prêtres qui avaient le droit de célébrer la messe en cuirasse et l'épée au côté. On prétend qu'ils devaient alors coucher sur la dure, et se laisser croître la barbe; mais ils dégénérèrent beaucoup de leur austérité sous le règne de l'empereur Frédéric II, à qui ils rendirent d'importans services, et qui leur accorda de grands priviléges.

Herman de Salza, grand-maître de l'ordre, traita avec Conrad des conditions qu'ils mirent à leurs services. Le duc régent leur donna d'abord le château de Dobrzyn et ses dépendances, pour y fonder un établissement : quelque temps après il leur céda le territoire de Culm, et tout le pays situé entre la Vistule, la Moesa et la Drweneza (*), aux conditions de les lui restituer lors des partages des conquêtes à faire sur les Prussiens, et avec la clause expresse, que, loin d'entreprendre jamais rien de contraire aux intérêts de la Pologne, ils seraient dans tous les temps prêts à défendre ce royaume contre ses ennemis.

(*) Il s'élève ici une grande difficulté qu'aucun historien, réellement impartial, n'a encore osé résoudre. Il s'agit de savoir si cette donation a été faite à perpétuité, ou seulement pour un temps limité. Les uns avancent que la première donation ne portait qu'une aliénation de vingt années ; mais que Conrad, sollicité par Henri-le-Barbu, duc de Silésie, céda aux chevaliers, en toute propriété, les terres dont ils n'avaient que la jouissance. D'autres rapportent un titre, daté de Kruswick, en 1230, qui dit expressément : « Que » Culm, ses droits et dépendances, sont donnés irrévoca- » blement à l'hôpital de Sainte-Marie de l'ordre teutoni- » que, et aux frères de cette maison. » Les chevaliers conservent un diplôme de l'empereur Frédéric II, qui leur confirme la possession de Culm et des conquêtes faites et à faire sur les idolâtres de Prusse.

Le règne de Boleslas fut rempli de guerres sanglantes contre les Tatars (*), les Russes et les Lithuaniens. Son cousin Leszko, dit le Noir, lui succéda, et ce prince eut constamment à combattre, comme son prédécesseur, les Russes, les Tatars et les Lithuaniens.

A la mort de Leszko, en 1289, s'élevèrent de sanglantes disputes relativement à l'élection de son successeur; ces querelles se terminèrent par le choix d'un puissant seigneur polonais nom-

(*) Les Tatars, qui firent si souvent des courses sur les terres de la république, sont ceux qui habitent la Crimée, presqu'île située au nord de la Mer Noire. « On reconnaît » dans les Tatars, dit l'abbé Coyer, les traits et les mœurs » des Scythes. Ils sont trapus, larges des épaules; ont le » cou fort court, la tête grosse, la face plate et presque » ronde; des yeux de porc, le nez écrasé, le teint olivâtre, » les cheveux rudes et noirs; peu de barbe..... Les armes » dont les Scythes se servaient, les Tatars les ont; la flè- » che, le javelot, le cimeterre et la façon de combattre; » jamais à pied, toujours à cheval. Chaque Tatar a, au » moins, trois chevaux; et, si celui qu'il monte est fatigué » ou blessé, il s'élance sur un autre sans interrompre sa » course. Il a eu soin de lui couper le cartilage qui sépare » les naseaux, afin de lui procurer une respiration plus fa- » cile. Vingt, trente lieues sans débrider, n'excèdent ni le » cavalier, ni le cheval, et tous deux vivent de peu. La » boisson du Tatar, c'est de l'eau pure, ou, par délices, du » lait fermenté; sa nourriture, de la farine de millet ou de

mé Przémislas, qui annonçait les qualités les plus brillantes : il monta sur le trône, et se fit sacrer *avec le titre de roi*, le 26 juin 1295, sans consulter seulement la cour de Rome, dont il brava la colère.

Après un règne de sept mois et dix jours, Przémislas fut poignardé dans son lit par des assassins, à la tête desquels était le marquis de Brandebourg.

En 1296, Ladislas Loketek fut élu roi de Po-

» la chair de cheval pulvérisée : si elle est fraîche, c'est un » festin. Son habit, une peau de mouton; son lit, la terre; » sa tente, le ciel; sa médecine,..... du sang de cheval » qu'il avale tout chaud, galoppant ensuite le plus qu'il » peut. Quant au cheval, l'herbe telle qu'elle se trouve, la » mousse, les écorces d'arbres lui suffisent, et, en hiver, il » cherche sa pâture sous la neige. On ne connaît et on ne » parle ni de magasins, ni de convois dans une armée tatare : chaque soldat porte tout avec lui. Les routes battues » ne sont point faites pour eux : ils veulent toujours dérober leur marche et surprendre l'ennemi. Les fleuves ne » les arrêtent point; ils les passent à la nage..... Ce n'est » pas lorsque les Tatars entrent dans un pays qu'ils sont » le plus à craindre : c'est lorsqu'ils le quittent, semblables » à des torrens qui entraînent tout..... Dans une marche, » ils se répandent devant, derrière et sur les flancs de » l'ennemi, qu'ils fatiguent encore plus de nuit que de » jour. »

(*Vie de Jean Sobieski.*)

logne; mais, ayant été détrôné peu de temps après, la couronne passa sur la tête de Winceslas, roi de Bohême. Les Polonais furent bientôt las d'obéir à un prince dont ils avaient toujours regardé la nation comme ennemie de la leur. Ils secouèrent le joug de Winceslas, et Ladislas Loketek fut replacé sur le trône.

Ladislas soutint une longue et sanglante guerre contre les chevaliers de l'ordre teutonique, qui s'étaient emparés de Dantzick par trahison. M. Constant Dorville rapporte qu'à cette occasion le roi eut une entrevue avec le grand-maître de l'ordre, et qu'il lui dit: « Avez-vous donc oublié » qu'aucune puissance de l'Europe ne daignait » vous offrir un asile, lorsque, chassés de la Pa» lestine, et ne sachant où porter les tristes dé» bris de votre ordre, l'un de mes prédécesseurs » vous recueillit dans une province de ses états? » Ce prince, ajouta-t-il, vous permit de vous » étendre dans les contrées de la Prusse; il ne » les possédait plus à la vérité; mais elles lui ap» partenaient encore. Il pouvait les subjuguer par » ses armes; du moins aurait-il dû les réserver à » la valeur de ses descendans; et il aima mieux » les livrer à vos conquêtes. Aujourd'hui, maîtres » de ce pays, vous n'avez point encore rendu ce» lui qu'on n'avait fait, pour ainsi dire, que vous » prêter dans votre infortune. Vous nous avez

» même enlevé, par de lâches trahisons, des terres » que vous n'osiez, ni ne pouviez nous arracher » à force ouverte. Nous connaissons l'insatiable » avidité qui vous domine, et jusqu'aux ressorts » qu'elle emploie pour nous asservir. Sous l'hum- » ble déhors d'un respect affecté, vous cachez le » joug que votre orgueil nous prépare, et en nous » forçant à nous mettre nous-mêmes sous votre » empire, vous voudriez encore paraître étonnés » de nous y voir assujettis. C'était donc là tout ce » que nous devions attendre de vos promesses, » de vos sermens, de vos traités? Plus barbares » que les peuples que nous vous avons laissé sub- » juguer, ne deviez-vous payer nos bienfaits » que par des outrages ? »

Les chevaliers furent soutenus par le marquis de Brandebourg; ils furent vaincus plusieurs fois, ainsi que leurs alliés, par les Polonais, sans cependant qu'aucune de ces défaites fût assez complète pour les empêcher d'inquiéter de nouveau la république.

Pendant le règne de Ladislas, sa nation fut souvent victorieuse; mais une affreuse disette ayant livré la Pologne à toutes les horreurs de la famine, Ladislas ne put se venger des chevaliers teutoniques qui continuèrent à dévaster le royaume, et à y commettre tous les excès de la cruauté et du brigandage.

Dans les instructions que Ladislas laissa à son fils, il lui dit : « Si vous aimez votre gloire, gar-
» dez-vous de rien céder aux chevaliers teutons;
» prenez plutôt le parti de vous ensevelir sous
» les ruines de votre trône, que de leur abandon-
» ner ces portions de votre héritage qu'ils possè-
» dent, et que vous devez à vos peuples et à vos
» enfans. Ne laissez point à vos successeurs un
» exemple de lâcheté capable de ternir vos ver-
» tus et tout l'éclat de votre règne. Punissez les
» perfides; et, plus heureux que votre père, chas-
» sez-les, s'il se peut, d'un royaume, asile res-
» pectable que la pitié leur avait ouvert, et qu'ils
» n'ont pas craint de profaner par la plus noire
» ingratitude ».

Casimir III, surnommé le Grand, fils de Ladislas, monta sur le trône de Pologne après la mort de son père. Les historiens polonais s'arrêtent avec complaisance au règne de ce prince, et tous s'accordent à le regarder comme une époque glorieuse pour leur nation.

Le premier soin de Casimir fut de prolonger la trève qui avait été conclue avec les chevaliers de l'ordre teutonique, et bientôt il signa avec eux une paix, par laquelle ils s'engageaient à restituer à la Pologne le palatinat de Cujavie et le district de Dobrzyn, et en outre à payer dix mille florins. De son côté, Casimir, oubliant les sages

conseils de son père, renonçait pour lui et ses successeurs à tous ses droits sur la Poméranie.

Cette paix fut bientôt rompue : les chevaliers refusèrent d'évacuer le palatinat de Cujavie et le district de Dobrzyn, et déclarèrent qu'ils ne restitueraient ces provinces que lorsque le traité qu'ils avaient signé avec la Pologne serait ratifié par tous les ordres du royaume. La diète générale fut convoquée, et Casimir éprouva les reproches les plus vifs de la part des députés. Un monarque, disaient-ils, ne pouvait pas légitimement renoncer à perpétuité à des droits qui, lorsque la nation pourrait les faire valoir, lui procureraient les moyens de réparer ses malheurs; le traité fut en conséquence rejeté, et la guerre continua avec les chevaliers teutoniques.

Casimir, malgré les intrigues de ses ennemis et les guerres continuelles qu'ils lui suscitèrent, fut le législateur de sa nation. Il sut profiter de ses succès et fut toujours plus grand que ses revers. C'est sous son règne que la Russie Rouge et le duché de Masovie furent ajoutés aux domaines de la Pologne. Quoique la guerre lui ait été presque toujours avantageuse, il ne la fit jamais que lorsqu'il y fut forcé, et il préféra toujours les intérêts de ses sujets à sa propre gloire. Après avoir, par des victoires et par des traités sages et avantageux, mis son royaume à l'abri de toute in-

vasion étrangère, il fixa sa sollicitude sur l'administration intérieure. Il bâtit plusieurs villes, en agrandit et en embellit quelques autres. L'historien Duglossius, qui écrivit dans le siècle suivant, applique à Casimir ce qu'un auteur ancien a dit de l'empereur Auguste : « Qu'il avait trouvé la » Pologne de bois, et qu'il l'avait laissée de mar- » bre ».

Il protégea les lettres; il fonda l'académie de Cracovie; encouragea l'industrie et le commerce. Élégant dans ses manières, et magnifique dans sa cour, il fut économe sans parcimonie, et libéral sans prodigalité.

Casimir avait trouvé son pays sans lois écrites. Il fit publier un code dans lequel il conserva tout ce que les coutumes et les usages du royaume pouvaient avoir d'utile, et ajouta à ces coutumes et à ces usages une foule de dispositions, qui prouvent que ce prince avait un génie bien au-dessus de son siècle. Il simplifia les formes de la justice, et fut d'un accès facile pour le dernier de ses sujets comme pour les grands de son royaume; ceux-ci l'appelaient par dérision *rex rusticorum* (le roi des paysans); et ce prince eut l'âme assez généreuse, assez grande pour sentir tout le prix d'un tel éloge.

Il protégea les Juifs. Quelques historiens ont prétendu que son amour pour la belle Esther,

fut la cause de la protection qu'il leur accorda; nous oserons n'être pas de cet avis, et nous croyons que la politique plus que l'amour a dicté les lois que Casimir fit relativement aux Juifs: en effet, toutes les dispositions qui leur étaient favorables, l'étaient aussi à l'industrie commerciale, puisque ce peuple faisait alors seul le commerce en Pologne.

Malgré tous les éloges que l'on doit à Casimir à tant de titres, on ne peut dissimuler qu'il se livra souvent à des excès de table et de débauche, et que cet exemple funeste fut trop imité par les Polonais. Ces vices cependant n'influèrent jamais sur les soins que le monarque donnait au gouvernement.

Casimir mourut, sans postérité mâle, dans la soixantième année de son âge, et la quarante-cinquième de son règne. Avec lui finit la ligne mâle des princes de la maison de Piast.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DEPUIS L'ÉLECTION DE JAGELLON JUSQU'A HENRI DE VALOIS.

Louis, roi de Hongrie, neveu de Casimir par sa sœur, lui succéda au trône de Pologne, en 1370; mais comme il était étranger, les Polonais lui déclarèrent qu'ils ne lui accorderaient la couronne qu'à la condition qu'il reconnaîtait les limites qu'on se proposait de prescrire à l'autorité royale. Les rois de Pologne avaient été jusqu'à cette époque des monarques absolus.

Roi de Hongrie et de Pologne, Louis préféra toujours les Hongrois aux Polonais, et la partialité qu'il manifesta en faveur des premiers, causa les plus grands maux. Les invasions des ennemis extérieurs et les guerres civiles ensanglantèrent tour à tour le royaume. Le pouvoir de Louis prévalut cependant, et il parvint à faire élire avant sa mort, pour son successeur, Sigismond, marquis de Brandebourg.

C'est sous le règne de Louis de Hongrie qu'acheva de se former en Pologne l'esprit d'indépendance qui, après avoir pendant quatre siècles

produit les actions les plus héroïques et les séditions les plus dangereuses, a fini par livrer la nation aux fers des puissances qu'elle avait si souvent vaincues.

A la mort de Louis, en 1382, les Polonais annulèrent l'élection qu'ils avaient faite du marquis de Brandebourg, sous le prétexte que cette élection n'avait pas été libre ; et ils offrirent la couronne à Hedwige, princesse de Hongrie, seconde fille du feu roi, à la condition expresse qu'elle ne se marierait qu'avec le consentement de la nation, et que, lorsqu'elle serait mariée, elle et son époux résideraient dans le royaume. Hedwige promit tout ce qu'on exigea d'elle, et fut proclamée reine. Peu de temps après cette élection, Sernovik, duc de Masovie, fut choisi par les états pour être l'époux de la reine ; mais Elisabeth de Hongrie, mère d'Hedwige, ne voulut pas accepter Sernovik pour son gendre, et parvint à faire annuler par les états le choix qu'ils avaient fait de ce prince.

Deux nouveaux prétendans demandèrent la main de la reine. Guillaume, duc d'Autriche, et Jagellon, grand-duc de Lithuanie. La prétention du premier était appuyée par les vœux d'Hedwige ; celle du second par la volonté de la nation.

Jagellon promettait d'embrasser le christianisme et d'employer tous ses efforts pour convertir

les Lithuaniens. Il promettait également de rendre la liberté à tous les chrétiens esclaves dans ses états, et particulièrement aux Polonais; de réunir, à perpétuité, la Lithuanie, la Samogitie, et ses autres domaines au royaume de Pologne : enfin il s'engageait à reconquérir la Poméranie, la Silésie et toutes les autres provinces dont la république avait été dépouillée par ses voisins.

Au moyen de ces offres brillantes, Jagellon l'emporta sur le duc d'Autriche. La reine de Hongrie approuva cette alliance et s'en rapporta, des dispositions ultérieures de cette affaire, à la prudence de la noblesse. Les grands du royaume arrêtèrent aussitôt le mariage d'Hedwige avec le grand-duc de Lithuanie, malgré la répugnance de la jeune reine qui aimait le duc Guillaume d'Autriche, auquel elle avait été promise par le roi Louis, son père. Elle ne considérait Jagellon que comme un prince barbare, souverain d'une nation idolâtre et cruelle.

Le duc d'Autriche, ayant appris le choix que la noblesse avait fait de son rival, accourut à Cracovie, où la reine ordonna qu'il fût reçu malgré l'opposition du castellan. Hedwige et son amant eurent ensemble plusieurs entrevues secrètes; il lui donna des fêtes, et les deux amans furent sur le point de déjouer toutes les mesures du sénat.

Leurs entrevues alarmèrent à la fin la noblesse, qui alors fit entourer le château par des troupes, et contraignit le duc à se retirer. Au chagrin que la jeune reine éprouva d'être séparée de son amant, se joignit la mortification d'être gardée en quelque sorte comme prisonnière dans son palais.

Jagellon alors s'avançait vers Cracovie à la tête d'un corps considérable de troupes, et accompagné de ses deux frères Boris et Skirgellon; mais le grand-duc de Lithuanie ayant eu connaissance de la résolution qu'Hedwige avait prise de ne pas le voir, arrêta quelque temps sa marche. Les membres du sénat, dans cette circonstance, se jetèrent aux pieds de la reine pour obtenir son acquiescement au mariage qu'on avait conclu pour elle. Elle céda enfin à leurs prières, et Jagellon lui fut présenté. Il était jeune, aimable, et le duc d'Autriche fut oublié.

Elle s'unit à Jagellon, non-seulement sans répugnance, mais en lui laissant même entrevoir que son cœur commençait à être d'accord avec les vœux de la nation.

Depuis la renonciation de Louis de Hongrie, les rois de Pologne avaient perdu le droit d'imposer aucune taxe, sans le consentement de la nation. Jagellon, après son avénement au trône, assembla les nobles dans leurs provinces respec-

tives, pour en obtenir un tribut additionnel. Ces assemblées provinciales sont remarquables, parce qu'elles furent l'origine des *diètines* : elles perdirent bientôt le droit de donner leur consentement à la levée des impôts ; mais depuis elles élurent des nonces ou représentans à la diète générale qui s'était emparée de ce droit.

Les avantages que Jagellon avait procurés à la Pologne par la réunion au royaume des provinces de Samogitie, de la Russie Blanche et de la Lithuanie, attachèrent tellement les Polonais à sa famille, que la couronne fut conservée à ses descendans mâles jusqu'à Sigismond Auguste, mort en 1571.

La prospérité du règne de Jagellon excita la jalousie des chevaliers teutoniques ; et les Lithuaniens, mécontens de la réunion de leur pays au royaume de Pologne, se révoltèrent plusieurs fois.

Les habitans de la Lithuanie et de la Samogitie adoraient encore le feu. Leur grand-prêtre, qu'ils nommaient *Zinez*, et les prêtres qui lui étaient subordonnés, étaient obligés, comme les vestales de l'ancienne Rome, d'entretenir du feu, sur un autel, le jour et la nuit. Si ce feu se fût éteint par la négligence des prêtres auxquels l'entretien en était confié, ils auraient été punis de mort. Le temple principal était à Wil-

na. Cette ville était alors la capitale de la Lithuanie. Quand le soleil était assez obscurci par les nuées, pour être plusieurs jours sans paraître, la terreur se répandait parmi le peuple, qui courait en foule au temple appaiser, par des sacrifices humains, la divinité qu'il croyait offensée. L'obscurité des forêts excitait leur vénération; ils considéraient ces lieux comme habités par leurs dieux; ils en approchaient avec un respect profond et croyaient y entendre des oracles. Ils adoraient également les serpens, et ils avaient une telle dévotion pour les vipères, que chaque chef de famille nourrissait chez lui un de ces reptiles, et le regardait comme le dieu tutélaire de sa maison.

Jagellon, pour accomplir la promesse qu'il avait faite, lors de son mariage, d'employer tous ses efforts à la conversion de ses anciens sujets, renversa le temple de Wilna (*), et fit éteindre le feu perpétuel. Il fit aussi abattre les forêts qui servaient de retraite aux prêtres lithuaniens, et tuer les serpens et les vipères. Quand le peuple, qui avait été aveuglé par l'ignorance et par une longue habitude, vit que les prétendus sacriléges de Jagellon étaient impunis, il fut convain-

(*) On voit encore à Wilna des restes de ce temple.

eu de l'impuissance de ses dieux, et la majeure partie des Lithuaniens se fit baptiser. Le nombre des catéchumènes fut si grand, qu'on fut obligé de les baptiser en masse; seulement un petit nombre des plus distingués d'entre eux reçut le baptême individuellement et selon les formes usitées. Jagellon laissa des prêtres pour instruire le peuple, et fonda un archevêché à Wilna. Obligé de retourner en Pologne, il chargea son frère Skirgellon du gouvernement de la Lithuanie, avec le titre de duc.

Ce prince fut indigne de son rang. Fougueux et barbare, il fut également redoutable à ses frères et à ses ennemis; en un mot, il ne cessait d'être cruel, que quand la débauche l'avait affaibli. Le nouveau pouvoir qu'il acquit par le gouvernement que son frère venait de lui confier, le rendit plus intraitable encore. Son cousin Vitholde, qui avait eu quelques différens avec lui, se retira parmi les chevaliers de l'ordre teutonique, le refuge habituel des mécontens. Ils le reçurent avec distinction, et, bien que ces chevaliers fussent institués pour la défense du christianisme, ils s'opposèrent de tout leur pouvoir à la conversion des Lithuaniens. Une guerre sanglante eut lieu entr'eux et les Polonais; cette guerre fut terminée par la nomination de Vitholde au duché de Lithuanie.

Tamerlan était alors empereur des Tatars. Ces peuples firent, sous le règne de Jagellon, de fréquentes invasions en Pologne. Vitholde remporta d'abord de grands avantages sur ces barbares; mais il fut ensuite vaincu par le nombre. Les chevaliers teutoniques ravagèrent aussi quelques provinces, et se montrèrent plus féroces encore que les soldats de Tamerlan. A la fin, ils furent entièrement défaits par les Polonais (*). On a blamé le roi de n'avoir pas suivi

(*) On rapporte que, quelques instans avant la bataille, deux hérauts vinrent, de la part du grand-maître des chevaliers, offrir à Jagellon, et à son frère Vitholde qui commandait une partie de l'armée, deux épées nues et teintes de sang : « Le grand-maître, dirent-ils, voyant le peu » d'ardeur que vous témoignez dans ce moment critique, » vous envoie ces armes, comme un sujet propre à ranimer » votre courage. Si vous vous trouvez trop resserrés dans » le lieu que vous occupez, il vous offre de faire reculer un » peu son armée, pour vous donner la liberté de vous » étendre : il ne croit pas courir aucun risque en vous pro- » curant cet avantage. » Voilà sans doute une ambassade des plus singulières; ce qui n'est pas moins singulier, c'est que les chevaliers reculèrent en effet de quelques pas. Jagellon se moqua de cette ridicule bravade, et répondit d'un ton ironique : « Qu'il serait assez temps de rendre les ar- » mes lorsqu'ils seraient vaincus; que cependant il acceptait » ce gage de leur prochaine défaite. » Un instant après on

ses succès, après cette journée, et de ne s'être pas rendu maître de Marienbourg, résidence du chapitre général de l'ordre. Les chevaliers profitèrent en effet de cette négligence, et leur grand-maître, Plawen, trouva moyen de détacher Vitholde des intérêts de son frère, par l'offre qu'ils lui firent de lui aider à s'emparer de la souveraineté de la Lithuanie et de la Samogitie. Les victoires du souverain polonais et la mort de Vitholde terminèrent toutes ces intrigues, et Ja-

---

en vint aux mains. La bataille fut sanglante, et la victoire long-temps disputée. Jagellon contemplait de loin les efforts des Polonais, et frémissait de ne pouvoir combattre à leur tête. On connaissait son courage bouillant et impétueux, et l'on avait donné ordre à ses gardes de le retenir malgré lui loin du champ de bataille. Il trompa cependant leur vigilance; et déjà il était prêt à s'élancer dans la mêlée, lorsque ses gardes, qui couraient après lui, l'atteignirent; et Jagellon désespéré courut sur eux, la lance baissée, pour les écarter; mais un d'entr'eux, évitant le coup, sauta sur la bride de son cheval, et le ramena malgré lui. Tant de précautions n'empêchèrent pas que Jagellon ne courût le plus grand danger : un guerrier d'une taille gigantesque, l'ayant remarqué, sortit des rangs, et s'élança sur lui avec la rapidité d'un éclair; mais, au moment qu'il se préparait à porter au roi un coup de sabre, il fut renversé par un jeune Polonais, nommé Speignée Olenischi.

(*Anecdotes du Nord*, II.e partie.)

gellon mourut en 1434, il termina un règne glorieux qui avait duré quarante-huit ans.

Après la mort de ce monarque, son fils, âgé de onze ans, lui succéda sous le nom de Ladislas VI.

Durant la minorité du roi, la Pologne et la Lithuanie éprouvèrent de continuelles invasions des Tatars, et on fut enfin obligé de mettre le jeune roi à la tête de son armée, afin d'encourager les soldats, et de s'opposer à Amurat, empereur des Turcs, qui tenta lui-même une expédition en Pologne.

Selon plusieurs auteurs, Ladislas VI, dès ce temps, était roi de Hongrie; il est certain, cependant, que les Hongrois, peu après, lui offrirent leur couronne et leur trône. Ladislas, après avoir vaincu les Turcs, fit une paix honorable et avantageuse non-seulement à ses propres états, mais encore à toute la chrétienté. L'éclat des victoires de Ladislas fut terni par le manque de foi auquel il fut porté par le cardinal Césarini, légat du pape Félix V. Entraîné par les suggestions du légat, et au mépris du traité de paix qu'il avait solennellement ratifié, Ladislas marcha en Bulgarie, et s'avança jusqu'à Nicopolis, capitale de cette province : il pénétra même en Thrace et y obtint quelques succès. Son intention était d'attaquer Andrinople; mais Amurat,

quoique surpris par la rupture du traité qu'il avait conclu avec les Polonais, eut encore le temps d'assembler un corps de troupes, avec lequel il vint s'opposer en Europe aux progrès de ses ennemis. Les deux armées se trouvèrent en présence, près de Varna, ville de la Moldavie. L'empereur turc, au milieu de son camp, leva la main sur le traité qui avait été violé par Ladislas; il appela à la justice du ciel de la perfidie des chrétiens, et dit qu'il espérait que le dieu de ses ennemis même, embrasserait sa cause. Amurat fut victorieux; les troupes chrétiennes furent mises en déroute, après avoir fait des prodiges de valeur. Le roi périt dans cette sanglante journée, ainsi que le cardinal légat, principal auteur de la rupture du traité qui avait été signé avec les musulmans.

Casimir, frère de Ladislas et second fils de Jagellon, possédait la Lithuanie à titre de fief de la Pologne. Il fut élu roi, et prit le nom de Casimir IV. Quoiqu'environ dix mille Polonais aient été tués à la bataille de Varna, il resta encore assez de forces militaires à la Pologne pour que le nouveau souverain, peu de temps après son élection, pût subjuguer Bodgan, waïwode de Moldavie, sujet de la Pologne et qui s'était révolté contre elle.

La partie de la Russie qui était sous la domi-

nation des chevaliers de l'ordre teutonique, se révolta contre eux, et les villes de Dantzick, Thorn, Elbing, Culm et Gotlieb se mirent sous la protection de Casimir. Le monarque accorda son patronage à ces villes. Ses troupes furent d'abord battues devant Marienbourg dont il faisait le siège; mais bientôt après il répara cet échec, et força les chevaliers à conclure un traité à Thorn, par lequel ils lui cédèrent la Poméranie, Culm, Marienbourg, Stum, Elbing, et plusieurs autres provinces pour lesquelles ils se reconnurent feudataires de la couronne de Pologne. Par ce traité, le grand-maître de l'ordre obtint son admission au sénat.

Le hospodar de Moldavie se mit sous la protection du royaume, et les Bohémiens élurent pour leur roi Ladislas, fils aîné de Casimir.

Tous ces avantages faillirent être funestes à la Pologne. Ladislas, nouveau roi de Bohême, aspirant encore au trône de Hongrie, fut au moment d'entraîner les Polonais dans une guerre dangereuse, et qui même, en cas de succès, ne pouvait leur offrir aucun avantage.

Casimir mourut en 1492, peu regretté de ses sujets. Son règne est une époque remarquable dans l'histoire, parce que, sous le gouvernement de ce prince, plusieurs additions importantes et tendant à diminuer l'autorité royale furent fai-

tes à la constitution du royaume. La plus importante de ces innovations, et celle qui dénature le plus l'ancien gouvernement polonais, fut l'acte qui, renouvelant celui signé par Jagellon lors de son mariage avec la reine Hedwige, déclarait qu'à l'avenir aucun subside ne pourrait être accordé au monarque que par le seul pouvoir de la diète générale, et que cette disposition serait désormais regardée comme une des lois fondamentales du royaume. Le même acte ordonnait que chaque palatinat serait représenté à cette diète générale par les palatins, les principaux barons de la province, et des nonces choisis par les nobles et les bourgeois. Le règne de Casimir était en conséquence regardé en Pologne comme celui qui avait vu naître la loi la plus favorable à la liberté, et comme l'époque de l'établissement d'une constitution stable.

Casimir, prince estimable, fut cependant engagé fréquemment dans des guerres qui ne procuraient aucun avantage à la nation, et qui dissipaient ses trésors. Ne pouvant imposer aucune taxe sans l'approbation de la diète, il fut souvent dans la nécessité d'avoir recours à la générosité de son peuple : sans cesse à la merci de la noblesse, l'autorité royale fut avilie, parce que les nobles sentirent trop combien le monarque dépendait d'eux. Casimir employa so-

vent un expédient dangereux. En Pologne, les barons étaient obligés de marcher à la tête de leurs vassaux, lorsqu'ils en étaient requis par le roi (*). Casimir les convoqna souvent sans nécessité, et les grands, pour se dispenser d'un service pénible, composaient alors avec le monarque, qui, pour des sommes d'argent, rapportait la convocation qu'il leur avait adressée. Le pouvoir qui compose est déjà détruit, et le mal s'accroît encore lorsque l'avarice, ou le désir de satisfaire quelque passion plus honteuse encore, dicte les transactions du prince avec ses sujets.

Casimir enfin vendit à perpétuité à la noblesse son droit de convocation, et consentit, moyennant un subside qui lui fut accordé, à ce que désormais la pospolite ne put marcher sans le consentement de la diète. Il approuva, pour une condition semblable, un acte portant qu'aucune loi ne pourrait être mise à exécution, sans avoir été préalablement approuvée par la diète nationale.

A Casimir, succéda son fils Jean Albert, au préjudice de ses deux aînés Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, et Sigismond. Les droits de ces deux princes à la couronne qu'avait portée leur père, furent long-temps dis-

(*) Voyez le chapitre premier de cet ouvrage, articles *Gouvernement* et *Forces militaires*.

cutés par la noblesse; mais leur jeune frère réunit tous les suffrages, et fut proclamé. Pour prix du choix que l'on avait fait de Jean Albert, il confirma aux grands du royaume tous les privilèges qu'ils avaient obtenus de ses ancêtres, et il jura, dans la diète tenue à Pétrikau, en 1469, de maintenir ces privilèges.

La même année, les Vénitiens lui proposèrent de se coaliser avec eux contre les Turcs: Jean Albert, qui avait plusieurs fois refusé de se joindre à eux, finit par accepter leur proposition. La guerre qui suivit cette alliance ne fut pas heureuse: l'armée polonaise éprouva une défaite dans la Walachie, où elle perdit environ six mille hommes.

Jean Albert, revenu dans ses états après sa défaite, rassemblait une armée qu'il se proposait de diriger contre les chevaliers de l'ordre teutonique, lorsqu'il mourut en 1501, au moment de mettre à exécution ses projets.

A ce prince succéda son frère Alexandre, grand duc de Lithuanie; le nouveau monarque confirma la réunion de la Lithuanie à la Pologne. il fut, pendant une grande partie de son règne, en guerre avec les Moscovites, les Moldaves et les Tatars. Ses généraux remportèrent une victoire complète sur ses ennemis, tandis qu'il était au lit de la mort.

Durant un règne de cinq ans, Alexandre acquit une réputation brillante par son courage et ses talens. Dans un règne aussi court, les historiens lui font cependant de graves reproches. Ses profusions envers les musiciens surtout excitèrent le mécontentement de la nation, et, après la mort du prince, diverses donations qu'il avait faites aux baladins qu'il entretenait à la cour, furent déclarées nulles, et une loi, appelée *Statutum Alexandrinum*, fut rendue pour prévenir, dans la suite, un semblable abus des deniers de la couronne.

On observe que, pendant le règne d'Alexandre, l'autorité souveraine, indépendamment des limitations qu'elle avait éprouvées sous les règnes précédens, perdit encore le droit d'aliéner aucun des domaines royaux; ceux de faire des lois et de pouvoir altérer en rien les réglemens relatifs à l'administration de la justice.

Sigismond, frère d'Alexandre, et qui avait été candidat au trône lors de l'élection de ce monarque, lui succéda, en 1507.

Sigismond I.er employa les premières années de son règne à réformer quelques abus qui s'étaient introduits dans l'administration intérieure de l'état. Les domaines de la couronne avaient été engagés, et le trésor grevé d'une quantité considérable de fortes pensions. Sigismond,

guidé par Jean Bonner, ministre dont les talens égalaient les vertus, remédia à ces désordres. Quand il eut ainsi amélioré le gouvernement intérieur de ses états, il mit tous ses soins à assurer l'intégrité du territoire de la Pologne, contre les entreprises de ses nombreux ennemis.

Il découvrit une conspiration formée entre le généralissime Glinsko, gouverneur de la Lithuanie, et le czar, tendante à démembrer ce grand duché de sa couronne. Il marcha contre les Moscovites, et les défit dans plusieurs batailles, ainsi que les Wallaches et les Moldaves, qui s'étaient déclarés contre lui. Il soutint avec succès une longue guerre contre Albert, marquis de Brandebourg, qui venait d'être élevé à la dignité de grand-maître de l'ordre teutonique. Il le contraignit à lever le siége qu'il avait mis devant Dantzick, et par des succès multipliés contre le marquis, qui venait d'embrasser le luthéranisme, et les chevaliers qui commençaient à partager ses opinions, il le força à renoncer à la dignité de grand-maître, lui accorda la moitié de la Prusse, à titre de duché relevant de la Pologne, et, en rendant ainsi Albert son vassal, il porta un coup mortel à la puissance de l'ordre teutonique.

Les succès de Sigismond excitèrent vivement la jalousie de l'empereur Charles-Quint, qui engagea les Moscovites et quelques autres peuples

barbares à faire des invasions en Pologne. La fortune de Sigismond triompha de ces nouveaux ennemis. Au milieu de ses victoires, le roi de Pologne eut à regretter son neveu, Louis, fils de son frère aîné Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, tué à la bataille de Mohatz, livrée aux Turcs, en 1526 (*).

Cette perte porta une atteinte terrible à la maison de Jagellon. L'héritière de Louis ayant épousé Ferdinand d'Autriche, elle avait porté ses droits à son époux. Selon quelques auteurs, Sigismond fut tellement affecté de cette circonstance, que la douleur abrégea ses jours. Il mourut en effet peu de temps après, âgé à la vérité de quatre-vingt-quatre ans.

Rien ne peut mieux faire connaître le caractère de Sigismond I.er, que les leçons qu'il donna à son fils quelque temps avant sa mort, et qu'un ancien historien nous a transmises.

« Mon fils, disait ce grand homme, au prin-
» ce son successeur, je vois depuis long-temps,
» avec un plaisir extrême, tous les cœurs de mes
» peuples, qui se tournent vers vous, et je ne

(*) Cette bataille fut fatale aux Hongrois, qui y perdirent l'élite de leur armée. Le jeune roi Louis périt dans un marais où son cheval le plongea. Ce prince emporta les regrets des Hongrois, et fut pleuré, dit-on, même par Soliman.

» doute pas que vous ne remplissiez un jour
» leurs espérances.

» Vous n'ignorez pas que la Pologne nous
» doit beaucoup; apprenez, aujourd'hui, que
» nous lui devons encore plus nous-mêmes. C'est
» elle qui, nous préférant, nous et nos ancêtres,
» à des princes, qui étaient au dessus de nous
» par leurs biens et leur puissance, peut-être
» même par leur naissance et par leurs talens,
» nous a choisis pour ses chefs et ses maîtres.
» Et combien, dans le cours d'un siècle et demi,
» ne nous a-t-elle pas donné des marques de son
» zèle! c'est elle qui vous a jugé digne de ses
» suffrages, lorsqu'à peine vous êtes capable de
» les mériter. Est-il rien de si pénible, rien de
» si grand, que vous ne deviez entreprendre
» pour son repos et pour sa gloire!

» Vous la satisferez sans doute, si vous n'affectez point de gouverner en souverain des
» peuples que leur liberté doit rendre les arbitres de votre conduite, et les juges même de
» vos vertus. Vous ne pouvez les dominer que
» par la sagesse de vos conseils, leur rien ordonner que par l'autorité des lois qu'ils se sont
» faites, leur rien commander, si j'ose ainsi dire,
» qu'en leur obéissant. Ce n'est qu'en ménageant leurs priviléges, que vous acquerrez sur
» eux quelque pouvoir.

» Descendez vers eux sans vous abaisser; » flattez leur ambition sans vous avilir; gagnez » leur confiance, ils vous abandonneront tous » leurs droits; faites en sorte qu'ils ne vous crai- » gnent point, dès ce moment ils ne craindront » que pour vous, et vous n'aurez point sujet de » les craindre.

» N'ayez jamais d'autres ennemis que les » leurs; mais songez moins à les défendre qu'à » les rendre heureux. Fidèle dans vos promesses, » équitable dans vos jugemens, magnifique dans » vos largesses, obligeant même dans vos refus; » réduisez-les à n'oser mettre des bornes à votre » pouvoir, qu'ils ne craignent en même temps » d'en donner à la félicité publique (*). »

Sigismond-Auguste succéda à son père sans avoir été élu, parce que ses droits avaient été reconnus par la noblesse durant la vie de son prédécesseur.

Sage et modéré, ce prince rendit florissante, par les arts et la paix, la nation dont le bonheur lui était confié; il toléra les protestans, les grecs schismatiques, et toutes les autres sectes; il accorda aux gentilshommes qui professaient ces religions le droit d'être élus à la diète, et protégeant trop particulièrement les luthériens,

(*) *Fastes de la Pologne.*

on craignoit quelque temps de le voir partager leur hérésie.

Dans ce temps les chevaliers de l'ordre teutonique furent dépossédés par les Moscovites de presque toute la Livonie. Sigismond marcha à leur secours avec une armée de cent mille hommes; après avoir repoussé les Russes, il força non-seulement les chevaliers, mais tous les Livoniens à reconnaître sa suzeraineté; ils furent obligés de se soumettre. Gothard Kettler (grand-maître de l'ordre) fut indemnisé de la résiliation de la grande maîtrise et de la remise qu'il fit de Riga au roi de Pologne, par le duché de Courlande et de Sémigalle, qui lui fut accordé à titre de fief héréditaire dans sa famille : Kettler fut en même temps nommé gouverneur de la Livonie.

De tels arrangemens excitèrent le mécontentement de Basile, czar de Moscovie, qui fondit avec une puissante armée sur les domaines de la Pologne, et qui y fit des ravages horribles. Les Moscovites furent vaincus par Radzivill, palatin de Wilna, et par les autres généraux polonais, qui les forcèrent enfin d'évacuer la Lithuanie. Cette guerre fut terminée par la conclusion d'une trève de trois ans, pendant laquelle Sigismond mourut. Ce prince eut toutes les vertus d'un grand roi et toutes les faiblesses d'un homme.

Albert Frédéric ayant succédé à son père, Al-

bert, duc de Prusse, vint en 1568 à Zublin demander à la république l'investiture des états de la succession de son père. Ce prince reçut au milieu de la diète l'investiture qu'il demandait, et jura au roi Sigismond de lui être *fidèle comme à son seigneur, lui et ses successeurs.*

Sigismond étant mort sans héritier mâle, une loi fut rendue par la diète, qui portait : « Que désormais aucun monarque ne pourrait être reconnu s'il n'avait été élu librement par la nation ». Il est esssentiel d'observer que durant le règne des princes de la maison de Jagellon, les rois de Pologne, quoiqu'élus par la nation, fondaient seulement leurs prétentions à cette élection sur le titre qu'ils portaient *d'héritiers* de la couronne de la Pologne. Sigismond-Auguste, qui fut le dernier des mâles de la maison de Jagellon, fut aussi le dernier qui ait été qualifié du titre d'*héritier de la couronne.*

La mémoire des princes de cette maison fut toujours chère aux Polonais.

CHAPITRE CINQUIÈME.

HENRI DE VALOIS.

Après la mort de Sigismond II, on assembla une diète générale qui publia une charte des immunités de la nation. Cette charte fut depuis appelée le *pacta conventa*, et contenait la fixation de tous les priviléges de la noblesse. Le dernier article de cette charte portait que le prince s'engageait à relever ses sujets de leur serment de fidélité, s'il manquait à aucun des engagemens qu'il prenait envers eux.

Sigismond II laissa, en mourant, deux sœurs : Catherine, qui fut mariée en premières noces au duc de Finlande, et qui épousa, après la mort de ce prince, Jean, roi de Suède; et Anne, mariée à Etienne Bathori, prince de Transylvanie. Si la postérité mâle de Jagellon ne se fût pas éteinte, il est probable que la succession à la couronne n'aurait jamais été disputée à cette famille; mais, immédiatement après la mort de Sigismond II, des intrigues se formèrent dans presque toutes les cours de l'Europe pour appuyer les prétentions de divers candidats.

Les soins du légat du pape en Pologne procurèrent d'abord l'élection à l'archiduc Ernest d'Autriche; mais l'orgueil et l'impolitique conduite de son père (l'empereur d'Allemagne Maximilien II) lui firent perdre le fruit de cette élection, qui fut annulée. Henri de Valois, duc d'Anjou, et frère du roi de France Charles IX, fut proclamé roi de Pologne. Le prince français n'obtint son élection qu'en se soumettant à toutes les conditions qu'il plut à la noblesse de lui imposer.

Parmi ces conditions, on remarque celles-ci: « La France fournira une flotte à la Pologne; » elle lui prêtera secours dans toutes les guerres » qui lui surviendront; et, si c'est contre les Mos» covites que la Pologne est en guerre, la France » sera tenue de lui envoyer quatre mille hommes, » auxquels elle donnera six mois de solde. Henri » emploiera chaque année quatre cent cinquante » mille florins de ses revenus de France, à des » établissemens utiles à la Pologne; il paiera » toutes les dettes de l'état, et fera élever, à ses » dépens, cent jeunes Polonais à Paris ou à Cra» covie; il n'introduira dans la Pologne que fort » peu de Français, et il ne pourra donner à aucun » d'eux aucune charge; enfin, il laissera aux pro» testans la liberté de conscience (*) ».

(*) *Fastes de Pologne*, année 1573.

Le duc d'Anjou avait alors une grande réputation, que lui avait acquise parmi les catholiques son zèle contre les protestans français.

Les grâces de sa personne, sa magnificence et sa politesse, commençaient à lui attirer l'affection des Polonais, quand il apprit la mort de son frere. Cette mort l'appelant au trône de France, la reine-mère (Catherine de Médicis) lui dépêcha successivement plusieurs courriers pour hâter son retour à Paris, où sa présence était nécessaire. Charmé de pouvoir quitter le séjour de la Pologne, que l'arrogance des grands et les mœurs d'un peuple alors peu policé lui avaient rendu insupportable, Henri désirait autant que sa mère son prompt retour en France. Dans la crainte que les Polonais ne s'opposassent à son départ, et qu'il ne fût contraint de renoncer à la couronne de France, il s'enfuit la nuit de Varsovie, déguisé, et accompagné seulement de quelques Français, sur la fidélité desquels il pouvait compter. A la nouvelle du départ du roi, la consternation se répandit dans Varsovie. Le sénat chargea aussitôt le grand chambellan, comte de Tenczyn, de courir après Henri, avec ordre de l'arrêter et de le forcer à rentrer dans sa capitale, s'il pouvait le rencontrer sur les terres du royaume. Tenczyn ne put rejoindre le roi qu'en Silésie; il se jeta à ses genoux, eut recours aux prières les

plus humbles, les plus pressantes; ce fut envain qu'il le conjura de céder à l'empressement que ses sujets témoignaient de le revoir parmi eux; qu'il lui représenta le triste état dans lequel il laissait la Pologne qui, sans monarque, allait être déchirée par les factions. Le comte fut congédié sans avoir obtenu autre chose que des promesses vagues de revenir, et celle d'envoyer des ministres sages et éclairés pour maintenir l'ordre pendant le temps que durerait l'absence du monarque.

Le peuple furieux faillit massacrer tous les Français qui étaient en Pologne, les regardant comme les complices du départ de Henri.

Henri fut accueilli à Vienne par l'empereur Maximilien, avec une grande magnificence. Il se livra quelque temps, à Venise, à tous les plaisirs que cette ville offrait alors. Il s'arrêta aussi à Turin: le duc de Savoie sut tirer parti du séjour que fit dans ses états le nouveau roi de France, en obtenant la cession à la Savoie de Pignerol et de quelques autres places qui étaient sous la domination de la France.

Charles de Dannezai, que Henri avait laissé à Varsovie pour exposer les causes de son départ précipité, adressa au sénat un discours dans lequel il développa avec beaucoup d'éloquence les motifs du départ de son maître : le roi écrivit

au primat sur le même sujet; mais toutes ces démarches ne satisfirent pas les Polonais, dont l'orgueil était cruellement blessé. Ils reprochèrent vivement au prince son indifférence pour un peuple qui lui avait témoigné tant d'estime et d'attachement, et convaincus enfin que Henri les avait abandonnés, ils résolurent de procéder au choix d'un nouveau monarque.

CHAPITRE SIXIÈME.

ÉTIENNE BATHORI.

L'ARCHEVÊQUE de Gnesne, à la tête d'une faction, fit élire et proclamer, le 15 juillet 1575, l'empereur Maximilien roi de Pologne; mais la majorité de la noblesse élut Étienne Bathori, prince de Transylvanie, qui épousa alors la princesse Anne, sœur du feu roi Sigismond II.

L'empereur Maximilien se préparait à disputer le trône au prince de Transylvanie : il mourut avant d'avoir rien pu tenter contre son compétiteur, et Étienne Bathori fut reconnu roi par toute la Pologne, la seule ville de Dantzick exceptée. Les Dantzickois, auxquels les Allemands et les Moscovites fournirent quelques troupes, rejetèrent toutes les offres de pardon qui leur furent faites par Étienne. Ils furent déclarés rebelles, et furent enfin soumis. Leur général, Collea, ayant été tué dans une sortie, ils acceptèrent les conditions auxquelles le roi consentit à les recevoir en grâce; et il confirma bientôt tous leurs privilèges. Les Moscovites continuèrent la guerre contre la Pologne, et dévastèrent toutes les provinces

dans lesquelles ils purent pénétrer, jusqu'à ce qu'ils fussent totalement défaits par l'armée de la république, en 1578.

Pendant cette guerre les Tatars s'unirent aux Polonais, et tandis que ces derniers battaient l'armée russe, en une campagne les Tatars pénétrèrent jusqu'à Moscow, réduisirent cette ville en cendre, et passèrent environ quarante mille Russes au fil de l'épée.

Les Russes ne furent pas les seuls ennemis contre lesquels les Polonais furent obligés de se défendre; les Suédois réclamaient la Livonie, et prirent les armes pour appuyer leurs prétentions sur cette province. Les Suédois et les Polonais sentirent cependant que leur commun intérêt leur commandait de se réunir contre un ennemi puissant, le tzar Basilowitz, qui menaçait également l'indépendance des deux nations. La Suède et la Pologne unirent leurs forces et combattirent jusqu'au rétablissement de la paix dans le nord, qui eut lieu par la médiation d'un légat du pape.

Bathori, qui dans cette dernière guerre avait perdu environ cinquante mille hommes, s'appliqua, aussitôt que la paix le lui permit, à l'administration intérieure de son royaume. Il parvint à attacher à la couronne de Pologne les Cosaques, qui jusque-là avaient vécu au milieu des forêts comme des sauvages. Il les disciplina et en

fit d'excellentes troupes légères : il fit aussi plusieurs réglemens pour les civiliser.

Étienne Bathori mourut en 1586, sans avoir pris aucune mesure qui tendît à assurer le trône dans sa famille.

Étienne avait obtenu la couronne sans intrigue, et se montra digne de la porter. Il accorda les emplois au mérite; réforma les nombreux abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice; maintint la paix dans le royaume, et sut faire respecter sa puissance par les Moscovites et par les Tatars. Un règne de dix ans fut assez long pour sa gloire, mais trop court pour le bonheur de ses peuples. Les Polonais ont encore sa mémoire en vénération.

Pendant le règne d'Étienne Bathori, le pouvoir royal diminua encore par la création de six sénateurs résidens, renouvelés à chaque diète; le roi devait prendre leurs opinions dans de certains cas.

CHAPITRE SEPTIÈME.

SIGISMOND III.

Le prince Sigismond de Suède, fils de la sœur aînée de Casimir, et neveu de la reine veuve d'Étienne Bathori, fut proclamé roi de Pologne, le 9 août 1587, et prit le nom de Sigismond III.

Le crédit de la veuve du roi Étienne, l'influence du clergé dans la diète, et la valeur de Zamoiski, général qui s'était acquis une brillante réputation par ses talens politiques et militaires, placèrent et maintinrent la couronne de Pologne sur la tête du prince suédois. Il avait pour concurrens Théodore, tzar de Moscovie, et les trois princes de la maison d'Autriche, Ernest, Mathias et Maximilien. Ce dernier fut élu par une faction, et entra en Pologne à main armée pour faire confirmer son élection.

On a lieu de s'étonner, sans doute, de ce que Sigismond, héritier présomptif d'un trône héréditaire, ait brigué une couronne élective, qui lui était d'ailleurs disputée par des rivaux puissans. Cet étonnement diminuera cependant, si l'on observe que ce prince était ennemi de la religion

dominante dans le royaume de son père, et regardait les Suédois comme des hérétiques. Il ne balança pas à immoler leurs intérêts au désir de régner sur un peuple catholique; et, pour être élu, il promit aux Polonais de réunir la Livonie aux domaines de la république.

Jean, roi de Suède, aurait ratifié toutes les honteuses cessions faites par son fils, sans l'opposition de son frère Charles, duc de Sudermanie, qui était alors adoré des Suédois.

Tandis qu'une faction puissante soutenait en Pologne le parti de Maximilien d'Autriche, les Suédois, dont Sigismond méconnaissait les droits, prenaient, dans une assemblée des états tenus à Stockholm, la généreuse mais impolitique résolution de prêter à Sigismond des forces pour assurer son élection au trône de Pologne; à condition, cependant, que les Polonais se désisteraient de toute prétention sur la Livonie.

Sigismond entra donc en Pologne avec une armée suédoise, à laquelle vinrent se joindre tous les partisans qu'il avait dans la république. Il parvint bientôt à soumettre ses ennemis. Maximilien, le plus puissant de tous, fut vaincu par l'armée du général Zamoiski. Le prince autrichien, poursuivi par les vainqueurs, s'enferma avec le reste de ses troupes dans la forteresse de Witzen, qui fut emportée d'assaut par les Polo-

nais, qui le firent prisonnier. La maison d'Autriche implora la médiation du saint-siége; le pape envoya près de Sigismond le cardinal Aldobrandini, qu'il chargea d'offrir une rançon considérable pour Maximilien, et d'obtenir qu'il conserverait le titre de roi, même après avoir renoncé au trône. Le roi de Pologne rejeta ces propositions avec magnanimité; il rendit la liberté à son compétiteur, refusa sa rançon, et le contraignit à renoncer au titre dont il s'était revêtu.

Le traité qui venait d'être conclu entre Sigismond et Maximilien rendit pour un moment la paix à la Pologne; mais que ce moment fut court! Les Turcs et les Tatars attaquèrent la Pologne avec une armée de cent mille hommes, commandée par le kan des Tatars. Cette armée fut vaincue par Zamoiski, dont on trouve le nom partout où il y eut des périls à affronter et de la gloire à acquérir.

En 1594, Jean, roi de Suède, mourut, et Sigismond partit de Varsovie pour aller prendre possession du trône auquel le droit de sa naissance l'appelait. Il s'arrêta quelques jours à Dantzick, où il devait s'embarquer pour passer en Suède. Le séjour qu'il fit dans cette ville faillit lui être funeste : une rixe s'éleva entre un valet de sa suite et un portefaix; ce dernier, ayant été maltraité par son adversaire, ameuta ses compa-

gnons pour se venger; bientôt toute la populace de Dantzick vint environner la maison que le roi occupait, et poussa l'audace jusqu'à tirer le canon contre cette maison. Sigismond fut cependant assez heureux pour échapper à ce danger.

Peu de temps après son arrivée en Suède, il fut couronné à Upsal. Après avoir confirmé les priviléges de la nation, il déclara son oncle, le duc Charles, régent du royaume. Il tenta de rétablir la religion catholique; mais le sénat insista pour sa proscription, et l'autorité du monarque fut forcée de céder aux vœux unanimes des Suédois. Sigismond, obligé de retourner en Pologne, laissa dans le royaume dont il venait de prendre possession, des germes de mécontentement qui se développèrent pendant son absence, et bientôt après lui arrachèrent la couronne de Suède.

A peine le roi fut-il parti, que le duc de Sudermanie s'empressa de mettre à exécution le plan qu'il avait formé de monter sur le trône à sa place : il se mit à la tête des Suédois que Sigismond avait aliénés par ses tentatives contre la religion protestante. En 1595, les états s'assemblèrent, et Charles parvint, à force d'adresse, à faire déclarer par cette assemblée qu'il était régent, non-seulement par le choix du roi, mais encore par le vœu de la nation. Le même acte portait que Sigismond ne pourrait, sous quelque

prétexte que ce fût, priver son oncle de l'importante dignité dont il était revêtu.

Le roi prit les armes, marcha pour soumettre le régent, et perdit contre lui la bataille de Stegebord. La diète de Stockholm fut prise pour arbitre : elle adressa au monarque vaincu un exposé de ses griefs, et s'engageait à se soumettre à lui, s'il voulait venir résider en Suède, ou au moins y envoyer un de ses fils pour être élevé dans la religion luthérienne. Sigismond, ayant rejeté ces propositions, fut déclaré déchu de la souveraineté, et le régent proclamé roi de Suède. Le roi de Pologne demanda alors au sénat de Varsovie de lui procurer des forces qui pussent le mettre à même de soutenir ses prétentions; ce fut en vain; en Pologne, comme en Suède, de violens murmures s'élevaient contre l'administration de Sigismond; au lieu des secours qu'il demandait, il reçut des plaintes amères de la part de la noblesse. Peu de temps après, les nobles s'unirent contre le roi (*), et l'un d'entr'eux (le prince Radzivill) osa demander la convocation

---

(*) Cette confédération de la noblesse est remarquable en ce que c'est la première dont l'Histoire de Pologne fasse mention.

(Williams, *Histoire des Gouvernemens du Nord.*)

d'une diète pour déclarer la vacance du trône et pour élire un nouveau roi.

Sigismond rentra en Pologne et parvint à ramener les mécontens. La paix lui donnait depuis plusieurs années la faculté de faire fleurir l'intérieur du royaume qu'il avait conservé; mais des intérêts majeurs tournèrent bientôt toutes les forces des Polonais vers la Russie.

Cet empire était alors déchiré par la guerre civile. La couronne avait été successivement disputée par plusieurs imposteurs, dont chacun prétendait être Démétrius, prince du sang de Rurrik, qui avait été assassiné dans son enfance par les ordres du tyran Boris Godunow qui monta sur le trône après avoir empoisonné le frère aîné de Démétrius, le tzar Théodore.

Le premier de ces imposteurs, nommé Griscza Utrepiou, fils d'un gentilhomme russe, forma le hardi projet de se faire passer pour le prince Démétrius, et de disputer la couronne à Boris. Il commença d'abord par répandre sourdement à Moscow qu'il était le prince Démétrius; obligé de quitter cette ville, il fut reçu dans sa fuite au couvent de Saint-Sauveur de Novogorod : en quittant cette retraite il laissa, dans la cellule qu'il occupait, un billet adressé à l'archimandrite, conçu en ces termes : « Je suis le tzarewitz Dé» métrius, fils du tzar Iwan. Lorsque je serai

» monté sur le trône de mes pères, je te rendrai » les mets et la boisson que tu as eu la générosité de me donner ». Griscza vint ensuite en Pologne et entra au service du prince Adam Visnioveski, palatin de Sendomir; c'est alors qu'il inventa la fable suivante : « Celui qui fait » les viles fonctions de valet à la cour du prince » Adam, sous le nom de Griscza, est Démétrius, » fils du grand tzar Iwan; ce fut le fils d'un prê» tre qui fut tué à Uglitz, et non Démétrius; mon » secrétaire Gelkaloui, que l'Éternel m'avait don» né pour me conserver la vie, me tint long-temps » caché; craignant que le tyran Boris ne décou» vrît à la fin le lieu de ma retraite, il me fit passer » en Pologne.

» J'y ai mené une vie errante et toujours mi» sérable; de malheurs en malheurs je me trouve » réduit à l'état le plus vil : j'espère que Dieu » jettera sur moi un regard de compassion, et » qu'il permettra que je jouisse un jour des droits » de ma naissance. Si par ses décrets éternels je » suis condamné à mourir dans l'état où je suis, » ce billet fera au moins connaître quel est celui » qui est assis sur le trône des tzars ».

L'imposteur feignit une maladie, et le billet étant tombé, comme par hasard, entre les mains d'un prêtre, il produisit tout l'effet qu'il s'en était promis : le prétendu secret fut divulgué; Griscza

fut conduit à Varsovie, où il fut interrogé et où il parvint à persuader qu'il était réellement le légitime souverain de Russie. Les Cosaques du Tanaïs, mécontens du gouvernement de Boris, offrirent au faux Démétrius des troupes et de l'argent; et il promit de réunir la communion grecque à l'église romaine quand il serait sur le trône. Le prince Visnovinski leva des troupes qu'il joignit aux Cosaques, et arrêta le mariage de sa fille, la princesse Marine, avec Griscza.

Griscza entre en Russie, bat l'armée de Godunow qui meurt dans ces entrefaites. Son fils Théodore fut vainement proclamé tzar : le parti de l'imposteur triompha, et Griscza fut couronné sous le nom de Démétrius. Théodore fut assassiné avec sa mère et sa sœur Théodora.

Le nouveau tzar ne jouit pas long-temps du fruit qu'il avait retiré de sa fourberie; à peine les boyards l'eurent-ils placé sur le trône, qu'ils se révoltèrent contre lui. Basile Suiski, de l'ancienne famille des premiers souverains de la Russie, se fait un parti, peint le nouveau tzar comme un imposteur qui préfère les Polonais aux Russes, la religion romaine à la grecque, les jésuites aux popes, et la fille du palatin de Sendomir aux femmes russes. Suiski tomba au pouvoir du tzar qui lui pardonna; mais, loin d'être touché de la clémence de Griscza, il renouvela sourdement ses propos

séditieux : « Le prétendu Démétrius est un impie, » dit-il, qui semble faire ses délices de manger » de la chair de veau parce qu'elle est défendue » par les lois de l'église, et qui daigne à peine » saluer les images de Saint-Nicolas. » Il rassemble quelques partisans, et, à la suite d'une fête, tandis que le tzar et les principaux seigneurs sont plongés dans un sommeil profond, les conjurés se répandent dans Moscow, égorgent tous les Polonais qui tombent entre leurs mains, et parviennent enfin au palais de Griscza.

La tzarine Marie, voyant Griscza hors d'état de faire aucune résistance, et ne le craignant plus, avoue à Suiski et à ses complices que le désir de conserver sa vie l'avait seul engagée à reconnaître l'imposteur pour son fils : à l'instant on pénètre dans les appartemens du palais, et le faux tzar est massacré.

Suiski est proclamé tzar sous le nom de Basile; mais à peine est-il sur le trône, que de nouveaux imposteurs tentent de lui disputer la couronne : Nogoy, le plus puissant d'entre eux, investit Moscow; les Suédois embrassent la défense du nouveau tzar, les Polonais celle de Nogoy; les étrangers dévastent la Russie. Quelques boyards forment une faction puissante dans la capitale; ils publient la vacance du trône, et font enfermer Basile dans le couvent de Czeudou. Nogoy se re-

tira chez les Tatars, où il fut assassiné dans un festin.

Alors les Russes, sentant le besoin de placer sur leur trône un monarque qui pût faire cesser les troubles, offrirent la couronne à Ladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne, à condition qu'il se ferait rebaptiser selon le rit grec. Sigismond accueillit les ambassadeurs chargés de lui faire cette proposition; mais, avant de terminer les négociations, il envoya des troupes à Moscow, qui, sous le prétexte de rétablir l'ordre, s'emparèrent de la ville.

Les factions continuèrent à déchirer la Russie; une d'elles reconnut pour souverain le prince Philippe de Suède; un nouvel imposteur, toujours sous le nom de Démétrius, se mit à la tête d'une autre. Les Polonais, qui avaient conservé le château de Moscow, firent de fréquentes incursions dans la ville et s'y livrèrent à des excès que la plume se refuse à décrire. Ils furent enfin forcés de se rendre à discrétion, après avoir soutenu un long siége.

Michel Romanow monta sur le trône en 1613, et la guerre fut terminée entre les Russes et les Polonais par la conclusion d'une trève de quatorze ans, pendant laquelle les duchés de Smolensko, de Severie et de Czernicovie demeurèrent aux Polonais, qui rendirent leurs autres

conquêtes. Le roi de Pologne renonça, par ce traité, à toute prétention à la couronne de Russie pour lui et ses successeurs.

Les Polonais, engagés dans les affaires de la Russie, avaient pendant quelques années tourné toute leur attention vers cet empire, et, pendant ce temps au moins, l'intérieur de la république avait été tranquille. Aussitôt que la guerre fut terminée, les nobles, dont l'ambition n'était plus occupée au dehors, revinrent dans leur patrie, et peu s'en fallut que leur esprit factieux ne la livrât à tous les maux que la Russie avait éprouvés.

En 1620, les Turcs et les Tatars firent une invasion en Pologne, et s'emparèrent de plusieurs places. On leva à la hâte un corps de huit mille hommes, dont on confia le commandement au général Zolkiewski, et que l'on envoya secourir le palatin de Moldavie, que les Asiatiques avaient cerné; Zolkiewski fut entouré lui-même. L'intrépide Polonais tenta de se faire jour avec ses huit mille hommes au milieu de cent mille ennemis, il y parvint : poursuivi dans sa retraite, il fit environ quatre-vingts lieues, harcelé par les Ottomans. Arrivé sur les bords du Niester et serré de trop près pour tenter le passage du fleuve, il se disposait à faire face à l'ennemi, lorsque sa cavalerie, épuisée par les fatigues d'une longue marche, se jeta à la nage pour échapper au

combat et passa le Niester, abandonnant sur la rive le général et son infanterie. Le héros polonais avait un de ses fils à côté de lui qui le suppliait en vain de penser à son salut : « *Non*, ré» pond Zolkiewski, *la république m'a confié* » *l'armée entière, je dois la sauver ou périr* » *avec les braves qui restent sous mes ordres* ». Tout périt, son fils expira à ses côtés, et lui-même, percé de coups, tomba au pouvoir des Turcs, qui lui tranchèrent la tête (*) et l'envoyèrent à Constantinople, pour rassurer le grand-seigneur et le divan.

Le sultan Osman, espérant profiter de la défaite des Polonais et de la désunion qui régnait alors parmi les grands, s'avança en Moldavie avec une armée composée de trois cent mille Turcs et de cent mille Tatars. Les Polonais n'avaient à opposer à ces forces immenses, qu'environ soixante-cinq mille hommes : ils se retranchèrent près

(*) Cette tête fut rachetée, et le même tombeau renferma le père et l'enfant. Peu de temps après, le second fils de Zolkiewski, ayant rassemblé quelques troupes pour venger son père et son frère, attaqua les Tatars; mais il périt bientôt accablé par le nombre. Ses cendres furent déposées dans le tombeau qui renfermait celles de son père et de son aîné. On mit sur ce tombeau l'inscription suivante :

Exoriare aliquis, nostris e ossibus, ultor.

de Choczim : en vain le sultan chercha à forcer le camp ; il perdit près de cent mille des siens, sans avoir obtenu aucun avantage, et consentit à faire la paix. Par ce traité, Osman promit de contenir les Tatars ; Sigismond s'engagea de son côté à contenir les Cosaques. Une clause donnait au grand-turc le droit de nommer le waïwode de Moldavie, à condition cependant que ce ne pourrait être qu'un prince chrétien ami des Polonais. Ainsi finit cette guerre qui avait fait trembler l'Europe.

Aussitôt que la paix fut signée, de nouvelles factions se formèrent, et toutes se plaignirent du roi ; la diète lui adressa une série de griefs, dont les principaux étaient : 1.° de ce qu'il avait nommé à l'évêché de Warmie son fils Albert, âgé seulement de neuf ans ; 2.° de ce qu'il envoyait encore des Cosaques au secours de l'empereur contre les Turcs, malgré la paix qui venait d'être conclue ; 3.° de ce que la reine avait acheté le territoire de Zywiec, contre la constitution qui défendait au roi et à la reine d'acquérir des biens fonds sur le territoire de la république.

Sigismond parvint encore à appaiser les mécontens ; il promit que son fils Albert, aussitôt qu'il aurait atteint un âge mûr, prêterait le serment de fidélité à la république. La diète décida, plusieurs années après, que la république, ou

quelque noble, pourrait racheter le territoire de Zyviec.

Le roi de Suède, Charles, oncle de Sigismond, n'était plus; Gustave-Adolphe, son fils, lui avait succédé. Ce prince, qui fit depuis trembler l'Europe, commençait alors sa brillante carrière. La guerre s'étant déclarée entre la Suède et la Pologne, Gustave-Adolphe enleva à la république Elbing, Marienbourg et quelques autres places dans la Prusse polonaise.

Sigismond mourut dans ces entrefaites, le 29 avril 1632. On croit que le chagrin qu'il éprouva des succès du monarque suédois, abrégea ses jours; il était âgé de soixante six ans.

La vie de Sigismond suffirait pour prouver combien le manque de fermeté dans un souverain est funeste pour lui et pour ses sujets. Sigismond était né avec des vertus privées : élu au trône de Pologne et vainqueur de la maison d'Autriche, il perdit un trône héréditaire en acquérant une couronne élective : maître de la Russie, l'intention qu'il manifesta de renverser les popes et d'établir la religion catholique, lui fit perdre tous les avantages de sa position. Sigismond fut peu regretté des Polonais.

CHAPITRE HUITIÈME.

LADISLAS VI.

Ladislas, fils aîné de Sigismond, fut élu roi de Pologne quelques mois après la mort de son père. Il était à craindre que Gustave-Adolphe, qui s'était couvert de gloire en Allemagne, ne se mît au nombre des candidats; les protestans, qui étaient nombreux dans le royaume, le désiraient ardemment; mais *le lion du nord*, entièrement occupé de ses conquêtes, négligea les suffrages des Polonais qui professaient sa religion.

La reine, seconde femme de Sigismond, avait déjà tenté, du vivant de ce prince, de faire déclarer son fils Casimir héritier du trône, au préjudice de Ladislas, qu'il avait eu de son premier mariage. A la mort du roi elle renouvela ses tentatives : les seigneurs dévoués à la reine répandirent adroitement le bruit que Ladislas avait du penchant pour les nouvelles opinions religieuses, afin d'engager le clergé à s'opposer à son élection.

Jean-Casimir, doué d'une grandeur d'âme presque sans exemple, et enviant peu la couronne

que sa mère briguait pour lui, rompit toutes les intrigues qu'elle avait formées en sa faveur, et se mit à la tête du parti de son frère. Par cette action généreuse, Ladislas fut élu roi sans opposition, le 13 novembre 1633 (*).

Cette élection fut proclamée par le primat; mais le nouveau monarque ne fut cependant couronné que l'année suivante.

Ladislas continua de faire la guerre à la Russie. Les Russes s'étaient rassemblés près de Smolensko, et, de ce point, ils firent de fréquentes invasions dans l'intérieur de la Pologne. Ladislas, qui, pendant le règne précédent, avait appris le grand art de la guerre, en combattant successivement les Moscovites, les Turcs et les Tatars, marcha contre les Russes, et, par de savantes manœuvres, les ayant enfermés dans un défilé, força leur armée de se rendre à discré-

(*) Dans la diète qui fut tenue pour l'élection de Ladislas, un seul Polonais s'opposa à ce qu'il fût élu. On lui demanda la raison de son opposition, et ce qu'il avait à reprocher au candidat : *Rien*, dit-il, *mais je ne veux pas qu'il soit roi.* On suspendit l'élection, et l'on eut bien de la peine à ramener ce gentilhomme au vœu de l'assemblée. Ladislas le fit venir quelque temps après, et lui demanda pourquoi il lui avait été contraire : *Je voulais*, répondit-il, *voir si notre liberté subsistait encore; je suis content, et vous n'aurez pas de meilleur sujet que moi.*

tion. Les Turcs firent, du côté de la Moldavie, une diversion en faveur des Russes, alors leurs alliés ; Ladislas alla au devant des musulmans, et contraignit le bacha qui les commandait à conclure la paix. Cette paix coûta la vie au général turc, auquel le grand-seigneur fit trancher la tête, pour le punir d'avoir traité sans son autorisation.

Ces deux victoires mémorables et les traités qui les suivirent furent glorieux et avantageux à la Pologne, qui resta en possession du duché de Smolensko et de Czernikovie. La Porte, qui venait d'éprouver qu'on n'attaquait pas impunément Ladislas, fut fidèle à ses nouveaux engagemens.

La guerre que Ladislas fit quelque temps après contre la Suède, ne fut pas moins glorieuse pour la nation. Gustave-Adolphe n'existait plus ; après avoir subjugué la majeure partie de l'Allemagne et fait retentir le monde du bruit de ses exploits, ce héros avait péri au milieu de ses lauriers, à la bataille de Hutzen ; sa mort même fut encore funeste à ses ennemis : les Suédois, pour venger leur roi et pour arracher son corps des mains des impériaux, parmi lesquels il avait été frappé, se précipitèrent sur eux et décidèrent la victoire en faveur de ses drapeaux. Les généraux suédois prirent le commandement de l'armée, et continuèrent l'exécution des vastes plans de leur roi ; ils surprirent Leipsick, prirent She-

lestadt, Colmar, Paderborn, et défirent complètement l'armée impériale près de Hameln. Mais, vaincus ensuite par ces mêmes armées qui l'avaient été si souvent par Gustave, ils perdirent bientot une partie de leurs conquêtes. La bataille de Stenaw, et surtout celle de Nordlingen, où ils furent défaits, les auraient infailliblement perdus, s'ils n'eussent reçu de puissans secours de la France, où Louis XIII régnait alors, et que le cardinal de Richelieu gouvernait d'une manière si glorieuse.

Christine, fille de Gustave-Adolphe, était montée sur le trône de son père, et cette princesse redoutait les armes de Ladislas, qui se préparait à lui faire la guerre, pour réparer les pertes que la Pologne avait faites sous le règne de Sigismond. Christine offrit de traiter sur des bases qui pourraient concilier les intérêts des deux puissances; on signa une trêve de vingt-six ans.

Les Cosaques étaient sous la protection de la république, et défendaient les frontières contre les invasions des Turcs et des Tatars. le roi Étienne Bathori, qui appréciait l'utilité de cette milice, leur avait, comme nous l'avons rapporté au règne de ce prince, donné des terres et garanti leur liberté et l'exercice de leur religion: l'Ukraine, qu'ils habitaient, devint le refuge d'un grand nombre de paysans polonais, que les

vexations des seigneurs forçaient d'abandonner leur patrie. Les nobles réclamèrent leurs vassaux; les Cosaques prirent ces infortunés sous leur protection, et refusèrent de les livrer à leurs tyrans. La noblesse polonaise forma alors le projet de priver les Cosaques du privilége qu'une politique sage leur avait fait accorder, et de les réduire au même état d'esclavage que les paysans polonais.

Nicolas Potocki entra dans l'Ukraine, à la tête d'une puissante armée, et bâtit le fort de Kudac, sur les bords du Borystène. A la vue de ce fort, et de l'armée qui menaçait leur liberté, les Cosaques prirent les armes; mais leurs premiers efforts furent impuissans, ils furent vaincus et forcés de se soumettre. On publia une amnistie. Mais à peine eurent-ils déposé les armes, qu'on trancha la tête à leur général Pauluk, et à quelques autres de leurs chefs; et on prit des mesures pour les priver de tous les priviléges dont ils avaient joui jusqu'alors. L'armée polonaise marcha aussitôt sur Tretimirow; les habitans du pays, poussés au désespoir, s'armèrent, repoussèrent les assaillans et les forcèrent bientôt à évacuer entièrement l'Ukraine. Les Cosaques étaient loin encore de vouloir cesser de reconnaître la suzeraineté du roi de Pologne; ils ne voulaient qu'assurer l'existence de leurs priviléges et continuer

à vivre comme leurs ancêtres sous la protection de la république. Quoique vainqueurs, ils offrirent de se soumettre de nouveau, si l'on consentait à leur donner la garantie que leurs droits seraient respectés à l'avenir. Les Polonais, que leur défaite avait affaiblis, promirent tout ce que les Cosaques voulurent; mais, aussitôt que la guerre eut cessé, et qu'on eut posé les armes de part et d'autre, les Polonais suivirent en Ukraine l'exécution du plan qu'ils avaient formé : ils remplirent cette contrée de partisans qui faisaient prisonniers les habitans, et rançonnaient les églises du rit grec. Cette odieuse perfidie fit reprendre les armes aux Cosaques, qui devinrent dès ce moment les ennemis les plus implacables de la Pologne.

La France était alors en guerre avec l'Espagne; Jean-Casimir, frère de Ladislas, partit de Varsovie, pour se rendre en Espagne; mais, des vents contraires l'ayant forcé de relâcher sur les côtes de Provence, il voulut visiter les fortifications qui défendent les côtes de Marseille et Toulon; il fut arrêté par Margonne, commandant du fort du Bouc. Quelques historiens prétendent que la cour de France avait eu avis que Jean-Casimir devait prendre, en Espagne, le commandement de la flotte destinée à agir contre elle. Que cet avis ait été fondé, ou non, le prince polonais fut

retenu deux ans en France, et n'obtint sa liberté que d'après les sollicitations réitérées du roi et de la république. Dès qu'il fut libre, il se rendit à Rome, où il entra dans l'ordre des jésuites.

Ladislas s'était toujours flatté de l'espoir de réunir les catholiques et les luthériens : il convoqua, en 1645, un colloque à Thorn, pour que les théologiens des différens partis vinssent y exposer leur doctrine. Ce colloque fut présidé par le grand chancelier du royaume de Pologne, au nom du roi. Il en résulta ce qui est toujours résulté de ces sortes de disputes : on se sépara moins disposé que jamais à un rapprochement.

Les Turcs et les Tatars menaçaient la Pologne : Ladislas fit, contre eux, une alliance avec les Vénitiens, et obtint, par cette alliance, des sommes considérables du pape et de quelques autres princes d'Italie. Le sénat, instruit de cette négociation, qui avait été suivie à son insçu, protesta contre, et força le roi de promettre, pour lui et pour ses successeurs, de ne faire, sans l'autorisation de la république, ni levées de troupes, ni alliances; de ne faire ni la paix, ni la guerre; de n'envoyer aucune ambassade; de n'admettre aucun étranger dans son conseil, et de ne pas augmenter le nombre de ses gardes au delà de douze cents hommes.

Les Cosaques avaient à leur tête un brave général, qu'on avait poussé à la révolte par les injures qu'il avait personnellement reçues des nobles polonais. Bogdan Kmielniski était l'homme sous la conduite duquel ils assurèrent leur liberté, après avoir ébranlé le trône de Pologne. Ce général des Cosaques était fils d'un Lithuanien, qui était venu s'établir dans l'Ukraine. Bogdan, dans son adolescence, fut pris par les Tatars, et emmené par eux. Long-temps après, ayant été racheté par sa mère, il revint dans la patrie adoptive de son père; il y cultiva l'héritage que celui-ci lui avait laissé en mourant. Son industrie accrut sa petite fortune. Il joignit à ses premières possessions quelques pièces de terre abandonnées qu'il mit en valeur, et bâtit plusieurs moulins. Jatinski, gentilhomme polonais, et gouverneur de Czehrin dans l'Ukraine, envia la fortune de Bogdan, et voulut s'en emparer. Le Cosaque porta ses plaintes au pied du trône de Ladislas. Le monarque ordonna que les terres seraient remises au gouverneur de Czehrin, sauf à donner au Cosaque une indemnité pour le défrichement de ses terres et la construction de ses moulins. Kmielniski revint chez lui, et prit la résolution de défendre avec les armes le terrain qu'il avait arrosé de ses sueurs. Jatinski marche avec quelques troupes pour s'emparer

des possessions que la décision de Ladislas lui allouait : la résistance que le Cosaque lui opposait le rend furieux; il brûle ses moulins, détruit ses récoltes, viole sa femme et la massacre avec son fils. Telle était la situation de la Pologne lors du décès de Ladislas.

Ce prince mourut à Meretz, dans la Lithuanie, en 1648; il était bienfaisant et libéral, et fut un des plus illustres guerriers et des plus habiles politiques de son siècle : il gouverna bien les hommes, parce qu'il les connaissait parfaitement. On lui reproche cependant d'avoir trop souvent sacrifié le bien général de la nation au désir de se concilier la noblesse.

Le grand général Sotocki, aussitôt après la mort du roi, marcha à la rencontre des Cosaques; mais en vain, son armée fut totalement détruite. Kmielniski entra en Pologne avec une armée nombreuse, renversa tous les obstacles qu'on lui opposa, et immola aux mânes de sa famille tous les nobles qui tombèrent en son pouvoir. Soutenu par les Tatars, ces éternels ennemis des Polonais, il mit tout à feu et à sang sur son passage; les paysans seuls furent épargnés. Léopol se racheta du pillage moyennant une somme considérable. Les ravages des rebelles firent de vastes solitudes des provinces polonaises situées vers les frontières de la Russie et de la

Tatarie. Quelques-unes de ces provinces n'ont pas encore été repeuplées depuis cette malheureuse guerre. La terreur était si grande, que la noblesse assemblée en diète à Varsovie proposa de fuir à Dantzick.

La ruine totale de la Pologne était inévitable, si les vainqueurs eussent su tirer parti de tous leurs avantages. Après une bataille sanglante, donnée près de Pilawk, que perdirent les Polonais, l'armée des insurgés s'empara de leur camp, et y fit un butin qu'on évalua à environ six millions de florins. Cette perte sauva la Pologne. Les Tatars et les Cosaques se disputèrent le partage de ces dépouilles, et, la discorde s'étant mise parmi eux, ils cessèrent d'agir de concert, et bientôt après ils se séparèrent entièrement.

La diète commença alors à espérer le salut de la république, délibéra avec calme sur les mesures à prendre dans des circonstances aussi importantes pour arrêter les progrès des rebelles et faire cesser ce fatal interrègne. La diète ordonna d'abord de nouvelles levées de troupes, et le clergé consentit à abandonner la moitié d'une année de son revenu pour subvenir aux frais de la guerre. On s'occupa ensuite de l'élection d'un roi : Georges Ragostski, prince de Transylvanie, se mit au nombre des candidats. Il marcha

à la tête d'une armée de trente mille Polonais pour appuyer ses prétentions, et déclara que, dans le cas où il serait élu, il marcherait avec cette armée contre les Cosaques : dans le cas contraire, il se joindrait à ces rebelles. Le tzar se mit aussi au nombre des candidats, et montra ouvertement le dessein de s'emparer du trône, par la force, s'il ne l'obtenait par une élection légale.

Les Polonais, indignés des menaces de ces deux candidats, rejetèrent courageusement leurs prétentions. Un parti se déclara en faveur de Charles-Ferdinand, évêque de Breslaw, dernier des fils de Sigismond III. Enfin l'habileté du nonce du pape et de l'ambassadeur de France réunit tous les suffrages sur Jean-Casimir, qui fut proclamé roi le 20 novembre 1648, et couronné le 17 janvier suivant. Ce prince, que nous avons vu, sous le règne de son père, entrer dans l'ordre des jésuites, et qui avait depuis reçu le chapeau de cardinal, fut relevé de ses vœux par le pape, et vint prendre possession du trône de Pologne.

» Leur multitude même doit nous rassurer. No-
» tre camp occupe si peu de place, que les trois
» quarts de leurs forces leur deviennent inutiles.
» Voyez comme leurs rangs sont mal gardés;
» nulle harmonie dans leurs mouvemens, nulle
» discipline dans leur camp. Enfin, quand tous
» ces motifs ne devraient pas ranimer votre cou-
» rage, vous êtes Polonais, et il s'agit du salut
» de votre patrie. » On l'interrompit par des cris, et chacun jura de mourir les armes à la main, plutôt que de fuir ou de se rendre.

» Le 13 juillet 1649, les assiégeans parurent sous les armes, au point du jour. Le kan lui-même était à la tête des Tatars; Kmielniski s'était placé au premier rang des Cosaques.

» Firlei rangea ses Polonais le long des retranchemens, et choisit pour lui le poste le plus périlleux. Ce fut de son côté que l'attaque commença, et il la soutint avec vigueur; mais à l'avantage du nombre les ennemis joignirent celui du terrain. Malgré l'inébranlable fermeté du général polonais, le retranchement fut forcé, abandonné, repris plusieurs fois; les assaillans avaient à chaque moment des troupes fraîches pour remplacer celles qui avaient combattu. Ils ne laissaient point respirer les Polonais: ceux-ci, épuisés de fatigues, la plupart percés de coups, ne dormaient, ne mangeaient que les armes à

la main; mais leur courage s'accroissait avec le péril, et les alliés les trouvèrent plus fermes dans les dernières attaques que dans les premières.

» Kmielniski vit bien qu'il fallait un siége dans les formes, et fit ouvrir la tranchée; les travaux furent bientôt poussés jusqu'au pied des retranchemens. Le nombre des Polonais, diminué par tant d'attaques, ne pouvait plus suffire à garder un espace si vaste; il fallut élever des retranchemens plus étroits derrière les premiers, et détruire ceux-ci, pour ne pas laisser aux ennemis l'avantage de s'y loger. La famine faisait des ravages affreux dans Sbaras et dans l'armée; le soldat disputait au bourgeois les plus vils alimens. Le partage d'une proie dégoûtante divisait des hommes rassemblés par l'héroïsme le plus pur.

» Telle était l'affreuse situation des Polonais, lorsqu'on apprit l'arrivée du roi. Il s'avançait à la tête de vingt mille hommes rassemblés à la hâte, mal armés, mal payés, mais à qui l'exemple des assiégeans apprenait à ne rien craindre. Casimir, après avoir fait faire à son armée une marche forcée, campa près de Sborow.

» Le kan et Kmielniski ne l'attendirent pas dans leurs lignes; mais ils coururent à sa rencontre avec soixante mille Tatars et quatre-vingt mille Cosaques. L'armée de la république

n'était pas encore rangée en bataille, lorsqu'une partie des Tatars et des Cosaques vint fondre sur les Polonais, tandis que le reste les prenait en queue. Après une vigoureuse résistance, l'avant-garde fut enfoncée; les Tatars pénétrèrent dans les vides : beaucoup furent pris ou massacrés. La victoire penchait en faveur des alliés, lorsque le castellan de Sandomir se jeta sur les Tatars et les prit en flanc. Cette diversion donna le temps à l'avant-garde de se rétablir, et au reste de l'armée de se déployer.

» Kmielniski marcha de front contre le corps de bataille. Casimir était au centre, et donnait à ses soldats l'exemple du courage. Le choc fut terrible; les Polonais, fermes à leurs postes, encouragés par la vue de leur roi, ne laissèrent prendre sur eux aucun avantage. Il n'en était pas de même aux ailes; la gauche écrasée, culbutée par la cavalerie tatare, menaçait d'entraîner dans sa défaite la ruine de toute l'armée : Casimir y vola; sa présence rétablit le combat.

» Telle était la situation des deux armées lorsque la nuit survint; chacun la passa à son poste, couvert de ses armes. Casimir exhortait ses soldats, les comblait d'éloges, et leur promettait de nouveaux triomphes : cependant, malgré la fière contenance qu'il affectait, il n'était pas tranquille. Le kan lui donnait peu d'inquiétudes;

mais il craignait Kmielniski et ses Cosaques. Il essaya de le détacher de l'alliance des Tatars : il lui fit tenir une lettre, dans laquelle il lui rappelait les bienfaits de Ladislas, et les anciens traités qui unissaient les Polonais et les Cosaques ; il lui dévoilait ensuite les projets ambitieux du kan, que Kmielniski connaissait mieux que lui ; enfin il l'exhortait à quitter ce ramas de Tatars, qui laissaient aux Cosaques tous les périls de la guerre, et en recueillaient tout le fruit.

» Le roi attendait avec impatience la réponse de Kmielniski. Mais, lorsque le jour parut, il vit les Cosaques et les Tatars rangés en bataille. Il se prépara à les recevoir. L'événement de cette journée fut le même que celui de la veille : les Polonais en eurent tout l'honneur, puisqu'ils ne furent pas vaincus : les Tatars et les Cosaques rentrèrent dans leur camp.

» La division était prête à naître parmi les généraux : Kmielniski soupçonnait la fidélité du kan ; celui-ci, au lieu des conquêtes aisées qu'il s'était promises, ne trouvait partout qu'une résistance opiniâtre. Il écrivit au roi de Pologne pour lui offrir la paix. Kmielniski, craignant d'être abandonné seul à la fureur des Polonais, demanda un accommodement. Il l'obtint à des conditions très-dures : il fut obligé de

venir se jeter aux pieds de Casimir, le prier d'oublier sa révolte et de lui pardonner. Il est vrai que le roi, sensible à son repentir, le déclara chef de la milice cosaque. Les députés de la république lui présentèrent la queue de cheval et l'étendard, marques de l'autorité dans laquelle il était confirmé.

» Tandis qu'on négociait dans le camp de Sborow, on combattait sous les murs de Sbaras. La nouvelle de la paix n'y avait point encore été portée : le kan et Kmielniski avaient retardé le départ des courriers, pour donner à leurs troupes le temps d'exterminer les Polonais. Ceux-ci se défendirent avec une constance inébranlable; ils étaient réduits aux plus cruelles extrémités, et ne parlaient pas encore de se rendre. Enfin ils reçurent une lettre de Kmielniski. Ce général, profitant de leur ignorance, leur mandait que, s'ils voulaient lui payer une somme considérable, il donnerait à ses troupes le signal de la retraite. Les habitans demandèrent quelques jours pour contribuer; pendant ce délai le traité fut publié : on reconnut l'artifice de Kmielniski, et il fut obligé de se retirer.

» Ce général n'avait point oublié l'affront qu'il avait reçu à Sborow, ni la démarche humiliante que la perfidie de son allié l'avait forcé de faire; il négocia secrètement avec la Porte,

et obtint sa protection. Bientôt la guerre fut rallumée. L'armée polonaise s'avança vers le Borystène. Kmielniski, par des diversions faites à propos, sut la diviser et remporter quelques avantages; mais enfin il fut vaincu, et s'enfuit.

» On croyait les Cosaques domptés par cette victoire; mais Kmielniski reparut à leur tête : il fut plus malheureux encore que dans la campagne précédente. Cependant la république, lassée d'une guerre qui minait sourdement ses forces, donna la paix aux Cosaques, pardonna à leur chef qu'elle devait punir, et rétablit les anciens traités.

» Kmielniski trouva, quelque tems après, une mort digne de lui dans un combat qu'il livra aux Polonais, et où il disputa la victoire jusqu'au dernier soupir. Tels sont les principaux traits de la vie de cet homme fameux, qui mit la Pologne à deux doigts de sa perte. Il charmait les loisirs que lui laissaient les intervalles de ses expéditions, par des festins où il s'abandonnait à la débauche la plus crapuleuse. Basile, prince de Moldavie, dont la fille avait épousé Kmielniski, ayant été chassé de ses états, vint un jour implorer le secours de son allié. Le chef des Cosaques était alors au milieu des plaisirs et de la bonne chère. Il fallut que le prince de Molda-

vie attendit une semaine entière pour trouver le moment favorable de l'entretenir. Enfin il obtint une audience, et fit au Cosaque une peinture touchante et pathétique de ses malheurs. Pour toute réponse, Kmielniski se saisit d'une large coupe pleine de vin, et, s'adressant à Basile, il l'invite à la vider, en l'assurant qu'elle contenait un sûr remède à tous ses chagrins. Le prince de Moldavie se retira indigné, en disant : *J'avais cru jusqu'ici que les Cosaques étaient des hommes; mais je ne crois que trop maintenant, qu'on a raison de dire que ce sont, ou des hommes changés en ours, ou des ours changés en hommes.* »

Christine, reine de Suède, fille du grand Gustave-Adolphe, en abdiquant la couronne, l'avait placée sur la tête de son cousin Charles-Gustave. A peine ce nouveau roi fut-il monté sur le trône de Suède, qu'il se mit au nombre des ennemis de la Pologne, et qu'il accrut encore, par ses armes, les dangers qui environnaient ce malheureux royaume. Plusieurs seigneurs mécontens embrassèrent le parti de Charles-Gustave. En vain la France offrit-elle sa médiation pour prévenir la guerre, le roi de Suède, jaloux de la mémoire glorieuse de Gustave-Adolphe, persista dans le dessein de faire décider ses différens avec la Pologne, par le sort des armes, et

trouva facilement des prétextes plausibles pour déclarer la guerre à cette république.

A son entrée sur le territoire polonais, une foule de mécontens vint se ranger sous ses drapeaux, et augmenta considérablement son armée. Il fut bientôt maître de la Grande Pologne et du duché de Mazovie. Cracovie fut assiégée, et n'avait que de faibles moyens de défense à opposer aux Suédois. Le vainqueur entra dans la capitale du royaume, et contraignit l'infortuné Casimir, qui était sans troupes, sans argent et abandonné de la noblesse et de l'armée, de chercher un asile en Silésie. Charles-Gustave passa alors dans la Prusse, et y fit des progrès si rapides, que son armée semblait plutôt traverser une province du royaume de Suède, que faire la guerre dans un pays ennemi. La ville de Dantzick donna alors l'exemple du courage; animée par les exhortations du clergé, elle jura d'être fidèle à ses engagemens envers la république, et refusa d'ouvrir ses portes aux vainqueurs.

Quelques autres villes imitèrent Dantzick. Les taxes énormes imposées arbitrairement par le roi de Suède, révoltèrent les Polonais contre sa tyrannie. Personne ne voulut plus supporter le joug des Suédois. Tous les habitans des provinces envahies prirent la noble résolution de briser leurs chaînes. Les nobles prirent les armes,

Casimir se mit à leur tête, et, par sa présence, il ranima l'ancienne affection des Polonais pour le sang des Jagellons. Le général polonais, Czarneski, surprit l'ennemi près de Jaroslaw, remporta sur lui une victoire complète, s'empara de ses bagages, et envoya ce monument de son triomphe à Varsovie, pour rassurer les habitans de cette capitale. La fortune commençait à se déclarer en faveur d'un peuple infortuné, quand une nouvelle circonstance le replongea dans de nouveaux malheurs.

Charles-Gustave avait fait un traité avec le marquis de Brandebourg, dans lequel il était stipulé que l'électeur jouirait d'un pouvoir absolu dans la Prusse ducale. Ses troupes se joignirent à l'armée suédoise, et Charles-Gustave marcha avec ses alliés sur Varsovie. Les Polonais tentèrent tous les moyens de négociation et de force qui étaient en leur pouvoir, pour mettre leur capitale à l'abri de l'invasion dont elle était menacée. Il y eut enfin une bataille générale. Les troupes de la république firent des prodiges de valeur et disputèrent la victoire pendant trois jours; mais les Suédois triomphèrent par la supériorité du nombre, et Varsovie fut le prix de la victoire.

D'autres orages se formèrent encore contre la Pologne. Ragotski, prince de Transylvanie, dé-

sirait, depuis long-temps, se venger de l'exclusion que les Polonais lui avaient donnée, lors de l'élection du roi. Il saisit le moment où la république était accablée de toute part, et s'unit aux Suédois, se flattant de l'espoir de détrôner Casimir, et de monter sur le trône à sa place. Ragotski avait une armée de trente mille hommes, et il n'eût pas été impossible que ses projets ambitieux ne fussent couronnés par le succès, s'il eût suivi le conseil que Charles-Gustave lui avait donné de diriger toutes ses forces sur le palatinat de Brzescie, et de tenter d'entrer en Pologne par cette province, où il aurait été secondé par un parti puissant, qui s'était déclaré en sa faveur. Mais le prince transylvanien, trompé par les promesses d'un astrologue nommé Dabricius, qui l'avait bercé de l'espérance d'une réussite certaine, quel que fût le lieu qu'il choisirait pour combattre, négligea les avis de son allié.

La république semblait prête à se dissoudre : le roi de Suède et les Prussiens étaient maîtres de la grande Pologne; Cracovie et Varsovie, les deux principales villes de l'état, étaient aussi en leur pouvoir; les Russes avaient conquis Wilna et presque toute la Lithuanie. Quoique ces derniers fussent opposés aux Suédois, en Livonie, ils n'en augmentaient pas moins le nombre des ennemis de la Pologne, et n'en étaient pas les

moins dangereux. Ragotski n'attendant que le moment favorable pour monter sur le trône par la force, menaçait les Polonais de leur ravir le privilége d'élire leur roi ; enfin les Tatars et les Cosaques continuaient à ravager la vaste étendue de pays qu'ils avaient envahie. Ces barbares, qu'une cause juste avait armés, et qui l'avaient déshonorée par leurs cruautés et leurs brigandages, étaient encore les ennemis les moins redoutables des Polonais.

C'en était fait de la Pologne, si les succès des alliés n'eussent mis la discorde parmi eux. Le nord crut voir dans Charles-Gustave un nouveau Gustave-Adolphe, et trembla pour sa liberté. Le Danemarck osa le premier se déclarer contre la Suède ; la Russie, qui partageait les craintes du Danemarck, se joignit à lui ; les Hollandais envoyèrent une flotte au secours de Dantzick, et la maison d'Autriche, qui fut toujours opposée aux succès et à la gloire de tous les princes qui n'étaient pas de son sang, et qui, sans doute, avait vu avec joie l'abaissement de la république, mais qui craignait trop de voir augmenter la puissance d'un des souverains coalisés, pour désirer l'entière destruction d'un royaume dont elle n'espérait pas encore partager les dépouilles, fournit quelques troupes à Casimir.

Le grand-turc, qui voyait avec peine le prin-

se de Transylvanie engagé dans une guerre, qui, en cas de succès, pouvait le rendre redoutable aux Ottomans, ordonna aux Moldaves et aux Walaches, qui étaient en grand nombre dans l'armée de Ragotski, de quitter ses drapeaux. Il fut obéi, et le général polonais, Lubomirski, profitant de l'affaiblissement des Transylvaniens, les attaqua, près de Sendomir, au moment où ils allaient effectuer le passage de la Vistule, leur tua environ quatorze mille hommes, et s'empara de presque toute leur artillerie. Ils firent alors un traité avec la Pologne, par lequel Ragotski s'engageait à demander solennellement pardon au roi de Pologne, à rompre ses engagemens avec le roi de Suède, et à fournir à la république un certain nombre de troupes, lorsqu'il en serait requis. Cette défaite et cet humiliant traité ne furent pas encore le terme des malheurs de Ragotski; le grand-seigneur, outré de l'expédition qu'il avait faite en Pologne, malgré son opposition, ordonna aux Transylvaniens de faire choix d'un nouveau waiwode. En vain implora-t-il le secours de l'empereur d'Allemagne, il ne fut défendu par personne; et, après quelques combats contre ses compétiteurs, il fut battu par les Turcs, près de Hermstadt, où il reçut une blessure dont il mourut peu de jours après. La fortune de Charles-Gustave l'avait aussi aban-

donné : Fréderic, roi de Danemarck, lui ayant déclaré la guerre, fit en faveur des Polonais une si puissante diversion, qu'il força le roi de Suède, non-seulement à renoncer à ses projets contre la république, mais encore le réduisit à défendre ses propres domaines. Charles-Gustave obtint, à la vérité, quelques avantages, au commencement de cette guerre; ce prince, dont le courage aurait été regardé comme téméraire, si ses succès n'avaient souvent justifié ses actions, marcha pour assiéger Copenhague, et traversa, sur la glace, avec son armée, le détroit qui sépare la Suède du Danemarck. Les glaces s'entr'ouvrirent sous les pas de quelques escadrons qui formaient son aile droite, et les engloutirent: *Appuyez à gauche*, dit-il froidement; Son intrépidité lui fit surmonter tous les obstacles; il força pour cette fois son ennemi à signer le traité de Roschild. Par ce traité, les deux rois s'engagèrent à s'opposer au passage de tout vaisseau étranger dans la Mer Baltique. Le roi de Danemarck, à la sollicitation des Hollandais, qui lui promirent un formidable appui, refusa d'exécuter cet article, et ce refus servit de prétexte à la continuation de la guerre.

Les Hollandais tinrent à Fréderic la promesse qu'ils lui avaient faite, et s'unirent à lui pour abaisser l'orgueil de Charles-Gustave. La flotte

hollandaise battit l'amiral suédois, Wrangel, dans le détroit du Sund. Les Suédois, après avoir été repoussés devant Copenhague, furent défaits dans l'île de Fiumen, et demandèrent la paix. Ce fut le coup de la mort pour Charles-Gustave; il avait jusque-là été conquérant, et avait contracté l'habitude de donner des lois à ses voisins; l'épuisement de ses ressources ne lui permettait plus de se défendre; il était au moment d'être la proie de ses ennemis, qui lui dictaient des lois à leur tour. Il survécut peu à ses revers : on impute la maladie dont il mourut, au chagrin que lui causa son humiliation. Il s'était proposé Gustave-Adolphe pour modèle : il avait son courage, mais il eut le malheur de survivre à sa propre gloire.

La paix signée à Oliva (*), le 30 mai, 1660, termina la guerre qui avait embrasé le nord, et qui avait failli renverser le trône de Pologne. Ce traité, dans lequel on en rappelait plusieurs, et entr'autres celui de Welau, signé entre la Pologne et la Prusse, portait :

« La renonciation de Jean-Casimir à tous ses

(*) Oliva est un monastère de Bénédictins, situé à environ deux milles de Dantzick : c'est dans ce monastère, qui donne son nom au traité, que se rassemblèrent les plénipotentiaires des puissances belligérantes.

» droits sur le royaume de Suède et aux biens
» patrimoniaux que ses ancêtres y avaient pos-
» sédés. Il se réservait cependant la faculté de
» se servir de tous les titres et de tous les moyens
» d'honneur de cette couronne, excepté dans le
» seul cas où il traiterait avec elle, n'étendant
» pas ce droit à ses successeurs, et renonçant
» pour eux comme pour lui à toute prétention
» sur la Suède (*).

» La cession du roi et de la république de Po-
» logne à la Suède, de toute la Livonie située
» au-delà de la Duna, à la réserve des villes de
» Dunenbourg, Rosisen, Ludsen et Marienhu-
» sen, et des autres places que les Polonais pos-
» sédaient dans la Livonie méridionale, pendant
» les trèves de 1629 et de 1635 (**). »

Le même traité portait aussi, « Que les rois
» de Pologne et de Suède pourraient se servir
» également des titres et des marques d'honneur
» de la Livonie (***).

« L'électeur de Brandebourg, Fréderic-Guil-
» laume, reconnaissait son duché de Prusse com-

(*) Traité d'Oliva, art. V.

(**) *Ibid.*, art. IV.

(***) *Ibid.*, art. V.

» me un fief de la couronne de Pologne (*).

» La Prusse ducale était déclarée indépen-
» dante, mais au défaut d'héritiers mâles dans
» la postérité de Frédéric-Guillaume, la répu-
» blique de Pologne devait rentrer dans tous ses
» droits sur ce duché (**).

» Au lieu des anciens droits de vasselage dus
» par la Prusse à la Pologne, il était fait une al-
» liance éternelle entre ces deux puissances.
» Frédéric-Guillaume et ses descendans ne de-
» vaient jamais s'allier avec les ennemis de la
» Pologne, ni leur fournir aucune munition de
» guerre ou de bouche, ni leur accorder le pas-
» sage sur leurs terres. En cas de guerre défini-
» tive de la Pologne contre une puissance quel-
» conque, le duc de Prusse devait fournir quinze
» cents hommes d'infanterie et cinq cents cava-
» liers, dont la république devait payer la solde
» du moment de l'entrée de ces troupes sur
» ses terres (***).

» Les troupes polonaises devaient avoir en
» tout temps un libre passage en Prusse, et cel-

(*) Traité d'Oliva, art. XXV.

(**) Traité de Welau, art. V et VI, rappelés et confirmés dans le traité d'Oliva.

(***) *Ibid.*, art. IX, XI et XII, *idem*.

» les du duc de Prusse devaient également avoir » un libre passage sur les terres de la républi- » que de Pologne (*).

» La république de Pologne s'engageait à » payer à l'électeur de Brandebourg, duc de » Prusse, une somme de trois cent mille rix- » dallers, et de lui laisser la ville d'Elbing, com- » me gage jusqu'à l'entier paiement de cette » somme (**).

» Le roi de Pologne s'engageait à tolérer les » protestans dans ses états (***). »

La Russie ne fut pas comprise dans ce traité. Elle resta en état de guerre contre la Suède et la Pologne (****).

Aussitôt que les Polonais cessèrent de craindre les armes des Suédois, ils pensèrent à se

(*) Traité de Welau, art. XIV et XV, rappelés et confirmés dans le traité d'Oliva.

(**) *Ibid.*, art. XVIII, *idem*. La ville d'Elbing n'ayant point été remise au pouvoir de l'électeur, et ses trois cent mille rixdallers ne lui ayant point été payées, il surprit cette ville le 11 novembre 1698, et s'en empara.

(***) Traité de Welau, art. XXVIII, rappelé et confirmé dans le traité d'Oliva.

(****) La paix entre ces deux puissances ne fut conclue que le 25 avril 1686, époque à laquelle elles s'allièrent contre les Turcs.

venger des injures qu'ils avaient reçues du tzar. Czarneski et Sapieha taillèrent en pièces un corps de vingt-six mille hommes d'entr'eux, près de Polanski. Dix mille périrent également dans les plaines de Glembokia. Casimir assiégeait Wilna en personne : la ville fut aisément prise ; mais le château soutint un long siége (*).

L'ennemi fut chassé de toutes parts hors de la Pologne, et ce malheureux pays aurait pu jouir enfin du repos que ses longs malheurs lui rendaient nécessaire, si la versalité du monarque et la turbulence de la noblesse n'eussent bientôt après livré à la guerre civile un royaume qui venait d'être déchiré par ses voisins.

Lorsque Jean-Casimir avait quitté l'état ecclésiastique pour monter sur le trône, il avait épousé la femme de son frère, Louise-Marie de

---

(*) Le commandant de la ville eut quelque soupçon qu'un prêtre polonais le trahissait : il le fit mettre dans un mortier, et fit lancer cette affreuse bombe sur les assiégeans. Cette cruauté et nombre d'autres qu'il exerça pendant le siége, firent résoudre les officiers de la garnison à livrer ce cruel entre les mains des Polonais. Ceux-ci le condamnèrent à être exécuté par le bourreau : il ne s'en trouva point dans l'armée. Son cuisinier s'offrit, et lui trancha la tête. Quel maître ! quel serviteur !

(*Fastes de la Pologne.*)

Gonzague. Ce mariage avait excité de violens murmures parmi les sénateurs, qui firent tous leurs efforts pour en empêcher la conclusion. En vain représentèrent-ils à Casimir tous les malheurs arrivés à l'Angleterre, comme punition d'une telle alliance, contractée par Henri VIII, et ceux qu'avait attirés sur la Pologne Sigismond, son père, qui avait épousé successivement les deux sœurs Anne et Constance, filles de l'empereur Ferdinand II; ils lui rappelèrent ce qu'ils avaient écrit au pape Clément VIII: « Qu'ils ne souffriraient pas un telle union même » dans leurs haras. » Casimir, sans écouter ces clameurs, plaça une seconde fois sur le trône la veuve de Ladislas VII. Cette princesse prit un empire absolu sur l'esprit du roi, et l'entraîna à des démarches qui éloignèrent du trône des sujets recommandables, et qui, sous un monarque sage, auraient été ses plus fermes appuis.

Casimir n'avait pas d'enfans, et la reine qui avait l'habitude de gouverner par l'ascendant qu'elle exerçait sur son époux, voyait avec peine que, dans le cas où elle lui survivrait, elle verrait passer la couronne sur la tête d'un prince qui lui serait étranger, et dans le choix duquel elle n'aurait aucune influence. Pour parer à cet inconvénient, elle imagina de faire proposer au

sénat, par le roi, de nommer dès lors, pour son successeur, le jeune duc d'Enghien (*). La reine se flattait que si, de son vivant, le jeune duc d'Enghien succédait à son époux, elle exercerait sur lui un empire que lui aurait acquis la reconnaissance qu'il lui devait, pour lui avoir mis la couronne sur la tête.

Casimir essaya de faire quelques ouvertures au sénat à cet égard ; sa proposition excita un mécontentement universel. Lubomirski, grand maréchal de Pologne et petit-général de l'armée polonaise, s'éleva surtout avec force contre le désir du monarque. Il s'écria que vouloir élire un roi avant la vacance du trône, c'était violer la loi la plus sacrée de la république, et renverser le rempart le plus ferme de la liberté. Il supplia le roi de se rappeler que ses prédécesseurs depuis Jagellon, et lui-même, avaient tous juré de ne jamais proposer un successeur : « On » ne vous permettrait pas, ajouta-t-il, pour votre propre fils ce que vous tentez pour un » étranger. »

Casimir ne fit plus ouvertement aucune tentative pour l'élection du prince français ; mais, de concert avec la reine, il chercha à gagner séparé-

(*) Henri-Jules de Bourbon, fils du grand Condé.

ment les sénateurs, et parvint à en faire entrer un grand nombre dans ses vues. Lubomirski resta inébranlable : dès lors on résolut de le perdre.

L'armée, dont la solde était arriérée, s'était confédérée, et avait nommé pour maréchal de cette confédération un gentilhomme nommé Suiderski : la cour mit tout en usage pour satisfaire aux demandes des confédérés, et y parvint; mais on saisit avec empressement cette occasion de se défaire du grand-maréchal. On assembla une diète, on y accusa Lubomirski d'avoir fomenté la révolte, et d'avoir voulu introduire en Pologne la nouvelle forme du gouvernement que les prédicans venaient d'introduire en Angleterre, et d'avoir voulu, comme Cromwell, se faire déclarer protecteur, et assurer cette dignité à ses descendans. L'accusé s'enfuit, et fut aussitôt jugé et condamné, comme ennemi de l'état et criminel de lèze-majesté, à perdre ses biens et la vie. Les nonces protestèrent; mais la majeure partie des sénateurs était gagnée.

Lubomirski se retira à Breslaw. Proscrit d'abord, injustement peut-être, il déshonora sa cause et devint un rebelle. Le désir de la vengeance le ramena bientôt en Pologne, à la tête de quelques amis. Cette faible troupe s'augmen-

ta d'un grand nombre de mécontens, et devint une armée. Sobieski, petit-fils, par sa mère, de ce généreux Zolkiewski auquel les barbares avaient fait trancher la tête (*), qui déjà avait fait ses premières armes contre les Tatars, les Cosaques, les Suédois, les Russes et les Turcs, succéda à la charge de grand-maréchal de Pologne, dont Lubomirski avait été dépouillé par son jugement; il reçut du roi, qui commandait en personne, l'ordre de marcher contre les rebelles. Casimir avait mal combiné son plan : Sobieski fut battu; mais il eut la gloire de sauver l'armée. Lubomirski, encore grand, même après sa faute et l'infâme avantage dont il usait, ne demanda rien qui lui fût personnel; il exigea seulement que Casimir renonçât formellement à proposer la nomination de son successeur. Ce traité conclu, cet illustre rebelle se retira à Breslaw, où il mourut quelques mois après.

Les Turcs, les Tatars et les Cosaques recommencèrent à faire des courses sur les terres de la république. Les Tatars seuls formaient un corps de quatre-vingt mille hommes. Ils ravageaient la Podolie, la Volhinie et le palatinat de Russie. La Pologne semblait encore devoir suc-

---

(*) Voir chap. VIII, page 164, règne de Sigismond III.

tomber sous les efforts d'ennemis aussi redoutables. Le roi et le corps entier de la noblesse confièrent le salut de l'état à Sobieski, qui seul ne désespéra pas de fixer la victoire sous les étendards des Polonais. Il fit des levées de troupes dans ses vastes domaines, y amassa des subsistances, vida ses coffres, et emprunta pour subvenir aux dépenses que la guerre nécessitait; il marcha ensuite avec vingt mille hommes contre environ cent vingt mille qui avaient pénétré dans le palatinat de Russie.

Il fit occuper par des corps de troupes, qu'il détacha de sa petite armée, Tarnopol, Léopol et le palatinat de Brzescie, se portant, avec son corps de bataille, en face du camp des ennemis. Ce fut alors qu'il écrivit à la grande-maréchale, son épouse, qui était en France, « Qu'un tel jour il s'enfermerait avec douze » mille hommes dans un camp retranché devant » Podahyec, place que Doroscensko voulait as- » siéger; que le lendemain et les jours suivans il » ferait des sorties sur les ennemis; qu'il avait » disposé des embuscades sur tous les passages, » et qu'il ruinerait cette grande armée. »

Cette lettre fut communiquée au grand Condé: il ne crut pas le succès possible. Les officiers de l'armée polonaise partageaient l'opinion du général français. Quelques-uns d'entre eux ayant

eu l'imprudence de blâmer les dispositions du grand-maréchal en présence des soldats, l'armée fut un moment irrésolue, Sobieski rassura ses compagnons d'armes par sa fermeté. « Je ne changerai rien à mon plan, leur dit-il, le succès fera voir s'il est bien conçu. Au reste, je ne retiens point ceux qui n'ont pas le courage d'affronter une belle mort. Qu'ils se retirent pour périr sans gloire, dans la fuite, par le fer du Cosaque ou du Tatar. Pour moi, je resterai avec les braves gens qui aiment leur patrie. Ce grand nombre de brigans ne m'épouvante pas. Je sais que le ciel a donné plus d'une fois la victoire au petit nombre que la valeur anime; et doutez-vous que Dieu ne soit pour nous, contre des infidèles » ?

Les Polonais, honteux de leur manque de confiance, promirent de vaincre ou de mourir avec leur général.

On amena à Sobieski quelques prisonniers, que les avant-postes avaient forcés de mettre bas les armes. *Allez*, leur dit-il, en les renvoyant au général tatar, *dites à Nuradin, sultan, que je le traiterai comme il a traité mon frère : ce sera tête pour tête.*

Les barbares tentèrent pendant seize jours consécutifs de forcer les retranchemens des Polonais, et perdirent à ces vaines tentatives l'élite

de leurs troupes. Le dix-septième jour, Sobieski sortit de son camp, et fondit sur eux avec toutes ses forces. Les Tatars se défendirent en désespérés; mais ils succombèrent enfin, et s'enfuirent, en laissant sur le champ de bataille le tiers de leur armée : ils demandèrent la paix : elle leur fut dictée par les Polonais, le 19 octobre 1667.

Casimir n'avait eu aucune part à cette victoire. Depuis la mort de la reine une noire mélancolie le consumait, et il n'avait plus la force de porter la couronne. Tous les désagrémens qu'il avait éprouvés pendant son règne, se présentaient à sa mémoire; il se rappelait sans cesse ce qu'un nonce lui avait dit, en pleine diète, peu de temps avant le décès de la reine : « Que les malheurs » de l'état ne finiraient qu'avec son règne ». Enfin il prit la résolution d'abdiquer, et l'annonça à toutes les puissances. On lit dans la lettre qu'il écrivit alors au pape Clément IX : « Le diadème » que j'ai reçu par la bénédiction apostolique » du saint-siége, je le dépose aux pieds de votre » sainteté ». Le souverain pontife répondit à cette lettre, en engageant Casimir à rester sur le trône; mais ce fut en vain. Casimir assembla la diète, au mois de mai 1668; le grand chancelier Olsowski y lut, par son ordre, un écrit, qu'il prit de ses mains, et qui était ainsi conçu :

« Le roi a résolu de mettre un intervalle entre

» l'agitation du trône et le repos de l'éternité,
» dont il veut s'occuper uniquement. Le mo-
» ment n'est pas loin où il ne pourra plus soute-
» nir le poids de la couronne ; il aime mieux le
» prévenir que d'en être prévenu. Il a entendu
» les murmures contre son gouvernement ; il a
» su les interprétations sinistres qu'on a don-
» nées plus d'une fois à ses intentions, jusqu'à
» l'accuser de machiner une élection violente
» pour se donner un successeur. Il va délivrer
» la république de ses craintes, en lui remet-
» tant le sceptre qu'il tient d'elle. C'est un des-
» sein irrévocablement arrêté ; c'est pourquoi
» il prie le sénat de s'épargner et à lui d'inutiles
» représentations ».

Cette déclaration, à laquelle les Polonais é-taient loin de s'attendre, ranima en eux l'affection qu'ils portaient au sang des Jagellon. Tous les sénateurs, les yeux baignés de larmes, se tournèrent vers le primat, qu'ils pressèrent de répondre : celui-ci prit la parole, et dit :

« Qu'il y avait de la dureté à répudier une na-
» tion qui avait répandu tant de sang pour lui,
» à livrer une république chrétienne aux cour-
» ses des barbares ; qu'elle ne souffrirait pas que
» le sang de ses rois, errant sur la terre, cher-
» chât une retraite, sans savoir où la trouver ;
» que, s'il aimait le repos, la république avait

» des généraux et d'excellens ministres; que, si sa
» conscience le tourmentait, il y avait des évê-
» ques et un pape ».

Le roi reçut avec reconnaisance les marques d'affection qu'on lui prodiguait; mais sa résolution fut inébranlable, et il fixa le 30 août pour la cérémonie de l'abdication. Ce jour, la diète étant assemblée, Casimir prononça ce discours :

« Polonais, il y a deux cent quatre-vingts
» ans que ma maison vous gouverne. Son règne
» est passé, et le mien expire. Fatigué par la
» guerre, par les conseils et par l'âge, accablé
» par les travaux et les sollicitudes de vingt-un
» ans de règne, moi, votre roi et votre père,
» je remets entre vos mains ce que le monde es-
» time le plus, la couronne; et je choisis pour
» trône six pieds de terre, qui me réuniront à
» mes pères. En montrant mon tombeau à vos
» enfans, dites-leur que j'étais le premier dans
» les combats, et le dernier dans les retraites;
» que j'ai renoncé à la grandeur des rois pour
» le bien de la patrie; que j'ai remis le sceptre à
» ceux qui me l'avaient donné. Ce fut votre a-
» mour pour moi qui me plaça au premier rang,
» et c'est mon amour pour vous qui m'en fait
» descendre. Plusieurs de mes prédécesseurs
» ont transmis le sceptre à leurs fils ou à leurs
» frères; pour moi, je le remets à la patrie,

» dont j'ai été l'enfant et le père; et dès ce mo-
» ment, du faîte des grandeurs, je rentre dans la
» foule; de seigneur je deviens sujet, de roi vo-
» tre concitoyen; et je laisse ma place à ce-
» lui que vous jugerez digne de vos suffrages.
» La république choisira bien et prospére-
» rera, si le ciel m'écoute dans la solitude où je
» vais me retirer. Il ne me reste plus qu'à re-
» mercier la république de tous les services
» qu'elle m'a rendus, de tous les conseils qu'elle
» m'a donnés, de tout le zèle qu'elle m'a marqué;
» et si, contre ma volonté, j'ai eu le malheur de
» déplaire à quelques-uns, je les prie de l'impu-
» ter au malheur des temps, ou au sort, et de me
» pardonner, comme je pardonne à ceux qui ont
» pu m'offenser. Je vous dis adieu à tous, en
» vous portant tous dans mon cœur. La distance
» des lieux pourra me séparer de la république;
» mais mon cœur sera toujours avec cette tendre
» mère, et j'ordonne que mes cendres soient
» déposées dans son sein ».

On combattit de nouveau le projet du roi, mais plus faiblement que la première fois; enfin on procéda à l'abdication. Il n'y avait point, dans l'histoire de Pologne, de modèle de cet acte : on en proposa plusieurs, et, après quelques débats, on s'arrêta à celui-ci :

« Jean-Casimir, roi de Pologne et grand-duc

de Lithuanie, savoir faisons au temps présent et avenir que, nous sentant affaibli par l'âge, et accablé de tant de travaux auxquels nos forces ne peuvent plus suffire, nous avons pris, de notre propre mouvement, la résolution d'abdiquer la couronne, afin de vaquer avec plus de liberté à la grande affaire du salut; c'est pourquoi nous avons convoqué le sénat à Varsovie, le 12 juin, pour lui communiquer nos intentions. Mais les sénateurs, aussi frappés de la grandeur que de la nouveauté de l'objet, ont renvoyé la décision au jugement de toute la république. Nous avons donc indiqué l'assemblée de tous les ordres au 21 août; et là, aussitôt que nous avons prononcé le mot d'abdication, nous avons éprouvé l'amour et les regrets de nos fidèles sujets qui, se rappelant tous les bienfaits de nos ancêtres envers la république, et en particulier tout ce que nous avons fait pour elle, n'ont rien oublié pour nous retenir sur le trône; mais rien n'a pu nous ébranler. Il a donc fallu procéder à une abdication solennelle, en présence de tous les ordres, selon laquelle, après une mûre délibération, et du consentement de tout le royaume, « Nous,
» Jean-Casimir, sain de corps et d'esprit, nous
» renonçons, librement et sans contrainte, au
» royaume de Pologne et au grand-duché de
» Lithuanie, et à tous les domaines qui y sont

» annexés. Nous abdiquons, pour le présent et » pour toujours, les droits de majesté, et nous » remettons la couronne, avec toutes ses dépen- » dances, entre les mains du sénat et des nonces » terrestres et de toute la république, en rele- » vant du serment de fidélité, d'obéissance et » d'hommage tous les ordres, et chaque sujet en » particulier; et, en vertu de cette abdication » l'interrègne étant ouvert, le révérendissime » archevêque de Gnesne, primat du royaume, » est en droit de procéder, avec tous les ordres, » à l'élection d'un nouveau roi, suivant les lois » et les usages; élection dont nous promettons » de ne nous mêler en aucune façon. En foi de » quoi, et pour avoir force perpétuelle, nous » avons apposé le sceau de la majesté au présent » diplôme, signé de notre main. Donné à Varso- » vie, dans la diète générale du royaume, le » 17 septembre, an 1668, de notre règne le 21 ».

La diète donna à Casimir un diplôme par lequel, en acceptant son abdication, elle rompait tous les engagemens qu'il avait pris avec elle, et le relevait spécialement de son serment des *Pacta conventa*. Après toutes ces cérémonies, on reconduisit le roi dans un faubourg de Varsovie (*), en lui rendant, pour la dernière fois,

(*) Celui de Prague.

les honneurs attachés au rang dont il venait de descendre.

Jean-Casimir, après être resté plusieurs mois en Pologne, se retira en France, où Louis XIV lui donna les abbayes de Saint-Martin de Nevers et de Saint-Germain-des-Prés de Paris. Il mourut, en 1672, dans cette dernière abbaye, où son cœur fut déposé : son corps fut transporté à Cracovie (*).

Casimir était doux, affable et éclairé; mais irrésolu, sans application dans les affaires, et d'une indolence qui lui rendit toujours les soins du gouvernement pénibles. Il fut soldat plein de valeur, mais général sans expérience.

Son règne est une des époques les plus remarquables de la décadence de la Pologne; c'est pendant cette période que le duché de Prusse devint une souveraineté indépendante de la république; que l'électeur de Brandebourg commença l'exécution du plan d'envahissement dont ses successeurs ont suivi l'exécution avec tant d'adresse et de bonheur; que la Russie ajouta à

(*) On a cru que Casimir avait épousé secrètement, vers la fin de sa carrière, Marie Mignot, cette femme qui avait été blanchisseuse, et à qui la fortune avait donné successivement pour époux, un conseiller au parlement de Grenoble, et le maréchal de l'Hopital.

ses possessions l'Esthonie, Œsel, les duchés de Smolensko et de Czernicovie, et la presque totalité de la Livonie. C'est aussi du règne de Jean-Casimir que date l'altération des monnaies en Pologne.

CHAPITRE DIXIÈME.

INTERRÈGNE.

Aussitôt après l'abdication de Jean-Casimir, tous les princes qui avaient quelques prétentions à la couronne de Pologne, se hâtèrent de solliciter l'appui des cours étrangères, et de se former un parti dans la république. Les principaux candidats qui se présentèrent, furent Fédor, fils du tzar Alexis; Ragotski, prince de Transylvanie; le duc d'Enghien; et, au cas que la république le rejetât, le grand Condé, son père; le prince Charles de Lorraine, fils du duc François; et le duc de Neubourg, palatin du Rhin.

La diète écarta d'abord les quatre principaux pour différentes raisons.

Le tzaréwitz, à cause de sa religion, quoiqu'il promît de l'abjurer, promesse trompeuse sans doute, puisqu'il ne pensa plus à l'effectuer après avoir perdu l'espoir d'obtenir la couronne de Pologne.

Le prince de Transylvanie, parce que le souvenir des maux que son père avait faits à la république était trop récent.

Le duc d'Enghien, à cause de sa trop grande jeunesse, et parce que Jean-Casimir avait tenté de violer pour lui les constitutions du royaume.

Le grand Condé fut plus difficile à écarter; il fallut toute l'adresse des ambassadeurs des puissances ennemies de la France, et toutes les basses intrigues de ces hommes qui, dans tous les états, sont toujours prêts à vendre leurs services contre leur patrie et ses alliés naturels. On recourut à la calomnie; on fit circuler un libelle, dans lequel on lisait :

« Que le prince de Condé, bien plus affaissé » par les excès de sa jeunesse que par l'âge, tra» vaillé de la goutte et d'une faiblesse de nerfs » qui perdaient leur ressort, était obligé de se » faire porter comme un monument de son an» cienne splendeur; qu'il passait ses jours dans » l'oisiveté, incapable désormais d'application; » que, si le dieu Mars l'animait autrefois dans les » combats, Minerve ne l'inspirait pas dans les » conseils; qu'il n'avait jamais connu la paix, ne » respirant que la guerre à laquelle il n'était plus » propre; et qu'à supposer que son génie se ré» veillât, ce serait pour détruire la milice polo» naise, qu'il voudrait plier à la discipline fran» çaise ».

Le libelle ajoutait : « Que son cœur n'était pas » fait pour sentir l'humanité et l'amitié; qu'il

» avait abandonné Bouillon et Turenne, qui » s'étaient attachés à son sort; qu'il était d'un » naturel hautain et violent; que, dans des temps » de trouble, il avait traité indignement le *sé-* » *nat* français, et qu'il avait payé des incendiai- » res pour brûler le palais où il s'assemble ».

Sa religion n'était pas plus épargnée que son caractère : « Il se répandait en railleries sur les » pratiques chrétiennes; on ne l'avait jamais vu » aux pieds d'un prêtre; sa table était servie en » gras le vendredi, un seigneur polonais s'y était » trouvé et le publiait partout; un autre l'avait » vu danser un jour de fête, etc., etc. ».

Tandis que le vainqueur de Rocroi ajoutait en trois semaines la Franche-Comté aux domaines de son souverain, on disait à Varsovie que, si la France offrait le prince de Condé à la Pologne, c'était moins pour la servir que pour s'en débarrasser.

Le cabinet de Versailles, qui l'avait d'abord appuyé, l'abandonna ensuite, parce que l'électeur de Brandebourg venait de s'unir aux ennemis de la France avec une armée nombreuse et bien disciplinée. Louis XIV, pour le détacher des alliés, lui montra la couronne de Pologne pour le duc de Neubourg, dont il attendait des agrandissemens pour sa maison, et déclara à la république qu'il se désistait de la demande qu'il

avait faite en faveur du prince de Condé, et qu'il transportait son appui au prince de Neubourg.

Le tzar s'avançait avec une armée de quatre-vingt mille hommes, pour appuyer les prétentions de son fils. Tandis qu'on s'occupait des deux autres compétiteurs, le duc de Neubourg et le prince Charles de Lorraine, le grand chancelier de Lithuanie, Casimir Paç, sauva la Pologne, en flattant le tzar qu'il pourrait obtenir l'élection du tzaréwits sans employer la violence.

« Le prince Charles, fils du duc François et neveu de Charles IV, avait pour lui, dit l'abbé Coyer d'après Zaluski, la fleur de l'âge, une physionomie heureuse, une taille héroïque, la force du corps, la vigueur de l'âme, une réputation de bonté et d'application, des talens pour la guerre, dont il avait donné des preuves en Hongrie. Deux autres points de vue le montraient favorablement. Encore libre, il pouvait faire un mariage agréable à la république; et le prince de Lixen, son ambassadeur, disait à toute la noblesse: *Il se présente sans appui, pour ne tenir sa fortune que de vous-mêmes, et vous marquer en roi sa reconnaissance*. Des jésuites, pour lui donner encore plus de faveur, débitaient qu'il était fort dévot à la vierge; qu'il y avait trois cents saints dans sa famille, et qu'il en récitait les litanies chaque jour. Sans états, il

n'avait pour agens secres que le jésuite Richard, son confesseur, et un moine irlandais, travesti en cavalier.

» On allait aux suffrages, et on touchait au moment de décider, lorsque Debiczki, enseigne de Sendomir, homme vénérable par ses mœurs et ses cheveux blancs, fit entendre à l'ordre équestre : « Que la faction de Condé revivait; » qu'il s'était tenu une assemblée suspecte chez » le primat Pzamowski; qu'on connaissait les » manœuvres ordinaires de la France; qu'elle » faisait dire une chose par son ambassadeur, et » qu'elle en tramait une autre; que Condé se- » rait proclamé roi au moment qu'on s'y atten- » drait le moins, si on ne se pressait pas de l'em- » pêcher ». Sur-le-champ l'ordre équestre courut au sénat demander l'exclusion du prince, demande embarrassante. Le primat cherchait sa réponse dans les yeux des sénateurs ».

Sobieski, comme grand-général de Pologne, n'avait pas le droit de voter à l'élection; mais l'éclat de ses services l'avait fait admettre au champ électoral dont les lois lui fermaient l'entrée. Son intérêt lui ordonnait d'appuyer l'avis de Debiczki, et de joindre ses efforts aux siens pour faire donner l'exclusion au grand Condé, cette exclusion pouvant lui faire espérer d'être élu à sa place. Sobieski fut assez généreux pour

oublier ses intérêts, et pour défendre le prince de l'injure qu'on voulait lui faire.

« Il est tout différent, dit-il, de refuser son » suffrage ou d'exclure. Le refus est un exercice » de la liberté : l'exclusion est une injure. Si » l'ordre équestre prétend ainsi gêner la liberté » du sénat, je me retire pour ne pas participer à » la servitude, et à l'affront qu'on ferait à un » grand prince. Si on se contente de lui refuser » les suffrages, on sait que c'est ma coutume de » céder à la voix publique ».

Le primat, entraîné par les cris de la multitude, prononça l'exclusion contre son propre avis et celui des principaux membres du sénat.

Tous les yeux se fixèrent alors sur les deux derniers candidats, le duc de Neubourg et le prince Charles.

« Que ferons-nous du duc de Neubourg, ré» pétaient sans cesse les partisans de son compé» titeur ? Un prince sexagénaire, qui n'aura pas » plutôt essayé la couronne, qu'il faudra penser » à une autre élection, en nous rejettant dans le » trouble; et, quand même il vivrait plus qu'il » n'est permis de l'espérer, son âge lui permet» tra-t-il d'apprendre notre langue, de se for» mer à nos mœurs, de supporter les travaux » des comices, des jugemens, du sénat et du » camp ? Quels biens en attendons-nous ? Trop

» de potentats s'intéressent à lui, pour qu'il ne
» nous en coûte pas quelque chose. La Suède et
» le Brandebourg nous touchent de près. On
» nous offre un roi; mais qu'on nous cite ce
» qu'il a fait dans la guerre ou dans la paix, pour
» la gloire ou le bonheur de ses sujets. Tout ce
» qu'on sait, c'est qu'il est père d'une famille
» nombreuse : deux de ses fils sont destinés au
» sacerdoce; pour qui seront nos meilleures ab-
» bayes, nos plus riches évêchés, si ce n'est
» pour eux? Et ses filles! quel fardeau pour l'é-
» tat! Si ce vieillard recherche notre couronne,
» c'est moins pour lui, n'en doutons pas, que
» pour sa postérité qu'il veut élever sur le trône.
» Livrés pour toujours à la dureté d'une nation
» hautaine, nous verrons la cour et les grandes
» places se remplir d'Allemands et d'Alleman-
» des, qui nous vanteront sans cesse leur nais-
» sance, qui nous braveront, nous et nos fem-
» mes, nous les enfans des Sarmates, qui tant
» de fois ont fait trembler la Germanie.

» La fortune nous offre un autre prince bien
» différent de celui-là; il sort d'une nation mo-
» deste, et il l'est lui-même; fier seulement à la
» tête d'une armée. Les Lorrains, en petit nom-
» bre, s'il en amène, se croiront trop heureux
» de marcher nos égaux. Sans brigue, sans re-
» muer l'Europe pour s'élever, il ne veut devoir

» notre sceptre qu'à nos suffrages; son âge, sa » taille, sa force, ses vertus, ses actions qui l'ont » déjà illustré, tout nous présage un règne long » et heureux. Ses enfans, s'ils doivent lui suc» céder, naîtront Polonais, et de telle mère qui » nous plaîra ».

La discussion s'échauffait et déjà quelques coups de pistolet avaient été tirés de part et d'autre, lorsque Sobieski, qui comme grand-maréchal de Pologne et qui en qualité de grand-général avait l'armée à sa disposition, menaça les factieux de quelque parti qu'ils fussent d'en faire justice, et parvint à les contenir.

Opaliniski, palatin de Kalisch, profita du calme pour se faire entendre : « A quoi pensons » nous, dit-il, de vouloir nous égorger pour des » princes que nous n'avons jamais vus, et qui » peut-être nous frapperont de leur sceptre? Nos » ancêtres étaient plus sages : la nation, à peine » formée, se trouva divisée, comme elle l'est au» jourd'hui, entre plusieurs prétendans étran» gers; les malheurs dont on était menacé ra» menèrent la raison.

» Un originaire polonais, Piast, fut choisi; et » cet homme sans fortune, sans naissance, gou» verna si sagement qu'aujourd'hui encore tout » Polonais se nomme *Piast* par honneur et par

» reconnaissance. Laissons le duc de Neubourg » gouverner sa nombreuse famille et son petit » état. Que le prince de Lorraine emploie son » argent pour rentrer dans le sien. Imitons nos » ancêtres, élisons un Piast ».

Olsowki, évêque de Culm et vice-chancelier de Pologne, se lève et s'écrie avec enthousiasme : *Vive le roi Michel!* et ce cri est aussitôt répété par toute l'assemblée. On courut alors chercher Michel Koribut Wieçnowieçki, fils de Jérémie Koribut Wieçnowieçki, palatin de Russie, qui, après avoir joui d'une grande fortune en Ukraine, était mort, ruiné par les Cosaques, et descendant de Koribut, oncle du grand Jagellon. Michel fut proclamé roi, et c'est ainsi que fut terminée cette élection qui, sans la fermeté de Sobieski et la sagesse d'Opaliniski, aurait infailliblement livré la Pologne à toutes les horreurs de la guerre civile.

CHAPITRE ONZIÈME.

MICHEL KORIBUT WIEÇNOWIEÇKI.

Peu d'hommes étaient moins propres à gouverner que le roi que l'on venait d'élire (*). Il sentit lui-même son insuffisance : il était absent du champ électoral; et, lorsqu'on vint le tirer d'un couvent de Varsovie dans lequel il était, pour le conduire au milieu de la diète, il se mit à pleurer, s'efforçant de faire entendre aux députés de la noblesse qu'il était incapable de remplir la tâche qu'on lui imposait. Il céda enfin, et se rendit en tremblant au milieu de ceux qui venaient de placer la couronne de Pologne sur sa tête.

Cette élection causa de vives inquiétudes aux Cosaques. Ils craignaient que le nouveau roi ne voulût tenter de recouvrer les domaines que ses ancêtres avaient possédés dans l'Ukraine, et qu'aux prétentions du monarque se joignissent celles de tous les seigneurs polonais qui, com-

(*) Lorsque Casimir apprit cette élection, il s'écria : *Quoi ! ils ont couronné ce pauvre homme !*

me la maison de Koribut, avaient des réclamations à faire dans la même province. Les Cosaques demandèrent la remise de tous les titres de possession de ces domaines. Les Polonais rejetèrent cette demande, et bientôt on en vint aux mains. Sobieski, qui commandait en chef l'armée polonaise, fit tous ses efforts pour épargner le sang des Cosaques même, qu'il regardait comme les sujets du roi de Pologne.

Sobieski parvint à jeter la division parmi les Cosaques en opposant deux de leurs chefs, et profitant avec toute son habileté du manque d'union qu'il avait fait naître dans l'armée ennemie, il fit rentrer sous la domination de la république les villes de Bar, de Nimirow, de de Kalnick, de Braclaw et tout le pays situé entre le Bog et le Niester. A l'occasion de ces succès le vice-chancelier écrivit au grand-général, au nom du roi et de la république : « On ne peut asses » admirer votre courage et votre prudence dans » cette expédition. Comment, avec une poignée » de soldats, avez-vous pu nous reconquérir » tant de places, Braclaw surtout, qui seule vaut » une victoire? Vous nous ouvrez toute l'Ukraine, et vous achèverez de nous la rendre. Vous » forcez l'envie même à convenir que la Pologne vous doit son salut ».

Sobieski, qui savait que les Cosaques avaient

pris la résolution de livrer leur pays aux Turcs, dans le cas où ils seraient poussés à bout par les Polonais, voulait que l'on négociât la paix avec eux, au lieu de continuer une guerre dont les résultats ne pouvaient qu'être funestes. Mais Michel venait d'épouser, sans le consentement de la république, une princesse de la maison d'Autriche, l'archiduchesse Éléonore, sœur de l'empereur Léopold; et l'empereur, qui ne voyait pas sans inquiétude les nombreux armemens de la Porte, imagina de détourner l'orage qui menaçait ses états, en l'attirant sur la Pologne. Profitant de l'ascendant que le mariage de sa sœur lui donnait sur le faible Michel, il persuada à ce monarque qu'il serait honteux pour son règne de traiter avec des rebelles, et qu'il était d'ailleurs facile de les soumettre par la force des armes. Toute proposition de paix fut rejetée. La diète pouvait contrarier les projets de la cour; on acheta un nonce qui protesta et disparut : la diète fut rompue.

Ce que le grand-général avait prévu arriva : le chef des Cosaques, Doroscensko, instruit de la résolution qu'on avait prise contre eux, se déclara vassal et sous la protection du grand-seigneur.

Le grand-visir Cuprogli, qui gouvernait alors la Turquie sous le nom d'un empereur endormi

dans son sérail (Mahomet IV), sentant tout l'avantage que la Porte pouvait tirer, contre la Pologne, de la protection demandée par les Cosaques, accepta l'hommage de Doroscensko, et se préparait à conduire une armée en Ukraine, lorsque le divan représenta que cette guerre ne pouvait être juste, sans une sommation faite préalablement aux Polonais, et un refus de leur part de satisfaire les Cosaques; le muphti refusa son *fetfa*. Cuprogli se rendit à ces représentations, et avertit la république par cette dépêche:

« Vous dites que l'Ukraine vous appartient, » et que les Cosaques sont vos sujets, comme si » nous ignorions que cette nation, libre autrefois, ne dépendait que d'elle-même. Il est vrai » qu'elle s'est donnée à vous de son propre » mouvement, et à certaines conditions : mais » elle n'a pas compté se livrer à des tyrans qui » lui font mille outrages. Elle a donc pris les armes, selon le droit naturel, pour recouvrer sa » liberté et son premier état. Elle a supplié la » sublime Porte de la recevoir sous sa protection, et de faire pour elle ce qu'elle fait pour » tous les malheureux; c'est pourquoi l'invincible » Mahomet vient d'envoyer à Doroscensko, » chef des Cosaques, le sabre et l'étendard. Sachez donc que, si vous ne vous dépêchez de » composer avec mon maître, qui est déjà en

» mouvement vers Andrinople; que, si vous » le laissez arriver sur vos frontières avec des » forces immenses, ce ne sera plus aveo un » traité, mais avec le fer et la colère du Dieu » vengeur que la contestation se décidera ».

La diète, que l'on venait d'assembler pour délibérer dans un cas aussi important, s'indigna d'abord de ce que cette dépêche ne portait que la signature du visir et non celle de Mahomet. Les partisans du roi crurent pouvoir profiter de cette circonstance, pour faire croire que la déclaration de la Porte était seulement le résultat d'une intrigue du sérail, et non l'expression de la volonté du sultan : « Pourquoi, disaient-» ils, la Porte romperait-elle avec nous, qui ne » lui en donnons aucun sujet, elle qui est ordi-» nairement si fidèle à ses traités? Serait-ce pour » agrandir son empire? mais on sait qu'à pré-» sent elle est plus occupée à conserver l'immen-» sité de ses possessions qu'à les étendre. Serait-» ce effectivement pour soutenir Doroscensko? » il était bien plus naturel de le favoriser lorsque » ses forces étaient entières. Mahomet viendrait-» il, avec tout le poids de sa puissance, pour fai-» re société avec un brigand? La déclaration du » visir n'a que l'apparence d'une menace arra-» chée par les importunités et les mensonges de » Doroscensko. Mais, à supposer que la foudre

» suive l'éclair, le tzar nous offre une forte diver-
» sion dans la quelle il promet de faire entrer la
» Perse; et pensons-nous que l'empire d'Alle-
» magne ne soit pas intéressé autant que nous à
» contenir le tyran de l'Asie? c'est encore un
» secours à demander promptement ».

Les nonces les plus sages proposèrent de satisfaire les Cosaques, et d'ôter ainsi tout prétexte à la guerre dont la Porte menaçait la république. Sobieski appuya vivement cet avis : ce fut en vain; le roi Michel persista à laisser sans réponse la lettre du visir; et ce monarque, aveuglé par Léopold, ne prit pas même des mesures pour défendre ses frontières contre les invasions des Ottomans.

A la diète suivante, l'indignation qu'inspirait la conduite du roi, fut portée à son comble. Les nonces lui firent les reproches les plus amers; le primat, entre autres, osa lui dire : « La nation
» vous a fait roi, et vous la perdez. Au lieu de
» travailler à pacifier l'Ukraine, vous avez irrité
» ses douleurs. Vous n'avez pas réparé les forti-
» fications de Kaminieck, ce boulevart de la Po-
» logne. Vous retenez la garde allemande, que
» la république ne voyait qu'à regret sur les pas
» de votre prédécesseur, quoiqu'il la payât de
» ses deniers. Vous avez des hommes dans vo-
» tre cour, dans votre cabinet, qui sacrifient

» les intérêts du royaume à ceux du roi. Les » nonces étaient en chemin pour vous supplier » d'éloigner ces pestes publiques ; vous avez » trouvé le secret de les éloigner eux-mêmes. » Vous disposez, contre nos constitutions, des » starosties et des places de sénateurs avant la » mort de ceux qui les occupent. Vous avez » rompu deux diètes, pour ne pas exposer votre » autorité à l'animadversion des lois. Vous avez » réclamé hautement les anciens droits des rois, » et protesté contre tout ce qui peut les blesser. » Ces anciens droits, qu'ils peuvent étendre si loin, » où en ferez-vous la recherche? Sera-ce dans » les archives de Vienne ou de Madrid? Trem- » blons, sénateurs, si nous méritons nos places: » Ce que vous avez dit après votre couronne- » ment, ce que quelques personnes ont entendu, » que vous aviez juré les *Pacta Conventa* avec u- » ne restriction mentale, n'est que trop vrai. Quel- » le foi pourrions-nous ajouter à vos sermens : » nous rompons les nôtres, à votre exemple ».

Les seigneurs, excités par ce discours, et irrités contre Michel, formèrent une ligue pour le détrôner, à laquelle Sobieski ne se joignit que long-temps après. Le primat et quelques autres chefs de la ligue jugèrent nécessaire de ménager l'empereur, et lui peignirent toutes les plaies de l'état. Léopold, plus éclairé

que ses successeurs, ne crut pas que toute sa puissance pût suffire pour forcer une nation courageuse et fière de conserver la couronne à un prince qu'elle méprisait et qu'elle voulait chasser; il abandonna son beau-frère, mais il notifia à la république qu'il approuverait la ligue, pourvu qu'en déclarant le roi Michel déchu du trône, on fît annuler son mariage (pour cause d'impuissance), et que le prince qui monterait sur le trône épousât la reine Éléonore; il proposa en outre de donner la couronne au duc Charles de Lorraine, qui avait balancé les suffrages, avec le duc de Neubourg, à la dernière élection.

Sobieski représenta qu'il serait très-dangereux d'accepter un roi de la main de l'empereur; que c'était mettre l'état sous la tutelle de la maison d'Autriche, et qu'on n'avait que trop éprouvé, sous le monarque encore régnant, combien l'influence de cette maison était pernicieuse. « Autant il est juste, disait-il, d'ôter la couronne » à celui qui ne sait pas la porter, autant il serait » injuste de lui ravir son épouse; et la république » ne saurait sans honte se prêter à cet infâme » complot. Au reste, si la Pologne n'a point » de chef à nous donner, la France nous en » offre un aussi guerrier que le prince Charles, sans aucune suite fâcheuse. C'est un descendant du fameux comte de Dunois, qui sau-

» va les Français et Charles VII; c'est le duc de » Longueville, qui a hérité de son sang et de ses » vertus, né pour sauver la Pologne ».

Le grand-général montrait ainsi la profonde connaissance qu'il avait des intérêts politiques de sa patrie. En effet la France était depuis plusieurs siècles l'alliée naturelle de la Pologne; et cette alliance, qui lui fut toujours utile, ne pouvait en aucun temps lui devenir à charge. Le cabinet de Versailles n'avait d'autre service à demander à la Pologne que, si j'ose le dire ainsi, l'existence de ce royaume. Située de manière à ne pouvoir rien gagner des pertes que pouvait faire la république, la France devait les redouter, puisqu'elles ne pouvaient qu'accroître, sur le continent, l'influence et la force de ses propres ennemis, qui étaient aussi ceux de la Pologne. L'intérêt de l'état commandait donc aux Polonais de préférer pour roi un prince français à tout autre. L'avis de Sobieski fut adopté, et on commençait à négocier avec Louis XIV pour l'élection du jeune duc de Longueville, lorsque celui-ci fut tué au passage du Rhin.

Cette mort rompit toutes les mesures des patriotes polonais, et rendit l'espoir au roi Michel. Il crut pouvoir alors prendre des mesures de rigueur : et quelles mesures ! Tandis que les Tatars et les Turcs entraient dans ses états, il mit

à prix les têtes de ses généraux et des hommes dont la sagesse et le patriotisme pouvaient seuls sauver la république, entre autres Sobieski et le primat Pzamowski.

Le roi appela près de lui la pospolite, et bientôt il réunit sous ses ordres cent mille gentilshommes, dans le camp de Golembe, sur le bord de la Vistule, au palatinat de Lublin, et nomma pour maréchal de cette confédération Czarneski, qu'il chargea de lever une seconde armée. L'armée que Sobieski commandait, et dans laquelle se trouvait une grande partie des sénateurs, se confédéra aussi sous ses ordres. Il établit son camp à Lowitz, dans le palatinat de Rava. Les confédérés de Lowitz, instruits des proscriptions de la cour, dans lesquelles étaient comprises celles du grand-maréchal et du primat, jura à Sobieski de le défendre jusqu'à la mort. « J'accepte vos sermens, dit-il; mais défendons la patrie avant tout ».

Mahomet, qui n'avait reçu aucune réponse à la lettre qu'il avait adressée à la diète, marchait contre la Pologne, et se disposait à pénétrer dans ce royaume par le palatinat de Podolie, avec une armée de cent cinquante mille hommes.

Le roi Michel, au lieu de s'opposer aux musulmans avec les forces qu'il commandait,

se retire à Lublin, laissant la pospolite dans le camp de Golembe, à six lieues de cette ville; les gentilshommes, qui ne virent plus le roi à leur tête, se dispersèrent; et Sobieski, qui n'avait plus à redouter ses concitoyens, courut, avec la confédération qui était sous ses ordres, combattre l'armée de Mahomet.

Kaminieck, la capitale de la Podolie, et une des plus fortes places de l'Europe, était tombée au pouvoir des Turcs. En vain Sobieski, qui avait prévu cette perte, avait envoyé huit régimens d'infanterie pour augmenter la garnison de cette place; le gouverneur, qui tenait le parti de la cour, avait préféré, à ces troupes bien aguerries et bien disciplinées, quelques débris de la confédération de Golembe; il avait reçu ces gentilshommes, avec leur suite, c'est-à-dire, avec un grand nombre de domestiques, de femmes et d'autres personnes qui, sans augmenter les moyens de défense, multipliaient le nombre des individus à nourrir. Au moment de la capitulation, un major qui commandait l'artillerie, pour ne pas survivre à la reddition d'un poste, qu'avec des mesures sages on aurait pu défendre long-temps encore, mit le feu au magasin à poudre, et ensevelit sous les ruines de la citadelle un grand nombre de Turcs et de Polonais.

Sobieski courut, avec une armée de trente-

cinq mille hommes, en attaquer cent cinquante mille, et, après dix combats, il acheva de détruire cette formidable armée. Le roi Michel, qui craignait également les Turcs et le grand-général, empêcha celui-ci de continuer ses succès, en envoyant au camp de Mahomet, à Boudchaz, proposer la paix à des conditions honteuses pour la république; tandis que, victorieuse, elle pouvait espérer de dicter des lois au sultan. Le roi de Pologne consentit à laisser l'Ukraine et la Podolie à l'ennemi; à payer à perpétuité un tribut annuel de cent mille ducats d'or; et à s'unir aux Turcs, toutes les fois qu'il en serait requis, pour combattre les ennemis de l'empire ottoman, fussent-ils même des princes chrétiens. La seule condition que le roi Michel imposa à la Porte, fut qu'elle continuerait à le reconnaître comme roi de Pologne.

Après avoir signé ce honteux traité, Michel accorda une amnistie à Sobieski et à tous les illustres personnages qui avaient été proscrits, et il les appela à une diète qui fut indiquée à Varsovie. Le libérateur de sa patrie, Sobieski, s'y rendit (*), il eut le courage de d'y sonder en entier

(*) C'est pendant le cours de cette diète qu'un gentilhomme polonais, nommé Lozinski, fit une dénonciation contre Sobieski, qu'il accusait d'avoir reçu des Turcs le

les plaies de l'état, et d'offrir son bras pour les cicatriser. Il déplora le traité de Boudchaz, et, après avoir montré tout ce qu'il avait de honteux et d'illégal (*), il conclut qu'il devait être déclaré nul. « Rien n'est plus aisé à Varsovie, lui dit un » sénateur; mais comment recevra-t-on la nou- » velle de cette rupture à Constantinople? » « Avec fureur, sans doute, reprit Sobieski, mais » il nous reste du courage et des sabres. N'at- » tendons pas que l'ennemi vienne à nous; il » faut aller à lui ».

---

prix de la reddition de Kaminieck. Le grand-général, sans changer de couleur et soutenant tous les regards fixés sur lui, s'adressa au roi et aux deux ordres, en disant : « Si je » suis coupable je dois être puni, et je ne mérite plus de » paraître au sénat. Je me retire pour ne sortir de chez moi » que lorsque je serai ou convaincu ou justifié. »

Le délateur fut interrogé de nouveau, se coupa, et convaincu d'imposture, il avoua que quatre sénateurs l'avaient poussé à dénoncer le vainqueur de Choczim. Lozinski fut condamné à mort et remis entre les mains de Sobieski, qui, comme grand-maréchal, était chargé de faire faire l'exécution. Sobieski lui sauva la vie. Les quatre sénateurs, dont l'histoire n'a pas conservé les noms, en furent quittes pour faire des excuses.

(*) Le traité de Boudchaz avait, contre les constitutions, été signé par Michel, sans l'approbation de la diète. (Voyez chapitre I.er)

Quelques nonces, connaissant la malheureuse situation du royaume, et tremblant de voir recommencer la guerre, combattirent l'opinion de Sobieski. « Nons sommes asservis, dirent-» ils; mais enfin nous vivons. Voulons-nous » voir saccager nos villes, égorger nos femmes » et nos enfans, et rendre le dernier soupir sur » leurs corps palpitans? S'il nous convient de » nous mesurer encore avec les Turcs, at-» tendons du moins que nos forces soient répa-» rées, et prenons le temps de former des » alliances et de solliciter des subsides : c'est ici » l'affaire de la chrétienté, aussi bien que la » nôtre ».

Ces raisons étaient plausibles, sans doute; mais Sobieski, pénétré de cette confiance et de ce courage qu'inspirent une cause juste et l'amour de la justice, répondit aux nonces qui avaient combattu sa motion : « Je connais, » comme vous, le petit nombre de nos troupes » et l'épuisement de nos finances; mais ces deux » maux ne sont pas sans remède. Ce peuple de » serfs, qui laboure nos terres, se met dans une » espèce de liberté en prenant les armes; et » bientôt il est soldat, si le chef est général. Je » ne demande que soixante mille hommes pour » vous arracher au joug ottoman. Mais vous » me demandez à moi, où l'on prendra les fonds

» pour les soudoyer. Si je vous proposais de vendre les vases sacrés, vous devriez y consentir; » parce que la patrie est plus sacrée que les instrumens de la religion. Mais, non.... La république a un trésor dans le château de Cracovie. » Attendez-vous que Mahomet vous l'enlève, » dès qu'il en aura connaissance? employons-le » à briser les fers qu'il nous a donnés. Vous voulez attendre un temps plus favorable, des alliances, des subsides : les négociations sont » longues, l'avenir est incertain, le présent est » en notre puissance. Vos ancêtres auraient préféré la mort à un an d'esclavage ».

La noble audace du grand-général enflamma tous les cœurs; le traité de Boudchaz fut déclaré nul, et la guerre résolue.

On remit les objets précieux que contenait le trésor de Cracovie, à Sobieski, qui en distribua la valeur aux officiers chargés de faire les levées. Ces sommes ne suffirent pas; mais telle était la confiance qu'inspirait le grand-général, que la diète accorda un subside, qui fut aussitôt fourni.

La Pologne eut bientôt une armée de soixante mille hommes, avec laquelle Sobieski marcha contre les Turcs, tandis qu'un envoyé du grand-seigneur se rendait à Varsovie pour recevoir le tribut imposé par le traité de Boudchaz.

Sobieski, avant d'arriver à l'ennemi, eut en-

core à combattre le découragement que jetait dans l'armée polonaise le grand-général de Lithuanie, Casimir Paç, qui ne voyait pas sans envie la gloire du héros polonais. Celui-ci, qui avait craint de voir la république vaincue avant d'avoir combattu, employa tous ses efforts à échauffer son armée du feu de son âme.

« Je sais, dit-il, qu'un aga est parti de Cons-
» tantinople, pour venir demander ce tribut flé-
» trissant auquel nous nous sommes soumis
» dans la dernière paix; et qu'il apporte à notre
» roi cette veste ignominieuse (*) qui va le mar-
» quer au rang des esclaves de la Porte. Vous
» craignez la disette. Pensez-vous que je n'aie
» pas tout prévu? Vous aurez des vivres d'où
» vous ne les attendez pas. Vous redoutez le
» nombre des ennemis. Faut-il donc que nous
» soyons en nombre égal pour les battre?
» Mais la Porte n'a point encore mis en campa-
» gne ces grands corps d'armée qui épouvantent
» l'Europe. Elle a seulement quatre-vingt mille
» hommes sous les murs de Choczim. C'est à
» Choczim que je vous mène. Et si les officiers
» m'abandonnent, je me flatte du moins que les

(*) Le cafetan que l'empereur turc envoie aux personnes qu'il veut honorer.

» soldats, avec qui j'ai vaincu tant de fois, sui-
» vront encore mes pas. Ou je reviendrai victo-
» rieux, où j'expirerai sur un cadavre turc ».

Le grand-général, après avoir surmonté tous ces obstacles, attaqua l'armée turque à Choczim, sur les bords du Niester, et la détruisit. Vingt mille musulmans furent noyés dans le fleuve, et dix mille tombèrent sous le fer des Polonais. Choczim fut le prix de la victoire.

Le roi Michel mourut le même jour que se donna la bataille de Choczim, sans que l'envoyé turc eût pu lui remettre les lettres de son souverain, et recevoir le tribut, dont la Pologne venait d'être affranchie par la victoire de Sobieski.

La mort de ce monarque, si peu digne de l'être, préserva la république de la prolongation d'un règne honteux. Un auteur lui a appliqué ce que Tacite a dit de l'empereur Galba, ce que Palavicini dit du pape Adrien, et le président Hénaut de Henri III, « Il parut digne du trône » tant qu'il ne régna pas ». Nous ne croyons pas cette application juste. Aucune action de la vie de Michel ne peut faire croire qu'il ait été digne du trône. Il eût peut-être été un citoyen estimable; mais jamais il ne montra les qualités nécessaires à un monarque.

CHAPITRE DOUZIÈME.

JEAN SOBIESKI.

LA mort de Michel fit renaître les espérances de la plupart des candidats qui s'étaient présentés à la dernière élection. A ces candidats s'en joignirent de nouveaux. Les prétendans furent le grand-duc de Russie, l'électeur de Brandebourg, le prince de Transylvanie, le prince George de Danemarck, le prince Thomas de Savoie, le duc de Neubourg, et le prince Charles de Lorraine; Sobieski et son parti se déclarèrent pour le prince de Condé.

Tous ces candidats appuyaient leurs prétentions par des promesses plus ou moins brillantes.

Le tzar, malgré qu'il eût échoué pour son fils aîné à la dernière élection, offrait son second fils aux Polonais. Cette nouvelle proposition était faite dans des termes plus conformes à la dignité de la république; mais personne ne pouvait croire à la sincérité des démonstrations amicales du tzar.

L'électeur de Brandebourg proposait le prince

électoral, son fils, et promettait que ce jeune prince embrasserait la communion romaine, s'il était choisi.

Le waivode ou prince de Transylvanie, Michel Abassi, avec l'offre de quinze millions, faisait celle d'unir à perpétuité sa principauté à la couronne, et d'entretenir à ses frais une armée de quinze mille hommes, tant que durerait la guerre avec la Porte. Mais le waivode n'était pas assez puissant pour exécuter tout ce qu'il promettait.

Le prince George de Danemarck, soutenu par le roi de Danemarck, son frère, offrait trois millions, et promettait d'entretenir six mille hommes de cavalerie. Ce prince fut écarté par les intrigues du cabinet de Stockholm.

Le prince Thomas de Savoie offrait, sous la garantie du duc de Savoie, son oncle, deux millions pour solder les troupes de la république, et un secours de cinq mille hommes d'infanterie jusqu'à la conclusion de la paix avec les Turcs. Il promettait en outre d'appliquer aux besoins de l'état le produit de la vente des immenses possessions qu'il avait en Savoie, et qu'on estimait à neuf millions de florins.

Les plus puissans des prétendans étaient le duc de Neubourg et le prince Charles de Lorraine. Le premier de ces deux princes sollicitait

en faveur de son fils aîné, et offrait en même temps un roi à la Pologne et un mari à la reine Éléonore. Un grand nombre de Polonais penchait en faveur du jeune duc; mais il trouva un redoutable compétiteur dans le prince Charles de Lorraine, que la reine aimait. Cette princesse engagea ses diamans pour acheter des voix au prince Lorrain. Son mérite personnel, les intrigues de la reine et l'appui de la cour de Vienne lui créèrent un parti nombreux et puissant. Dans ce parti l'on remarquait le primat *inter-roi*, Florian Czartoriski, les deux Paç, le premier, grand-général, et le second, grand-chancelier de Lithuanie.

La diète fut orageuse, chaque parti appuyait avec chaleur le prince qu'il portait au trône. Au milieu de ces discussions, le primat prit la parole. « Quand nous pensions à déposer le roi » Michel, notre premier mouvement fut de destiner notre couronne au prince Charles, en » projetant son mariage avec la reine Éléonore. » Ce que nous ne pouvions faire alors sans de » violentes secousses, nous le pouvons à pré- » sent par la liberté de nos suffrages et pour le » bien de la patrie. Pourquoi changerions-nous » d'avis? Dans tout autre arrangement nous n'a- » vons rien à espérer de mieux; et nous aurions » deux reines dont l'entretien chargerait la ré- » publique ».

Sobieski, que la faction autrichienne avait tenté indirectement d'empêcher de se mettre au nombre des candidats(*), parla en faveur du prince de Condé (**), qui n'avait fait aucune proposition, et ne s'était pas même déclaré prétendant. Il rappela tout ce qu'il avait dit du vainqueur de Rocroi lorsqu'il l'avait proposé à l'élection précédente.

La diète se prolongea encore quelque temps, sans que personne parlât en faveur du héros qui était le plus digne de porter la couronne, de Sobieski. Le parti du primat et des Paç aurait peut-être triomphé, et le prince Charles aurait été élu, si la mort ne fût venu frapper le primat *inter-roi*: il mourut pendant la session. Le parti du prince Charles fut affaibli et déconcerté

(*) En faisant dire par ses émissaires que l'épouse de Sobieski (Marie de La Grange d'Arquien), fille d'un simple gentilhomme français, n'était pas faite pour s'asseoir sur le trône, et en faisant donner l'exclusion à tout *Piast*, pour éviter, disait-on, les malheurs qu'on avait soufferts sous le règne du roi Michel. Nous nous abstenons de toute réflexion sur l'emploi de tels prétextes......

(**) Quelques historiens ont pensé que Sobieski n'avait tenté de faire un parti au prince de Condé, que pour entraver l'élection du prince de Lorraine et du duc de Neubourg.

par cette mort. L'assemblée flottait encore entre lui et le duc de Neubourg, lorsqu'un homme qui aimait sa patrie et le héros qui l'avait sauvée tant de fois, le palatin de Russie, Stanislas Jablonowski, entreprit de fixer les suffrages.

« Si, pour nous donner un roi, dit-il, il ne » s'agissait que de se décider sur les apparences, » il serait à peu près égal de choisir le prince » de Lorraine ou celui de Neubourg : l'un et » l'autre montrent des fleurs; mais ce sont des » fruits qu'il nous faut; et, sous ce point de vue, » je donnerais mon suffrage au grand Condé, si » des fruits trop mûrs ne touchaient à la cor- » ruption. Je méprise, comme vous, ce libelle » infâme qui tenta de le noircir dans la dernière » élection. Je ne m'attache qu'à des objets frap- » pans. Sobieski, en nous le présentant, ne re- » garde que ses qualités héroïques; mais moi je » jette les yeux sur son âge, ses infirmités et ses » habitudes. Il est accoutumé à un autre climat, » à une autre façon de faire la guerre, à d'autres » usages, à d'autres mœurs, à d'autres lois. Il » ignore notre langue et notre liberté. Il ne con- » naît que le gouvernement arbitraire sous lequel » il a vieilli. Est-il temps, sous des cheveux qui » blanchissent et dans l'épuisement qui le me- » nace, de se faire un nouveau corps et une nou- » velle âme ? Sa vie sera usée avant qu'il ait ap-

» pris une partie de ce qu'il faut savoir pour » nous gouverner sagement. Encore une fois, » Sobieski ne voit que la gloire qui couvre les » ruines du héros. Et pourquoi, tandis qu'il s'ou- » blie, ne penserions-nous pas à lui-même ? Il » est sous nos yeux. L'âge, la santé, la vigueur, » les talens, la fortune, tout parle pour lui. Il » s'est nourri de nos principes et de nos senti- » mens. Il vous a éclairés dans les diètes. Il vous » a menés tant de fois à la victoire ! Il a soutenu » cette couronne; il saura la porter. En cher- » chant un roi chez l'étranger, voulons-nous » faire dire que la Pologne ne produit point de » héros ? En le cherchant dans des maisons sou- » veraines, elle a plus d'une fois trouvé sa perte. » Vous êtes quittes envers la reine Éléono- » re, puisqu'elle a refusé l'époux qu'on lui » a présenté : mais vous ne l'êtes pas en- » vers la patrie dont le salut est attaché à So- » bieski ».

Aussitôt presque tous les castellans, les nonces, les palatins et une foule de gentilshommes s'écrièrent : *Vive Sobieski ! Nous périrons tous, ou nous l'aurons pour roi.*

Les deux Paç et a majorité des Lithuaniens, se retirèrent du champ électoral, pour protester au greffe de la chancellerie contre cette élection. On parvint à les ramener, le lendemain 19 mai

1684, et alors Jean Sobieski fut proclamé, d'une voix unanime, roi de Pologne.

Les partisans de la reine Éléonore et de sa maison, n'ayant pu empêcher l'élection de Sobieski, cherchèrent à semer d'épines le trône sur lequel il allait s'asseoir. Ils parvinrent à faire insérer dans les *pacta conventa*, dont le nouveau roi devait jurer l'observation à son couronnement, des articles qui donnaient des bornes plus étroites que les anciennes à la puissance royale et à la dépense de la maison du monarque.

Sobieski reçut ces nouveaux *pacta conventa* avec indignation : « Vous m'avez choisi pour » votre roi, dit-il à la diète, mais l'ouvrage n'est » pas achevé; et moi je balance encore. La ré» publique ne m'a pas encore remis le diplôme » d'élection; et je n'ai pas encore accepté dans » cette forme qui consomme tout : c'est pour» quoi si, par une défiance que je n'ai pas mé» ritée, vous voulez me donner des chaînes que » mes prédécesseurs auraient refusées, je les re» fuse avec la couronne ».

Le discours du roi excita une grande agitation dans l'assemblée; ceux qui l'avaient élu demandèrent qu'il lui fût donné satisfaction, et que les articles dont il se plaignait justement, fussent effacés des *pacta conventa*. Le parti au-

trichien fut obligé de céder, et l'on fixa le 5 juin pour la remise au roi du diplôme d'élection, et pour la prestation de son serment; cependant les Pac ne cessèrent ni leurs intrigues, ni leurs murmures. Selon eux, l'élection n'était pas légale, puisqu'elle n'avait pas d'abord été unanime, et que les Lithuaniens n'avaient accédé que par suite au vœu des Polonais. Ils rappelaient que Sobieski, avant son élection, avait promis de solder l'armée pendant six mois, et ils demandaient qu'on le contraignît à tenir sa promesse.

Ces plaintes furent faites dans l'assemblée. La première ne méritait pas sans doute qu'on en démontrât l'absurdité; mais la seconde demandait une explication. Jablonowski se chargea de la donner. « Si Sobieski avait voulu vous tromper, dit-il, il n'avait qu'à vous laisser dans cette espérance, sans exécution : comment l'auriez-vous contraint lorsqu'il aurait affermi le sceptre dans sa main? Point du tout; il vous dit ingénument : Je me suis trompé moi-même; mes fonds ne suffisent pas : et si cette condition est absolument nécessaire pour porter votre couronne, je vous en remercie, je vous la rends. Polonais, soyons aussi généreux que lui. Vous avez eu cent raisons, toutes plus fortes les unes que les autres pour déposer le roi Michel : vous ne l'avez pas fait.

» Voudriez-vous pour un objet aussi mince » anéantir une élection légitime, et vous priver » du plus grand des rois? Ce qu'il promet à » présent, après un examen plus réfléchi, il le » tiendra. Il va jurer dans les *pacta conventa* » qui sont sous vos yeux, de prendre sur la » mense royale la pension que vous assignez à » la veuve du roi Michel; de racheter de ses de- » niers les pierreries de la couronne qui avaient » été engagées; de fonder une école militaire » pour la jeune noblesse, et d'élever deux forts » au gré de la république ».

Toutes les oppositions furent enfin détruites, et Sobieski reçut solennellement son diplôme d'élection dans la basilique de Saint-Jean (*) de

---

(*) C'est à cette occasion que le palatin de Culm, Jean Gniski, prononça le discours suivant : « Comme autrefois « *Saint-Jean* préparait les voies au Messie, ainsi la répu- » blique, en donnant le diplôme de la royauté à *Jean* So- » bieski, prépare les voies à son seigneur, dont le nom est » *Jean*. La vierge Marie sanctifia *Jean* dans le sein de sa » mère : la reine Louise-Marie, épouse de Casimir, avait » rempli de bénédictions le roi *Jean* en le mariant avec » Marie d'Arquien, cet océan de qualités angéliques. La » république s'était trompée dans la précédente élection en » choisissant Michel, elle corrige son erreur en prenant » *Jean*. *Jean* est un nom de grâce qui rétablira la disci- » pline militaire et la fortune de la Pologne. Les Moldaves

Varsovie. Il jura les *pacta conventa*, et s'engagea envers la république :

1.° A payer, des revenus qu'on lui assignait pour l'entretien de la couronne, le douaire de la reine Éléonore.

2.° A renoncer au remboursement d'une somme de cent cinquante mille florins, dont la

---

» et les Walaques ont adoré *Jean*, et nous ont appris à » l'adorer nous-mêmes comme le sauveur de toute la chré» tienté. Le soleil se montre après les nuages; mais sou» vent il en produit d'autres. L'astre nouveau, qui se lève » sur notre horizon, nous promet du pain et non pas des » foudres. Nous avons attendu le Saint-Esprit aux fêtes de » la Pentecôte, nous l'avons reçu dans la personne de *Jean*: » aujourd'hui l'église célèbre la fête du dieu sauveur, caché » sous les espèces du pain; voilà que nous nous donnons un » autre sauveur sous la figure d'un homme. C'est un samedi, » veille de la Trinité, que nous nous sommes tous réunis » pour élire *Jean*. Il est lui-même une Trinité, *notre en*» *fant*, *notre père et notre roi*. Ce n'est point le hasard qui » a remis l'élection au temps de ces grandes fêtes. Celle de » la Trinité annonce que la maison de *Jean* régnera au » moins trois cents ans, et plût à Dieu trois mille! C'est la » semence de Jacob qui ne périra jamais, et qui fera toujours » le bonheur de la république ». (*Zaluski*, tome 1.er)

On distinguera avec étonnement ce discours d'apparat de ces élans oratoires que produisaient souvent, chez les Polonais, la présence de l'ennemi ou les discussions importantes de la diète.

république lui était redevable avant son élection.

3.° A racheter de ses propres revenus les pierreries de la couronne, engagées à Dantzick et à Amsterdam pour une somme de trois cent trente-huit mille florins.

4.° A fonder une école militaire;

Et 5.° A bâtir deux forteresses.

Sobieski, grand-général, avait été un héros: après avoir monté sur le trône, il voulut être un grand roi, et continuer à mériter la couronne qu'il venait d'obtenir.

Le premier acte de son autorité fut un bienfait. Son élection laissait vacante la charge de grand-maréchal de la couronne de Pologne. On se rappelle qu'il avait été revêtu de cette charge lorsque le roi Jean-Casimir en dépouilla Lubomirski, que la cour avait poussé à la révolte (*). Sobieski nomma à cette charge importante le fils de ce même Lubomirski, jeune homme qui en était digne par ses vertus et ses talens.

Les Turcs avaient à punir l'infraction du traité de Boudchaz, et à venger leur défaite à la journée de Choczim. Ils firent un armement considérable, et s'allièrent aux Cosaques et aux Tatars qui s'engagèrent à leur fournir cent mille

(*) Voyez chap. IX, page 200.

hommes. Sobieski voulut prévenir leur marche, et entra dans l'Ukraine avec toutes les forces de la république. Il s'empara d'abord de Braclaw, Kalniek, Bar, Nimirow, Pavoloc et de Human. A peine eut-il fait ces conquêtes qu'il fut abandonné par le grand-général de Lithuanie, Paç, qui se retira en Lithuanie avec le contingent de cette province.

Le roi fit prendre les quartiers d'hiver à son armée dans les places conquises, et fixa lui-même son quartier-général à Braclaw. Le kan se borna à harceler l'armée polonaise, jusqu'au moment où les Turcs, commandés par le visir, Kara Mustapha, se joignirent à son armée.

L'intérieur de la république n'était pas florissant; de longues guerres avaient épuisé toutes les ressources. Les ennemis du roi en profitèrent pour exciter le mécontentement, et entraver les opérations de l'armée. « On reprochait à Sobieski d'avoir irrité le grand-seigneur, et d'être par là cause de tous les maux de la guerre. « Il fallait, disait-on, s'en tenir à la paix » qu'on avait jurée à Boudchaz; la victoire de » Choczim ne produisait que des fruits amers; » que la Pologne ne pouvait pas lutter long- » temps avec l'Asie; qu'il était sage de se sou- » mettre à son destin; qu'il valait mieux payer

» un tribut, que de se livrer à une ruine totale; » que le nom de tributaire n'est qu'un fantôme qui épouvante une fierté mal entendue; » que les plus grandes puissances de l'Europe, » en payant des subsides, se rendent tributaires elles-mêmes; que l'empire même d'Allemagne l'avait été de celui de Constantinople; et » qu'enfin ce mal, si c'en était un, était préférable » à toutes les horreurs dont on était menacé ».

Le roi Jean méprisa ces vaines clameurs; à la nouvelle de la marche du général turc, il sortit de ses quartiers d'hiver, et se porta sur Léopol, où il arriva vers la fin d'avril. Son armée, qui pendant la campagne précédente avait été très-affaiblie par la désertion, et par les garnisons qu'on avait été obligé de laisser dans l'Ukraine, ne montait alors qu'à quinze mille hommes; il parvint à la recruter de quelques mille chevaux. Il se retrancha devant Léopol, sentant combien il était important de mettre à l'abri d'une invasion le palatinat de Russie, dont la conquête eût ouvert toute la Pologne aux Turcs.

Le visir, général sans expérience, au lieu de marcher contre l'armée du roi, dirigea toutes ses forces vers l'Ukraine, et s'arrêta dans cette province à faire le siége des places qui étaient au pouvoir des Polonais. *Puisqu'il n'en sait pas*

davantage, dit Sobieski, en apprenant cette faute, *je rendrai bon compte de sa grande armée avant la fin de la campagne.*

Les Turcs répandirent partout la terreur par leur cruauté. Kara Mustapha fit empaler les soldats qui composaient la garnison de quelques-unes des places qui tombèrent en son pouvoir, entre autres de celle de Mikulini. Cette conduite barbare effraya quelques commandans de place, qui se rendirent à la première sommation, espérant par cette soumission fléchir le vainqueur; d'autres, indignés, préférèrent mourir les armes à la main.

Un gentilhomme français, nommé Des Auteuils, qui était au service de Pologne, fut chargé, avec six cents hommes, de la défense du château de Sbaras. Il jura de s'ensevelir sous ses ruines, ou de le conserver à la république. Toute l'artillerie turque tonna inutilement pendant quatorze jours contre ce fort. Quelques lâches pressèrent Des Auteuils de se rendre; il rejeta ces honteuses propositions. Les habitans le massacrèrent, et ouvrirent leurs portes aux Turcs. Le visir saisit l'occasion de colorer sa cruauté naturelle de l'apparence de la justice; il fit couper la tête à tout ce qu'il trouva dans la place, sans distinction d'âge ni de sexe, pour punir, disait-il, le meurtre du commandant.

Immédiatement après la prise de Sbaras, le visir avait détaché de son armée le kan des Tatars, avec cinquante mille hommes, pour attaquer le roi près de Léopol, et empêcher ainsi qu'il ne vînt au secours de l'Ukraine.

Sobieski avait fait des recrues, et venait d'être rejoint par les Lithuaniens. Son armée, ainsi renforcée, reçut les Tatars et les vainquit. Le kan revint, avec un petit nombre des siens, porter l'effroi dans l'armée turque, qui faisait alors le siége de Trembowla dans la Podolie. Le visir voulait, avant de marcher à la rencontre des Polonais, s'emparer de cette place, pour s'assurer un asile, en cas de défaite. Mais le commandement de Trembowla avait été confié à Samuel Chrasonowski, militaire instruit et brave, qui avait abjuré le judaïsme pour embrasser la religion romaine.

Le général turc avait parmi ses captifs un gentilhomme polonais, nommé Makowiski, par lequel il fit écrire au commandant de Trembowla, « Qu'il ne s'obstine pas à défendre une place » qui sera infailliblement prise ; qu'il pense plutôt à mériter la clémence du vainqueur, qu'à » irriter sa colère ; qu'en se soumettant à un » destin inévitable, il sera traité favorablement, » lui, la garnison et la bourgeoisie ; que, malgré » les ordres sévères de Mahomet, il peut faire

» grâce à qui il veut, et surtout distinguer les » gens de cœur ».

Chrasonowski répondit en ces termes à Makowiski : « Je ne suis pas surpris qu'étant dans » les fers, tu aies l'âme d'un esclave ; mais ce qui » m'étonne, c'est que tu oses me parler de la » clémence du visir, après les malheurs de Podahyec et les tiens. Adieu. Tout le mal que je » te souhaite, c'est de vivre long-temps dans » l'infâmie et les fers que tu mérites. La mort, » que tu ne sais pas te donner, serait une grâce » pour toi ». Il écrivit au visir : « Tu te trompes, » si tu crois trouver ici de l'or ; il n'y a que du » fer et des soldats en petit nombre ; mais notre » courage est grand. Ne te flattes pas que nous » nous rendions. Il faut que tu nous prennes, et » tu n'entreras dans la ville que lorsque le dernier d'entre nous expirera. Je te prépare une » autre réponse par la bouche de mon canon ».

La femme de ce brave commandant, aussi courageuse que son mari, versait le sang des Turcs, conduisait des sorties, et combattait sur la brèche. Elle apprit que la noblesse renfermée dans la ville s'était assemblée, et parlait de se rendre ; elle en instruisit aussitôt son époux. Chrasonowski se présente au milieu d'eux. « Il n'est pas » certain, leur dit-il, que l'ennemi nous prenne ; » mais il est certain que je vais vous brûler dans

» cette salle même, si vous persistez dans votre
» lâche dessein. Deux soldats sont aux portes,
» la mèche allumée, pour exécuter mes ordres ».
On se tut, et l'on reprit les armes. Mais, après quatre assauts soutenus avec vigueur, Chrasonowski lui-même parut trembler pour le succès du cinquième. Ce fut alors que cette héroïne du nord, armée de deux poignards, dit à son mari: « En voilà un que je te destine, si tu te rends;
» l'autre est pour moi (*) ».

L'armée du roi, forte de trente-trois mille hommes, arriva enfin à Trembowla. La victoire fut vivement disputée. « Je ne vous demande
» que de faire comme moi », dit Sobieski à ceux qui l'entouraient au moment où il chargeait, à leur tête. L'armée turque fut complètement battue, leva le siége, et sauva ses débris sous le canon de Kaminieck, laissant huit mille hommes sur le champ de bataille.

Sobieski, qui venait encore de sauver la république, revint en Pologne recevoir la couronne. La cérémonie du couronnement du roi et de la reine eut lieu à Cracovie, le 2 décembre 1675; les magistrats prêtèrent serment au monarque. Tous les ordres de l'état étalèrent une pompe

---

(*) *Fastes de la Pologne.*

vraiment asiatique : l'enthousiasme de la nation ne fut pas le moins bel ornement de cette cérémonie. On frappa, à cette occasion, des médailles où l'on voyait une épée nue, passée dans plusieurs couronnes de laurier, et à la pointe une couronne royale, avec cette légende : *Per has ad istam;* « C'est par celles-là qu'il est arrivé à » celle-ci ».

On assembla ensuite la diète à Varsovie. Après quelques discussions relatives à des nominations, on s'occupa des moyens de se mettre en mesure pour prévenir une nouvelle invasion des Turcs, qui se disposaient à venger leurs défaites. La diète porta à cent mille hommes le nombre des troupes qu'elle mit à la disposition du roi; mais il fut impossible de réunir sous les étendards de la république une armée aussi nombreuse : l'on ne put rassembler qu'environ trente-huit mille combattans.

Mahomet IV destinait à agir contre la Pologne, cent vingt mille Turcs et quatre-vingt mille Tatars. Il confia le commandement de cette armée à Ibrahim Shaïtan (*).

Sobieski quitta la plaine de Glinian, où il était campé près de Léopol, et vint prendre une

(*) *Shaïtan*, en langue turque, signifie *diable*.

position près de Zurawno, bourgade de la province de Pokucie, au confluent de la Scevitz et du Niester. Zurawno n'était pas une place fortifiée; la situation d'ailleurs n'en était pas avantageuse. Les Polonais se virent bientôt assiégés par l'ennemi, qui entourait leur armée; bientôt toute communication fut coupée; les Turcs creusèrent des tranchées pour s'approcher des Polonais, et ceux-ci travaillèrent à des contre-tranchées pour éloigner les Turcs. L'armée de la république commençait à désespérer de son salut : « Ne vous ai-je pas sauvés, leur dit le » roi, au camp de Podhayec, où nous n'étions » que vingt-quatre mille hommes? La couronne » aurait-elle affaiblie ma tête »?

Malgré sa contenance ferme, Sobieski voyait le péril et essaya de le prévenir; il envoya deux officiers de son armée, Bidinski et Koricki, pour tenter la voie des négociations. Ils s'adressèrent d'abord au kan des Tatars : « Nous venons demander la paix, lui dirent-ils, sous » votre médiation. Voici à quelles conditions » nous la voulons : Que le Turc nous rende les » places qu'il nous a enlevées, Kaminieck surtout, et qu'il cesse de protéger la révolte des » Cosaques ».

« Il vous sied bien mal, répondit le prince » tatar, de prendre un ton si élevé, tandis que

» vous êtes sous la foudre. Commencez par payer » le tribut que la sublime Porte vous a imposé, » en vous accordant la paix, lorsqu'elle pouvait » vous écraser sous le poids de ses armes, après » quoi elle verra quelle place elle peut rendre à » ses tributaires ».

« Que parlez-vous de tribut, reprit Bidinski, » d'un tribut qui nous fut imposé dans un temps » où la république se déchirait elle-même sous » un roi faible? Celui qui nous gouverne aujou- » d'hui est un prince fort : c'est le vainqueur de » Choczim, vous le savez; la république périra » avec lui avant que d'être tributaire de quelque » puissance que ce soit. C'est l'amour de la paix » dont vous avez besoin vous-même qui nous » appelle ici. Nous n'apportons ni des lettres, ni » des visages de supplians, mais un courage à » l'épreuve de tout; *et ce fer nous donnera la* » *paix, si la négociation nous la refuse* ». En disant ces derniers mots il tira son sabre à demi.

Le kan, irrité du discours et du geste de Bidinski, prévint Ibrahim de ce qui s'était passé dans cette conférence, et reçut de ce général l'ordre de rompre la négociation.

Les Turcs recommencèrent les hostilités contre les Polonais; on se battit pendant plusieurs jours avec acharnement, sans obtenir de part ni d'autre aucun avantage décisif.

Ibrahïm, instruit que la pospolite avait été convoquée, et craignant d'ailleurs de se voir abandonné par les Tatars qui ne voyaient aucun butin à faire à Zurawno, tenta de renouer la négociation, et députa aux Polonais deux bachas et vingt-quatre janissaires. Ces envoyés représentèrent au roi : « Que le séraskier était parfaitement » instruit des extrémités du camp; qu'aucun se» cours n'était possible; qu'un prince sage devait » se rendre à la loi de la nécessité; que le déses» poir avait plus perdu d'armées, qu'il n'en avait » sauvées; que le grand-seigneur n'aspirait point » à de nouvelles conquêtes en Pologne; qu'il » ne demandait que l'exécution du traité de » Boudchaz perfidement rompu; que la Pologne » tributaire vivrait désormais tranquille sous sa » haute protection, ainsi que les Tatars, les » Cosaques et tant d'autres; et ils jurèrent tous » sur leurs barbes et sur leurs moustaches le » salut de l'armée polonaise, s'offrant à rester » en ôtage jusqu'à ce qu'elle eût repassé le » Niester, après la signature d'une paix plus so» lide que la première ».

Jean répondit que : « Si dans le traité on fai» sait la moindre mention du tribut imposé à » son prédécesseur, il ne voulait point de paix; » et que, si le séraskier avait ordre d'insister sur » ce point, il le priait de lui abandonner, au-delà

» du ruisseau, un terrain suffisant pour ranger » ses troupes en bataille, et que pour lors ils dé» cideraient les armes à la main ». Les députés retournèrent dans leur camp, en reprochant à Sobieski tout le sang qui allait couler.

A leur retour auprès d'Ibrahim, ils trouvèrent la révolte prête à éclater parmi les Ottomans. Les janissaires se plaignaient de ne pas voir le sultan, ou au moins le visir, à leur tête. « Ils s'a» bandonnent aux plaisirs, disaient-ils, tandis » que nous souffrons pour eux; on nous donne » un simple séraskier pour nous commander, » comme si nous n'étions pas dignes de combattre » sous les yeux de notre empereur, nous qui » avons fondé l'empire ».

Le roi de Pologne avait alimenté avec de l'or la dissension entre les Tatars et les Turcs. Le séraskier fut instruit qu'une armée russe marchait au secours de la Pologne, d'après les conditions d'une convention secrète, signée entre Sobieski et le tzar : il prit le parti de suivre la négociation, et renvoya les mêmes députés.

Ils conclurent enfin un traité, dont les principales dispositions étaient : que les deux tiers de l'Ukraine seraient rendus à la Pologne; que l'autre tiers demeurerait aux Cosaques, qui continueraient à vivre sous la protection du grand-seigneur; que la Podolie, cédée aux Turcs par le

malheureux roi Michel, serait en partie rendue aux Polonais : la Porte conservait cependant les deux places les plus importantes ; Kaminieck et Jaslowiecz. C'était sans doute une grande perte pour la république ; mais, sans cette condition, Ibrahim n'eût pas signé la paix.

Il fut aussi arrêté que les captifs seraient rendus de part et d'autre, et qu'une ambassade solennelle serait envoyée à Constantinople par la république.

Le résultat de cette campagne fut, pour les Polonais, la paix que leur situation critique leur rendait si nécessaire, et l'affranchissement du honteux tribut imposé par le traité de Boudchaz.

Les Turcs y gagnèrent la conservation de Kaminieck et de Jaslowiecz; ils continuèrent à avoir un pied dans l'Ukraine, et par là une entrée dans la Pologne, toutes les fois que les circonstances rendraient une invasion sur le territoire de la république nécessaire à leurs intérêts.

La république, après la conclusion du traité de Zurawno, envoya, conformément aux dispositions de ce traité, une ambassade à Constantinople, à la tête de laquelle était ce même Gniski, palatin de Culm, qui avait prononcé, lors de l'élection de Jean Sobieski, un discours que nous avons rapporté plus haut (*).

(*) Voyez la note de la page 246.

Gniski, avec une suite magnifique, composée de sept cents personnes, arriva à Dauds-Pacha, maison de plaisance des sultans, située à une lieue de Constantinople. Il s'arrêta là, et prétendit que le grand-visir devait venir le recevoir à la porte de la capitale. Le ministre turc répondit à ceux qui lui firent connaître cette prétention, que, *Si l'ambassadeur se trouvait bien à Dauds-Pacha, il pouvait y rester.* Gniski, fier comme un gentilhomme polonais, y resta en effet, sous la surveillance la plus active. Mais à la lettre par laquelle il demandait des provisions pour sept cents personnes, le grand-visir fit répondre que: « S'il était venu pour prendre Constantinople, » il avait trop peu de monde; que si ce n'était » que pour représenter, il en avait trop; qu'au » reste il était aussi aisé au grand-seigneur de » fournir à la table de sept cents Polonais, que » d'en nourrir sept mille, qui ramaient sur ses » galères (*) ».

Le roi, instruit de la conduite inconvenante de son ambassadeur, lui ordonna de ne pas insister davantage sur le cérémonial de sa réception, et de faire son entrée à Constantinople. Gniski céda; mais il étala dans cette cérémonie le luxe le

(*) *Cant emir*, tome II, page 73.

plus extravagant. Il fit férer ses chevaux avec des *fers* d'argent, qui n'étaient tenus que par deux clous, afin qu'il pût s'en perdre dans la marche. On porta un de ces fers au visir, qui dit : « Cet infidè- » le a des fers d'argent ; mais il a une tête de » plomb, puisqu'envoyé par une pauvre répu- » blique, il ne sait pas employer l'argent uti- » lement (*) ».

La conduite du palatin de Culm, pendant cette ambassade, ne fut pas cependant blâmable en tout. Lorsqu'il délivra la ratification de la république au traité de Zurawno, il exigea que le sultan ajoutât à ce traité ce qui suit :

« Nous commandons à nos armées, des Ta- » tars de Crimée et du Budziac, aux Cosaques » et aux Transylvaniens, de s'abstenir, dès ce » jour et pour toujours, d'entrer en Pologne sans » nos ordres, et nous leur défendons d'y com- » mettre aucun pillage et autre hostilité quel- » conque ; et, s'il arrive que de leur part il ait été » fait brèche à cette paix, ceux qui auront re- » çu quelques dommages, en recevront restitu- » tion sur les preuves qui en seront produites.

» Nous promettons, sur notre parole impériale » et notre serment, et protestons devant Dieu, » créateur du ciel et de la terre, et par les mira-

(*) *Cantemir*, tome II, page 74.

» cles de Mahomet, le grand prophête, le soleil
» des deux âges, sur qui repose la gloire de la
» majesté divine, que nous ne transgresserons
» aucun de ces articles, et ne les embarrasserons
» de difficultés ou équivoques : mais plutôt que
» cette paix et union accomplie et confirmée
» sera durable aussi long-temps que notre glo-
» rieux empire; bien entendu que le roi de Polo-
» gne, ses palatins et ses généraux n'y apporteront
» aucun obstacle, et ne feront rien de contraire
» aux droits de cette paix et amitié, et l'honore-
» ront selon sa juste valeur. Puissent les habitans
» de Pologne en jouir dans toute son étendue,
» à l'ombre de notre protection ».

Le retour de la paix donnant au roi le loisir de s'occuper de l'administration intérieure de ses états, il y porta cette sagacité et cet amour de l'ordre et de la justice qu'il avait montrés même au milieu des horreurs de la guerre.

L'assemblée de la diète eut lieu immédiatement après le retour de Sobieski dans ses états. Le roi reçut, dans cette assemblée, les applaudissemens unanimes de la nation, pour la paix qu'on venait de conclure avec la Porte.

Tandis que les Polonais semblaient devoir espérer des jours de bonheur, la ville de Dantzick était en proie au fléau de l'anarchie. Le peuple, opprimé par ses magistrats, se révoltait contre

eux. De l'abus du pouvoir et du soulèvement naissaient le trouble et la guerre civile.

Sobieski courut à ces insensés, et parvint, en réunissant tous les partis, à ramener le calme si nécessaire à la prospérité commerciale de cette ville, alors une des plus riches et des plus importantes de l'Europe.

Après le retour du roi à Varsovie, un carme français lui remit deux lettres. La première, qui était signée Brisacier, portait : « Que » celui qui avait l'honneur de lui écrire, se » trouvait obligé, aux dépens de la réputation » de sa mère, de le faire souvenir qu'étant en » France, au sortir de l'académie, il avait aimé » une belle femme, qui avait mis sur le compte » de son mari un fils qui avait l'honneur d'appartenir à sa majesté; et que ce fils, avec les » biens de son prétendu père, avait à peine eu le » moyen d'acheter la charge de secrétaire des » commandemens de la reine de France; que, » puisque la fortune et le mérite avaient mis le » vrai père sur le trône, le fils avait lieu d'espérer quelqu'élévation, et qu'enfin la reine de » France le protégeait vivement ».

La seconde était signée de Marie-Thérèse, reine de France. Cette lettre engageait Sobieski, de la manière la plus pressante, à reconnaître Brisacier pour son fils, et à solliciter pour lui le titre de duc.

Sobieski ne se souvenait de rien; mais il reçut une troisième lettre, à laquelle était jointe une lettre-de-change de cent mille écus payable à Dantzick; et enfin le moine, qui avait été l'ambassadeur du sieur Brisacier, termina sa mission en remettant au roi de Pologne le portrait de la reine de France enrichi de diamans. Le fait était possible, et le témoignage de la reine y donnait de la probabilité : Sobieski se décida à faire ce qu'elle semblait désirer. Il écrivit à Louis XIV, et demanda le titre de duc pour son prétendu fils. Ce qui rendait cette demande singulière, c'est qu'il sollicitait alors vivement la cour de France d'accorder ce même titre au marquis d'Arquien, son beau-père, et que le marquis de Béthune, marié à l'une des sœurs de la reine de Pologne, et alors ambassadeur à Varsovie, aspirait aussi à devenir duc, et avait obtenu l'appui du roi Jean. Louis XIV, étonné de ce que le cabinet de Varsovie sollicitait en même temps trois grâces de la même nature, tint le cas secret, et donna ordre à son ambassadeur de découvrir si effectivement le roi de Pologne était persuadé que Brisacier fût son fils.

Le marquis de Béthune remplit sa commission, et parla à Sobieski de la demande qu'il avait faite pour le secrétaire de la reine de France. « Par Saint-Stanislas, dit le roi, je ne sais ce

» que c'est que monsieur et madame Brisacier;
» j'étais bien jeune quand je vivais en France.
» J'ai eu plusieurs bonnes et mauvaises fortunes
» dans un pays où les femmes sont si douces;
» madame Brisacier a pu être du nombre. Mais
» comment voulez-vous que je doute? Cette
» lettre-de-change, ce portrait de la reine,
» et plus que tout cela, la lettre de la reine
» qui m'assure que son secrétaire est mon
» fils ».

Les trois lettres qui avaient été remises par le carme français dont nous avons parlé, furent confiées à l'ambassadeur, qui les fit passer à son maître. La reine vit les deux qui lui étaient attribuées, et reconnut sa signature; mais, en les lisant, elle s'écria que son secrétaire était sans doute devenu fou; qu'elle n'avait jamais pensé à écrire de telles folies. On arrêta Brisacier, qui bientôt avoua qu'il avait abusé de ce que la reine signait ses lettres sans les lire. Pour le punir de son imposture il fut mis à la Bastille. Mais cette affaire, désagréable pour le monarque polonais, rallentit beaucoup le zèle qu'il avait mis dans la demande relative à son beau-père. Celui-ci, qui n'obtint pas le titre qu'il ambitionnait, vendit sa charge de capitaine des Suisses de Monsieur, et se retira à Rome, où il obtint le chapeau de cardinal.

La diète de 1681 commença à être moins paisible que les premières qui avaient eu lieu depuis le couronnement de Sobieski. Les jésuites y suscitèrent au roi mille tracasseries. Les Paç, qui n'avaient pas vu tranquillement son élévation, condamnaient toutes les opérations de son gouvernement. Le roi ne put détruire ses ennemis; mais par sa fermeté il déconcerta leurs menées, et humilia quelques-uns d'entre eux.

Les jésuites possédaient de grands biens aux environs de Jaroslaw, dans la Russie Noire, où la reine avait aussi des domaines considérables, sur lesquels ils anticipaient chaque jour. Sobieski, ne voulant pas employer son autorité pour faire rendre justice à son épouse, écrivit au général des jésuites :

« Je ne veux pas faire juger vos frères de Ja» roslaw dans la diète, où j'aurais pour moi la » justice et le respect qui m'est dû ; je craindrais » encore d'envenimer la haine que déjà l'on » porte à votre ordre. Défiez-vous de ceux que » vous préposez à vos maisons ; ils mettent leur » gloire à en étendre les domaines par toutes » sortes de voies sans consulter la justice. Or» donnez-leur de produire leurs titres à deux » commissaires que je nommerai, afin que tout » se termine paisiblement et sans scandale. » Adieu. Souvenez-vous que je suis roi ».

Les jésuites accommodèrent si promptement cette affaire, que personne ne douta de leur culpabilité.

La Pologne, qui avait joui pendant cinq ans d'une paix profonde, vit, en 1682, un orage se former à Constantinople. Jean se flattait que cette tempête tomberait sur Vienne, et non sur la Pologne; et Léopold, que les Turcs menaçaient Varsovie, et non l'Allemagne. A tout événement Léopold et Jean unirent leurs forces par un traité offensif et défensif (c'est ce traité qui est connu sous le nom de *la ligue chrétienne contre les infidèles*); l'empereur s'obligeait à entretenir une armée de soixante mille hommes, en Hongrie; le roi de Pologne, quarante mille pour être employés où il conviendrait. Les deux souverains devaient marcher au secours l'un de l'autre, selon le besoin, et celui des deux qui se trouverait à l'armée devait avoir le commandement général.

Quelques auteurs ont reproché à Sobieski de s'être allié avec la maison d'Autriche contre les Turcs, au mépris du traité de Zurawno. Mais eût-il donc été sage d'attendre que la Porte, qui armait de toutes parts, fondît sur la Pologne, pour prendre des mesures contre une invasion? L'événement, il est vrai, ne justifia pas les craintes du cabinet de Varsovie, car c'était contre l'em-

pire d'Allemagne qu'était destinée l'expédition que les Turcs préparaient.

Quand le roi voulut remplir les conditions du traité qu'il avait signé avec l'empereur, les *universaux* publiés à cet effet, excitèrent les plus violens murmures. Les diétines ne parurent s'assembler que pour former des nuages. Les palatinats refusèrent d'accorder les subsides, en protestant qu'ils étaient épuisés d'argent. Les recrues ne purent fournir le nombre de troupes que les circonstances rendaient nécessaires. Les Paç, toujours opposés au roi, suscitèrent mille entraves. Les Sapiéha eux-mêmes (*), qui devaient leur fortune au monarque, semblaient avoir oublié ses bienfaits.

Sobieski, surpris de tant d'oppositions, chercha le fil des intrigues dont il était environné, et fut assez heureux pour surprendre des lettres de l'ambassadeur de France (Forbin, évêque de Marseille). L'ambassadeur, qui avait suivi le plan de sa cour, relativement à l'abaissement de la maison d'Autriche, se vantait, dans ses lettres, de détruire la ligue qui venait d'être for-

(*) Ils étaient quatre frères : le premier, petit-général et castellan de Wilna ; le second, grand-trésorier ; le troisième, grand-écuyer ; le dernier, grand-maître de l'artillerie et trésorier de la cour.

mée. Il disait : « Qu'il savait par le grand-tréso-
» rier, André Morstyn, tous les conseils du ca-
» binet de Varsovie ; qu'il avait gagné, par son
» moyen, le grand-trésorier de Lithuanie ; qu'il
» avait attiré les Sapiéha au parti de la France ;
» qu'il avait ébloui Jablonowski, en lui faisant
» entrevoir, de la part de Louis XIV, la couron-
» ne de Pologne lorsqu'elle viendrait à vaquer ;
» que les diétines agissaient déjà ouvertement
» contre les intentions de Jean ; que tout cela
» n'avait pu se faire sans argent ; qu'il avait déjà
» distribué des pensions pour cinquante mille
» impériales, selon l'ordre de son maître ; qu'il
» fournissait aussi de l'argent à Tékeli pour sou-
» tenir son parti en Hongrie ; qu'il n'avait tenté
» de corrompre la république qu'après avoir at-
» taqué inutilement la vertu du roi, qui, pour
» cette fois, avait non-seulement résisté à l'or,
» mais encore à l'espérance qu'il lui donnait de
» faire élire, avant le temps, par le crédit de la
» France, le prince Jacques, son fils, pour lui
» succéder, pourvu que, dans la crise présente,
» il voulût abandonner la maison d'Autriche aux
» coups de la France ; et qu'au surplus cette in-
» flexibilité du roi n'avait produit d'autres mau-
» vais effets, que la nécessité de répandre de plus
» grandes sommes dans une nation toute véna-
» le, qui n'a ni honnêteté, ni bonne foi ».

On saisit aussi une lettre du grand-trésorier Morstyn, dans laquelle il faisait la promesse de troubler les diétines, de renverser les projets du sénat, de semer la défiance dans tous les ordres, et d'amener le roi au point d'être obligé de choisir entre la rupture du traité et l'abdication de la couronne.

Sobieski, muni de ces deux pièces, les fit lire en plein sénat, et, après cette lecture, il prit la parole et dit : « J'ignore ce que vous pensez de » ces lettres; je crois bien qu'un Morstyn et ses » semblables se sont laissés corrompre par l'ar- » gent : mais je ne saurais me persuader que les » Sapieha aient vendu leur foi. Je crois encore » moins que Jablonowski ait voulu se frayer un » chemin au trône, en trahissant sa patrie et son » roi. Un ambassadeur qui travaille dans les ténè- » bres, et qui veut, à quelque prix que ce soit, » se rendre agréable à son maître, se flatte aisé- » ment dans les complots qu'il forme. Il inter- » prète un geste, une parole équivoque en fa- » veur de ses desseins; il va même jusqu'à enfler » le nombre des conspirateurs pour se rendre » plus important, sauf après, s'il en est besoin, » à rejeter son erreur sur l'inconstance humaine. » Quant à ce qu'il dit de moi, ce n'est pas une » imposture. Il est vrai qu'il a osé me tenter par » une profusion d'or, et encore plus par l'appât

» séducteur d'assurer le trône à mon fils. J'ai » méprisé l'or; il m'a été plus difficile de résister à » la voix du sang : mais celle de la république a » été plus forte; et si un autre Sobieski doit » régner sur vous, il ne régnera que par la liber- » té de vos suffrages. L'ambassadeur nous ou- » trage tous en nous peignant comme une nation » vénale, sans foi et sans honnêteté. Ne justi- » fions pas ces odieuses imputations par la rup- » ture d'un traité qui ne s'est pas conclu sans la » participation de tous les ordres, et qu'il faudrait » négocier s'il n'était pas fait. Le Turc s'arme, » vous le savez comme moi. Si Vienne tombe, » quelle est la puissance qui garantira Varsovie? » Montrons à la France et à l'Europe, que nous » avons des lumières, de la bonne foi et de » l'honnêteté ».

Au discours du roi, plusieurs voix demandèrent l'instruction du procès des coupables. Jablonowski surtout, qui se trouvait inculpé dans cette affaire, et qui se piquait d'une vertu sans tache et d'une reconnaissance inaltérable envers le roi, insistait pour l'instruction du procès des accusés. Sobieski, qui était plus sage, et qui sentait combien d'ennemis cette affaire pourrait lui attirer, dans un moment où l'union entre les membres du gouvernement était devenu plus nécessaire que jamais, accorda une amnistie généra-

le, n'exceptant de cette amnistie que le grand-trésorier Morstyn, dont la complicité était trop palpable pour pouvoir être excusée. La diète voulait en faire un exemple, et le condamner comme coupable de haute trahison : le roi modéra cette sévérité. On fit grâce de la vie à Morstyn ; mais à condition qu'il rémetterait la clef des chiffres. Il fut dépouillé de sa charge de grand trésorier, et reçut l'ordre de se préparer à rendre ses comptes ; l'entrée du sénat et des diètes lui fut interdite, et on le contraignit de fournir à l'armée un corps de troupes entretenu à ses frais.

Il profita de la liberté qu'on lui laissait, et s'enfuit sans remettre la clef des chiffres qu'on lui avait demandée et sans rendre les comptes qu'il devait à la république.

Sobieski, auquel la découverte des auteurs des intrigues qui entravaient ses opérations, avait rendu toute son influence, en profita, pour hâter la mise des troupes sur le pied de guerre. L'armée de la couronne avait été réduite à douze mille hommes après le traité de Zurawno, et celle de Lithuanie à six mille. Ces forces étaient bien inférieures à celles que les circonstances nécessitaient. Le génie et l'infatigable activité du roi suppléèrent à tout, et Sobieski parvint à se procurer des soldats et de l'argent.

Deux cent mille Turcs, commandés par Kara

Mustapha, pénétrèrent en Allemagne, et, après avoir renversé tous les obstacles, vinrent mettre le siége devant Vienne. L'empereur Léopold avait pris la fuite avec sa famille, et s'était retiré dans Passau, laissant au comte de Staremberg, gouverneur de sa capitale, le soin de la défendre. Malgré le courage et les talens de ce gouverneur, la valeur de la garnison et le dévouement des habitans, Vienne fut bientôt réduite aux dernières extrémités. L'Allemagne, et peut-être une partie plus considérable de l'Europe, aurait eu le sort de l'empire des Grecs, si la capitale de la monarchie autrichienne fût tombée au pouvoir des Ottomans. En effet les princes chrétiens étaient divisés entre eux, chacun eût vu avec joie les états de son rival devenir la proie des barbares. Sobieski, qui était trop grand pour connaître l'envie, fut fidèle à son alliance avec Léopold. Il vint sur le Danube combattre de nouveau la puissance ottomane. A l'armée de Sobieski se joignirent plusieurs princes allemands qui amenaient des troupes pour la défense de Vienne, entre autres le duc Charles de Lorraine, l'électeur de Saxe Jean George III, l'électeur de Bavière Maximilien-Emmanuel, et le prince de Waldeck. Chose étrange! la maison d'Autriche, unie par les liens du sang à tous les souverains de l'Europe; la mai-

son d'Autriche, qui avait secouru de grandes puissances contre leurs ennemis, était abandonnée par toutes; et c'étaient l'électeur de Bavière, l'électeur de Saxe, le prince de Waldeck, ces princes qu'elle avait si souvent opprimés, qui venaient verser leur sang pour sa défense!

Les princes allemands se rendirent auprès du roi, et lui marquèrent quelque inquiétude sur l'issue de la bataille qui se préparait. « Pensez, » leur dit Sobieski, au général que vous avez à » combattre, et non à la multitude qu'il com- » mande. Depuis notre arrivée il a fait des fau- » tes grâves : cet homme est sans capacité ».

Il fit alors défiler devant eux l'armée de la république. La cavalerie se faisait admirer par les chevaux, l'habillement et la bonne mine. Mais l'infanterie était mal vêtue; il y avait surtout un bataillon dont le dénuement était plus remarquable que celui des autres. Le prince Lubomirski conseillait au roi, pour l'honneur de la nation, de ne pas faire défiler ce corps devant les alliés : Sobieski rejeta l'avis du prince. Au moment où ce bataillon passa devant eux, il dit : « Regardez-le bien; c'est une troupe invincible » qui a fait le serment de ne jamais porter, en » temps de guerre, d'autres habits que ceux de » l'ennemi; dans la dernière guerre, ils étaient » tous habillés à la turque ».

Tandis que l'armée chrétienne se réunissait, Vienne était aux abois. Le comte de Staremberg parvint à faire remettrre au duc de Lorraine, général de l'armée impériale, un billet qui ne contenait que ces mots : *Plus de temps à perdre, monseigneur, plus de temps à perdre!*

Le visir, livré à la mollesse et plein de cette folle présomption qui a perdu tant d'armées, ne pensait pas qu'une poignée de chrétiens pût avoir l'audace d'attaquer deux cent mille hommes qu'il commandait. Il avait assis son camp dans une mauvaise position, et se contentait de faire presser le siége par ses lieutenans. Les janissaires, plus expérimentés que lui, voyaient le danger et prévoyaient les suites de l'impéritie de leur général.

Sobieski, après avoir examiné les dispositions du visir, dit aux généraux allemands : *Cet homme est un ignorant; il est mal campé : nous le battrons.*

Tout fut enfin préparé pour une bataille. Le roi de Pologne rédigea et remit à chacun des généraux le plan de l'attaque. Il était ainsi conçu:

« Le corps de bataille sera composé des troupes impériales, auxquelles nous joindrons le régiment de cavalerie du maréchal de la cour, le chevalier Lubomirski, et quatre ou cinq escadrons de nos gendarmes, à la place desquels

» on nous donnera des dragons ou quelques au-
» tres troupes allemandes. Ce corps sera com-
» mandé par monsieur le duc de Lorraine.

» L'armée polonaise occupera l'aile droite,
» qui sera commandée par le grand-général, Ja-
» blonowshi, et les autres généraux de cette na-
» tion.

» Les troupes de messieurs les électeurs de
» Bavière et de Saxe seront à l'aile gauche, aux-
» quelles nous donnerons aussi quelques esca-
» drons de nos gendarmes et de notre autre ca-
» valerie polonaise, à la place desquels ils nous
» donneront des dragons et de l'infanterie.

» Les canons seront partagés, et, en cas que
» messieurs les électeurs n'en aient pas assez,
» monsieur le duc de Lorraine leur en fournira.
» Cette aile sera composée par messieurs les
» électeurs.

» Les troupes des cercles de l'empire s'éten-
» dront le long du Danube avec l'aile gauche,
» en se rabattant un peu sur leur droite; et cela
» par deux raisons: la première, pour inquiéter
» les ennemis, dans la crainte d'être chargés en
» flanc; et la seconde, pour être à portée de je-
» ter un secours dans la ville, en cas que nous
» ne puissions pas pousser les ennemis aussitôt
» que nous l'espérons. Monsieur le prince de
» Valdeck commandera ce corps.

» La première ligne ne sera que d'infanterie » avec des canons, suivie de près par une ligne » de cavalerie. Si ces deux lignes étaient mêlées, » elles s'embarrasseraient sans doute dans les » passages des défilés, bois et montagnes. Mais, » aussitôt qu'on sera entré dans la plaine, la ca- » valerie prendra ses postes dans les intervalles » des bataillons, qui seront ménagés à cet effet, » et surtout nos gendarmes qui chargeront les » premiers.

» Si nous mettons toutes nos armées en trois » lignes seulement, cela nous prendra plus d'u- » ne lieue et demie d'Allemagne, ce qui ne se- » rait pas à notre avantage; et il faudrait passer » la petite rivière de Vien, qui doit nous de- » meurer à notre aile droite. C'est pourquoi il » faut faire quatre lignes, et cette quatrième » servira de corps de réserve.

» Pour une plus grande sûreté de l'infanterie, » contre le premier effort de la cavalerie turque, » qui est toujours fort vif, on se pourrait fort » bien servir de *spanchéraistres* ou *chevaux-* » *de-frise*, mais fort légers pour les porter » commodément, et à chaque halte les jeter à la » tête des bataillons.

» Je prie tous messieurs les généraux, qu'à » mesure que les armées seront descendues de » la dernière montagne, en entrant dans la plai-

» ne, chacun prenne son poste comme il est » marqué dans ce présent ordre ».

Le sort de l'empire se décida le 12 septembre 1683. La bataille était sur le point de commencer, que Mustapha ignorait encore qu'il avait en tête Sobieski. Il ne craignait rien tant qu'un pareil adversaire, dont il avait déjà éprouvé la valeur. Le kan des Tatars le lui fit remarquer : cette vue porta la frayeur dans l'âme du visir. Mais il se rassurait en jetant ses regards autour de lui. Placé au milieu de deux cent mille hommes, il se croyait en sûreté : il fut bientôt détrompé. La cavalerie polonaise se fit jour à travers les nombreux escadrons des Turcs, et perça jusqu'au visir. Le fier Mustapha essaya en vain de ranimer le courage des troupes qui l'environnaient : la crainte avait glacé tous les cœurs; les spahis seuls s'opposèrent à l'ennemi, mais ils furent enfin obligés de céder eux-mêmes. Le visir prit la fuite, et entraîna la déroute de l'armée entière. Cette multitude effroyable disparut, et Vienne fut délivrée. Un transfuge polonais, qui avait été au service du visir, apporta, après la bataille, un étrier de vermeil, que Mustapha avait laissé tomber dans sa fuite. Le roi le donna à un de ses officiers, et lui dit : « Portez » cet étrier à la reine, et dites-lui que celui à » qui il appartenait est vaincu ». On trouva dans

les tentes des Turcs un immense butin. Celle du visir surtout étala, aux yeux des vainqueurs, tout ce que le luxe et le faste peuvent imaginer de plus riche et de plus précieux.

Sobieski écrivit à la reine que « Le grand » visir l'avait fait son héritier, et qu'il avait » trouvé dans ses tentes la valeur de plusieurs » millions de ducats. Ainsi, ajoutait-il, vous » ne direz pas de moi ce que disent les fem- » mes tatares, quand elles voient leurs maris » rentrer les mains vides : *Vous n'êtes pas des* » *hommes, puisque vous revenez sans butin* ».

Les habitans de Vienne reçurent leurs libérateurs avec les démonstrations de la plus vive reconnaissance, et des cris de joie l'accompagnèrent jusqu'à la cathédrale de cette ville, où il alla remercier le Dieu des combats du glorieux succès de ses armes ; il entonna lui-même le *Te Deum* qui fut chanté. Le sermon qu'on entendit à cette occasion, avait pour texte : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes.*

La joie que causait à Léopold la délivrance de sa capitale, était tempérée par l'humiliation d'y voir triompher un monarque étranger. Il passa plusieurs jours à délibérer sur le cérémonial qu'il lui convenait d'observer, en qualité d'empereur, vis-à-vis de Sobieski, roi électif. En vain le duc de Lorraine lui conseilla-t-il d'oublier un ins-

tant l'étiquette, et de recevoir le sauveur de l'empire *à bras ouverts*. Léopold ne fut pas assez grand pour suivre ce conseil. Pour lever toutes les difficultés, il fut convenu que l'entrevue aurait lieu, à cheval, et en plaine campagne.

A la rencontre des deux monarques, Léopold, après avoir rappelé, en termes généraux, les services rendus par la république de Pologne à la chrétienté, prononça, relativement à la délivrance de Vienne, le mot *reconnaissance*. A ce mot, Sobieski répondit : *Mon frère, je suis bien aise de vous avoir rendu ce léger service*. Il présenta ensuite le prince Jacques Sobieski, son fils, en disant : *C'est un jeune prince que j'élève pour le service de la chrétienté*. Un palatin descendit de cheval, et s'avança pour baiser la botte de l'empereur; Sobieski, qui vit son mouvement, l'arrêta : *Palatin, point de bassesse*, lui dit-il; et, saluant l'empereur, il rompit l'entrevue.

Malgré l'inconvenance d'une telle réception, Sobieski n'en fut pas moins fidèle à remplir ses engagemens envers l'empereur. Il poursuivit les Turcs en Hongrie, où s'étaient retirés les débris de leur armée. Les Polonais éprouvèrent un échec dans la plaine de Barcan, où la fortune sembla se déclarer un instant, contre le roi, en faveur de ces mêmes Turcs, qu'il avait vaincus

devant Vienne; mais il ne tarda pas à venger le revers que venaient d'éprouver ses armes. Il attaqua de nouveau les Ottomans, tailla leur armée en pièces, et termina cette glorieuse campagne par s'emparer du fort de Barcan et de la ville de Strigonie.

Sobieski, le vainqueur des Turcs, le libérateur de Vienne, le sauveur de l'Europe (car quelle suite funeste n'aurait pas eue l'envahissement de l'Allemagne par les musulmans!) Sobieski, de retour dans sa capitale, entendit les murmures de la noblesse contre son administration; il éprouva les oppositions du sénat et des palatins, et jusqu'à des railleries contre sa personne.

Un jésuite, nommé Vota, qui s'était d'abord annoncé en Pologne comme un voyageur avide de science, et comme un missionnaire qui, chargé de proposer au tzar des moyens tendant à réunir les communions grecque et romaine, revenait avec le chagrin d'avoir échoué dans sa négociation (la véritable mission du jésuite lui avait été donnée par l'empereur Léopold, et avait pour but de retenir Sobieski dans la ligue contre les Turcs); Vota, doué d'une foule de connaissances, courtisan aimable, était parvenu à obtenir la faveur du roi. L'amitié que le monarque témoignait à ce religieux, déplut à la nation,

qui s'en vengea par des sarcasmes. Le palatin Martin Matczinski fit faire (*) une gravure qui représentait une procession dont la marche était fermée par un jésuite qui battait la mesure : le roi suivait le jésuite, et devant lui deux pères de la société tenaient ouvert un livre de musique, sur lequel il regardait attentivement.

Selon les lois, la diète devait s'ouvrir à Grodno, en Lithuanie. Le roi la convoqua à Varsovie, en donnant pour prétexte que Grodno était trop éloigné ; que les officiers ne pourraient pas se rendre aux frontières d'assez bonne heure, pour entrer en campagne dès le commencement du printemps. Les Lithuaniens rejetèrent cette excuse et s'assemblèrent à Grodno : ils opposèrent leur diète à celle que le roi avait ouverte à Varsovie. Cette scission menaçait l'état d'une guerre civile, qu'il prévint en proposant de choisir un Lithuanien pour maréchal de la diète, et de donner à l'assemblée, qui se tenait dans la capitale du royaume, le nom de *diète de Grodno*. Ces propositions furent adoptées ; mais aucune des assemblées de la nation qui avaient eu lieu depuis que Sobieski était monté sur le trône, ne fut aussi orageuse que celle-ci. La reine, qui exerçait sur son époux un empire qui finit par

(*) *Fastes de la Pologne.*

les rendre odieux l'un et l'autre aux Polonais, avait obtenu, dans un conseil privé, la nomination d'Oginski, palatin de Troki, à la place du grand-chancelier de Lithuanie. Paç, ennemi personnel du roi et parent du grand-chancelier auquel Oginski succédait, s'était flatté d'obtenir cette charge. Furieux d'être déçu de l'espérance qu'il avait conçue, il tint au roi, en pleine diète, les propos les plus outrageans. Sobieski, naturellement violent, porta la main sur la poignée de son sabre, en disant à Paç : « Vous m'obli- » gerez à vous faire sentir la force de mon bras ». Paç osa répondre au roi, en imitant son geste : « Souvenez-vous qu'au temps de notre égalité, » vous avez senti vous-même ce que je savais » faire en ce genre ». L'insolence de Paç fut impunie. Les nonces crurent dès-lors qu'ils pouvaient également se permettre d'injurier les partisans du monarque. La nomination d'Oginski était toujours le sujet des plus violens murmures, et la majorité de l'assemblée opinait pour l'annuler, lorsque la reine, dont l'influence était la première cause du désordre, conseilla de demander aux Lithuaniens, par quelle autorité ils s'étaient assemblés pour former une diète. Ceux-ci contraints d'avouer que c'était par l'autorité du grand-chancelier Oginski, dont ils contestaient l'élection, on leur observa qu'ils n'étaient

pas nonces si ce grand fonctionnaire n'avait pas été légitimement nommé. Tous les gentilshommes qui siégeaient dans la diète voulaient y conserver leurs places. Ils cessèrent de contester, et reconnurent Oginski en qualité de grand-chancelier de Lithuanie. La paix fut un instant rétablie; mais le respect que les Polonais avaient eu pour Sobieski ne le fut pas. Ce monarque vieillissait, ses organes semblaient s'affaiblir, et la fierté des nobles était blessée parce que le roi, qui les commandait, était gouverné par une femme.

Les diètes qui suivirent celles de 1685 furent toutes tumultueuses; des menaces ardentes, des injures grossières, des rixes dans le sanctuaire même des lois : tel fut le honteux résultat de ces assemblées d'une nation, qui prenait ces excès pour l'exercice de la liberté (*).

Dans la diète tenue à Grodno, en 1688, on

(*) Dans ces temps de troubles, un prêtre qui prêchait en présence de la reine sur la nécessité de la confession, osa dire : « Les rois confessent les petits péchés, et n'accusent » pas les grands. On connaît un prince qui ne croit pas » sans doute que ce soit un crime de vendre les charges de » la république, et d'immoler la patrie à sa complaisance » aveugle pour une épouse ». Cet audacieux fut, à la vérité, forcé de se rétracter en chaire; mais ses déclamations contre son souverain, n'en produisirent pas moins des effets déplorables.

accusa le roi d'avoir formé le dessein de faire couronner de son vivant le prince Jacques Sobieski, son fils aîné, et on saisit ce prétexte pour crier que le monarque violait les lois. On menaça de rompre la diète si le jeune prince ne sortait à l'instant de la Lithuanie. Il partit; mais la reine, pour le venger, gagna un nonce, qui prononça le *veto*, et rompit la diète.

Durant une autre, qui fut tenue quelques années après à Varsovie, et que les Lithuaniens et les Polonais troublèrent plus encore que les précédentes par leurs haines et leurs disputes, leurs domestiques, qui étaient presque tous gentilshommes, se rassemblèrent dans deux quartiers de la ville éloignés l'un de l'autre, formèrent deux bandes : chacune élut un chef; armées de sabres, de pierres et de bâtons, elles marchèrent l'une contre l'autre, s'attaquèrent avec furie : un grand nombre de ces forcénés perdit la vie dans cette rixe. La bande qui tenait le parti polonais osa poursuivre ses adversaires jusque dans le sein de l'assemblée. Les gentilshommes lithuaniens se retirèrent aussitôt, en protestant contre la violence, et en déclarant qu'il n'y avait pas sûreté pour eux dans la capitale du royaume : la diète fut rompue.

La cour, la noblesse, et jusqu'au clergé, tous les ordres de l'état semblaient travailler à aug-

menter la confusion. La cour, gouvernée par la reine, n'agissait plus que pour l'élévation de la postérité du roi. Les nobles intriguaient sans cesse, et ne faisaient consister leur patriotisme qu'à entraver les projets de la cour; le clergé ne pensait qu'à conserver ses priviléges et à augmenter ses richesses.

Dans cette anarchie, le grand-général de Lithuanie, Sapiéha, dispersa, selon l'usage, l'armée dans des quartiers d'hiver, et établit ces quartiers indifféremment sur les terres appartenantes au clergé et à la noblesse. A la vérité, les troupes devaient, selon la constitution, n'être réparties que chez les bourgeois et les paysans; mais la nécessité devait faire loi; et les dernières classes de la nation étaient tellement épuisées, qu'il était devenu impossible qu'elles supportassent ce fardeau. L'évêque de Wilna lança aussitôt toutes les foudres ecclésiastiques contre le grand-général, et ajouta par là deux partis à tous ceux qui déchiraient déjà la république. La forme de la censure de l'évêque de Wilna est curieuse; la voici:

« Comme Casimir Sapiéha, grand-général » de Lithuanie, renonçant aux obligations de son » baptême, pour obéir à l'instigation du diable, » a violé les immunités ecclésiastiques, c'est au » glaive de l'excommunication à retrancher ce

» membre pourri, crainte qu'il ne porte la cor-
» ruption dans le corps des fidèles : c'est pour-
» quoi, par le pouvoir que Dieu nous a donné
» de lier et délier dans le ciel et sur la terre, au
» nom de la sainte Trinité, de Saint-Pierre, et de
» tous les saints, nous le privons de l'entrée de
» l'église, des sacremens et de la société des
» chrétiens, et nous le livrons, avec ses adhé-
» rens, à la puissance de satan et au feu éter-
» nel (*) ».

La cour, qui voulait humilier Sapiéha, prit le parti de son adversaire. Les nobles embrassèrent celui du grand-général contre l'évêque, et les maux de la Pologne s'augmentèrent des fureurs qu'enfanta cette dispute.

En 1696, la fin des jours du roi approchait; la reine fit quelques tentatives pour l'engager à faire son testament, dans lequel elle voulait qu'il designât son fils aîné pour lui succéder, désignation vaine, puisque le trône était électif; mais elle espérait faire appuyer parson parti le testament de son mari, et en obtenir l'observation par l'adresse, et peut-être par la force. L'évêque de Ploczko fut chargé de proposer ce que la reine désirait. Il se présenta devant Sobieski pour

(*) *Zaluski*, tome II.

remplir sa mission ; il prit quelques détours, dans la crainte de déplaire au monarque.

« Je vais, lui dit-il, ordonner dans mon dio-
» cèse des prières publiques pous le rétablisse-
» ment de votre santé. — Je les aimerais mieux,
» répondit Sobieski, si elles n'étaient pas or-
» données. Restez dans ma cour : vous aurez
» assez de temps pour vous ennuyer à Ploczko.
» — Je ne m'y ennuie pas, reprit l'évêque,
» parce qu'après avoir rempli les devoirs de
» pasteur, je m'occupe agréablement avec Saint-
» Ambroise, Saint-Chrisostôme, Platon et Iso-
» crate ; mais, en réfléchissant dernièrement que
» ces grands hommes sont morts, je fis mon
» testament..... — Votre testament! s'écria le
» roi, éclatant de rire, et en prononçant ce vers
» de Juvénal :

» O medici, mediam pertundite venam.

» Il s'imagine que les vivans ne sauront pas s'ar-
» ranger sans le consentement des morts ». L'évêque saisit ce moment pour lui insinuer la nécessité de déclarer ses dernières volontés. « A
» quoi remédierai-je, dit le roi plus sérieusement ?
» Ne voyez-vous pas que tous les cœurs sont
» corrompus ; qu'un esprit de vertige s'est em-
» paré de tous les Polonais ? Dois-je me flatter
» de ramener l'ordre par un testament ? Mal-

» heureux rois ! nous ordonnons vivans, on ne » nous écoute pas : nous écoutera-t-on, quand » nous ne serons plus » ? Il ajouta : « Je loue » celui qui, au milieu de sa carrière, fait du bien » à ses proches et à ses amis ; mais sait-il si ce » qu'il leur laisse en mourant leur passera ? Que » sont devenues les dispositions des rois, mes » prédécesseurs ? Dans une nation où l'or com» mande, c'est l'argent qui juge, et vous voulez » que je fasse un testament ! Qu'on ne m'en » parle plus ».

Peu de temps après cette conversation, le 17 juin 1696, Sobieski, âgé de soixante-six ans, mourut d'une attaque d'apoplexie, à Wilanow (*), laissant la Pologne livrée aux factions qu'il avait vues naître et se fortifier sous son règne.

Les Polonais oublièrent ses exploits, et reprochèrent à sa mémoire d'avoir manqué à la plupart des articles des *pacta conventa* qu'il avait jurés (**) ; d'avoir avili le gouvernement dont il avait permis à une femme de tenir les rê-

(*) Maison de plaisance située à quelques milles de Varsovie.

(**) Sobieski n'avait bâti qu'une seule forteresse ; il n'avait pas fondé l'académie qu'il avait promise pour l'éducation des jeunes gentilshommes ; il n'avait pu réussir à reprendre Kaminieck.

(*Voyez la page 247.*)

nes, et d'avoir voulu violer les constitutions, en essayant de placer son fils sur le trône.

« Les ennemis ou les envieux du roi Jean, » dit l'abbé Coyer, lui donnèrent, avant sa mort » même, le nom de Vespasien. S'il en eut un » défaut, l'amour de l'argent, il en eut aussi les » vertus. Comme lui, il fut porté sur le trône » par ses services militaires. Les grâces de l'es- » prit, les langues qu'il parlait, les lettres dont » il se nourrissait, l'enjouement de sa conver- » sation, la douceur de ses mœurs, la fidélité » dans l'amitié, la tendresse conjugale, l'amour » paternel : toutes ces qualités qui en auraient » fait un aimable particulier, n'auraient pas suffi » à sa haute destinée. Doué de la force du corps » et du feu du génie, savant dans les lois, dans » les intérêts des peuples et dans la guerre, » aussi éloquent dans les diètes qu'entreprenant » dans les armes, il avait montré à sa nation, » avant que de régner sur elle, qu'il saurait la » gouverner et la défendre. Il eut éminemment » la plupart des vertus du trône. Il rendit justice » à ses ennemis comme à ses amis; et il traita » ceux-ci comme au temps où il avait besoin » d'eux pour y monter. Vif, il s'emportait aisé- » ment; mais son cœur était sans fiel. S'il fut » cruel envers les Turcs vaincus, c'était l'esprit » de croisade, qui, dans ces occasions seule-

» ment, altérait la bonté de son naturel, que la
» philosophie n'avait pas assez perfectionné. Il
» fut offensé plus d'une fois dans un état où la
» liberté est toujours en garde contre la main
» qui gouverne, et cette main ne voulait frapper
» que ceux qui offensaient la patrie. Sa religion
» ne connut point l'intolérance : les grecs schis-
» matiques, les protestans, les juifs, et quel-
» ques restes de sociniens vécurent en paix sous
» lui. C'était beaucoup pour un temps où d'au-
» tres puissances catholiques chassaient ou étran-
» glaient leurs sujets pour les convertir. Citoyen
» sous la couronne, il assembla la nation plus
» souvent qu'aucun de ses prédécesseurs. Son
» règne s'écoulait dans le sein du sénat, au mi-
» lieu des diètes et dans les exploits de guerre.
» Il ne crut jamais que le palais d'un roi ne dût
» être que le temple de la magnificence et des
» plaisirs; il connut les affaires et les hommes.
» Dans tous ses projets de campagne, écoutant
» tout le monde, il fut lui seul son conseil; et
» sachant combien la présence d'un roi est né-
» cessaire pour la discipline, la célérité et la vic-
» toire, il ne cessa de marcher que dans le temps
» que la maladie l'arrêta. Sa patrie l'admira :
» elle l'eût aimé peut-être, si un peuple libre
» ne craignait pas sans cesse pour sa liberté;
» peut-être encore s'il eût moins aimé la reine.

» Il eut une gloire singulière, celle d'humilier
» la puissance ottomane, qui depuis si long-
» temps humiliait les couronnes chrétiennes.
» Toute l'Europe rechercha son alliance; et la
» Pologne eut sous lui une importance qu'elle a
» mal conservée. L'Alexandre du nord, Char-
» les XII, en pleurant sur ses cendres, s'écria :
» *Un si grand roi ne devait pas mourir* ».

CHAPITRE TREIZIÈME.

FRÉDÉRIC AUGUSTE II, ÉLECTEUR DE SAXE.

A PEINE Sobieski fut-il expiré, que l'honneur de lui succéder fut brigué par une foule de prétendans. Les principaux furent le prince de Conti, neveu du grand Condé; Frédéric-Auguste, électeur de Saxe; le prince Louis de Baden; Léopold, duc de Lorraine; le prince Charles de Neubourg, frère de l'électeur palatin; don Livio Odescalchi, neveu du pape Innocent XI; et le prince Jacques Sobieski, fils aîné du dernier roi.

Le prince de Conti et l'électeur de Saxe avaient tous les deux des partis tellement puissans, qu'entre eux seuls se partagèrent tous les suffrages, et qu'on daigna à peine s'occuper des prétentions de leurs compétiteurs.

A la tête de la faction du prince de Conti on remarquait le cardinal Radjouski, archevêque de Gnesne, et primat du royaume. Ce prélat avait d'abord tenté de fixer le choix de la nation sur le prince Jacques Sobieski; mais, forcé de renoncer à ce projet, dont l'exécution était im-

possible, à cause de la haine de la nation pour son père, il se laissa séduire par l'abbé de Polignac, ambassadeur de France à Varsovie; et réunissant ses efforts à ceux de cet ambassadeur, ils parvinrent, en 1697, à faire élire le prince de Conti.

A peine cette élection fut-elle proclamée, que tous les partisans du prince français quittèrent le champ électoral, pour répandre la nouvelle du choix qu'on venait de faire. Les partisans de Frédéric-Auguste, qui restaient seuls dans l'assemblée, profitèrent de l'absence de leurs collègues, et proclamèrent l'électeur de Saxe. La Pologne se trouva ainsi avec deux rois, sans que ni l'un ni l'autre pût être regardé comme légitime, puisque les constitutions de la république voulaient que le souverain fût élu, *nemine contradicente*.

L'élection du prince de Conti fut soutenue quelques mois encore par ses nombreux partisans, et surtout par le primat. Mais le prince français, qui était arrivé dans la rade de Dantzick avec une petite flotte et quelques troupes de débarquement, pour disputer le trône à son compétiteur, ayant désespéré d'obtenir, avec le peu de moyens qui étaient à sa disposition, l'expulsion d'Auguste, qui avait des trésors et une armée, abandonna son entreprise, et laissa l'électeur de

Saxe paisible possesseur de la couronne. Celui-ci, politique habile, avait augmenté de beaucoup le nombre de ses partisans, en employant avec adresse l'or, les promesses et les menaces, et en exerçant sagement l'autorité que le parti de la France lui contestait. La retraite du prince de Conti rendit le primat, qui l'avait proclamé, plus traitable. On parvint à gagner madame Towianska, sa parente et sa maîtresse, qu'il appelait *domesticam suam*, et que les Polonais nommaient madame *la cardinale*. Entraîné par cette femme, le primat reconnut enfin l'élection d'Auguste.

Par les *pacta conventa* qu'avait jurés le nouveau roi, il s'engageait à reprendre Kaminieck, et les autres places cédées aux Turcs par le traité de Zarawno, et à remettre, sous la domination de la république, la Livonie, alors occupée par les Suédois, depuis et conformément au traité d'Oliva.

La Porte s'était considérablement affaiblie par ses vaines expéditions contre l'Allemagne, la Russie et la Pologne; mais toutes les puissances avaient besoin de la paix, et toutes négociaient avec le grand-turc. Auguste fut assez habile pour lier ses intérêts à ceux des principales couronnes, et pour intéresser, en faveur de la Pologne, la majeure partie des ministres qui discutaient de si grands intérêts. Après deux ans

d'intrigues, les négociations furent terminées par le traité signé à Carlowitz (*), le 26 janvier 1699, entre la Porte, la maison d'Autriche, la Pologne, la Russie et la république de Venise.

Relativement à la Pologne, ce traité portait en substance : « Les anciennes limites se» ront rétablies entre la Moldavie et la Podo» dolie, c'est-à-dire, que le Niester leur servi» ra de séparation (**).

» Les Turcs évacueront Kaminieck; les forti» fications de cette place demeureront dans l'é» tat où elles se trouvent actuellement, et le » grand-seigneur renonce à tous les droits aux» quels il peut prétendre sur la Podolie et sur » l'Ukraine (***).

» On défendra à tous les sujets de la Porte de » faire des courses sur les terres de la républi» que de Pologne. Les magistrats et les officiers » que les deux puissances tiennent sur leurs » frontières respectives, seront punis, s'ils ne » châtient pas avec sévérité les perturbateurs du » repos public (****).

(*) Petite ville de Hongrie, située sur le Danube.

(**) Traité de Carlowitz, art. II.

(***) *Ibid.*, art. III.

(****) *Ibid.*, art. IV.

» Le grand-seigneur renouvellera tous les pri-
» viléges qu'il a accordés aux catholiques ro-
» mains qui vivent dans ses états. Les moines
» pourront réparer leurs églises, et faire leurs
» fonctions, sans être sujets à aucune avanie, ni
» payer aucun tribut (*).

» Il y aura un libre commerce entre les deux
» nations. Les Polonais pourront transporter
» leurs marchandises dans les domaines de la
» Porte, et les y vendre ou échanger contre d'au-
» tres marchandises, pourvu qu'ils paient les
» droits accoutumés (**).

» La Pologne refusera tout asile aux sujets fu-
» gitifs du grand-seigneur et des waivodes de
» Valachie et de Moldavie. La Porte prend les
» mêmes engagemens à l'égard des sujets de la
» république. En un mot, les deux puissances
» contractantes se rendront réciproquement les
» mécontens et les rebelles qui voudront exci-
» ter quelques querelles entre elles (***) ».

Par ce traité, sans faire verser le sang de ses sujets, Auguste obtint la restitution des places que la mauvaise administration du roi

(*) Traité de Carlowitz, art. VII.

(**) *Ibid.*, art. VIII.

(***) *Ibid.*, art. X.

Michel avoit laissé tomber au pouvoir des musulmans, et que le génie militaire de Sobieski n'avait pu recouvrer par vingt années de travaux. Environ un an après la signature du traité de Carlowitz, on convoqua la diète; elle fut assemblée le 16 janvier 1700. L'élection d'Auguste fut confirmée, et il eut la satisfaction de voir signer l'acte de son élection par le cardinal primat Radjouski, par le grand-chancelier Bielinski, et par tous ceux qui avaient d'abord voté en faveur du prince de Conti.

La même diète fit plusieurs actes pour le maintien de la religion catholique, et des droits et des priviléges de la nation : la nomination à tous les évêchés et à toutes les abbayes fut assurée au prince.

Malheureusement, la restitution de la Podolie à la république n'était pas le seul engagement pris par Auguste, en jurant les *pacta conventa*. Fidèle aux promesses qu'il avait faites à ses sujets, après la conclusion du traité de Carlowitz, il tourna ses armes contre la Suède, espérant recouvrer par la force la Livonie, cette riche province qu'aucune négociation n'avait pu lui rendre. Charles XII, si célèbre depuis par ses exploits et ses malheurs, venait d'être couronné à Stockholm,

et n'était âgé que de dix-huit ans. La circonstance parut favorable au roi de Pologne, et au tzar, Pierre I.er, pour violer impunément le traité d'Oliva.

Le tzar Pierre s'allia avec les rois de Danemark et de Pologne pour enlever à la Suède tout le pays compris entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne et la Russie. Par suite de cette alliance, le roi de Dannemark investit Tonningen, dans le duché de Holstein, tandis que le roi de Pologne entrait en Livonie avec une armée composée de Polonais et de Saxons, avec laquelle il vint mettre le siége devant Riga, capitale de la province. La garnison suédoise, que commandait le vieux comte d'Albert, général âgé de quatre-vingts ans, d'un mérite distingué, d'une bravoure à toute épreuve, se défendit vaillamment. Le roi Auguste dirigeait le siége en personne, et il avait sous ses ordres le comte de Fleming et Patkul, cet infortuné Livonien, proscrit par le prédécesseur de Charles XII, et qui était alors au service du roi de Pologne. Les assiégeans remportèrent d'abord plusieurs avantages; le vieux général suédois parvint à en prévenir les suites. Le bombardement continua quelque temps encore; mais enfin l'intervention des Hollandais, qui avaient dans la ville un magasin considérable qu'ils craignaient de

voir détruire, et la rigueur de la saison qui avait fait périr plus de soldats que le feu de l'ennemi, engagèrent Auguste à lever le siége: il prit ses quartiers d'hiver à quelque distance de la ville.

Le roi de Pologne forma pendant l'hiver une alliance plus étroite avec le tzar; ces deux monarques passèrent quinze jours ensemble à Birzen, en Lithuanie. Auguste promit de fournir à son allié cinquante mille Allemands, qu'il achèterait des différens princes de l'empire, et le tzar s'engagea à envoyer cinquante mille Russes en Pologne, pour y apprendre l'art militaire. Si ces deux princes avaient eu le temps d'exécuter ce plan, il est probable qu'ils auraient donné des lois à tout le nord, et que la Pologne serait devenue une monarchie héréditaire.

Charles XII, qui avait commencé ses exploits par forcer le roi de Dannemark à conclure, à Travendal, un traité par lequel il indemnisait le duc de Holstein des pertes que les Danois lui avaient fait éprouver, marcha avec son armée victorieuse contre les Russes, les Polonais et les Saxons; les Saxons furent battus près de Riga. Le roi de Suède pénétra en Courlande, et poursuivit ses ennemis jusque sur les terres de la république.

Les Polonais, les nobles surtout, voyaient

avec dépit le grand nombre de troupes saxonnes que leur roi avait à son service, et craignaient qu'après les avoir employées à la défense de l'état, il ne s'en fît un appui pour leur dicter des lois. La fortune venait d'abandonner Auguste. Les factieux s'étaient réveillés : deux partis divisaient la Lithuanie, celui de la maison Sapiéha et celui d'Oginski. Le roi de Suède s'attacha les princes Sapiéha : le parti d'Oginski, qui tremblait qu'Auguste n'en voulût à la liberté de la Pologne, ne lui prêta que de faibles secours.

Un des plus dangereux ennemis d'Auguste, fut le primat, ce même cardinal Radjouski qui avait proclamé le prince de Conti à la dernière élection.

Auguste, ayant été instruit que le sénat projetait d'envoyer une ambassade à Charles XII, essaya de prévenir le résultat de cette démarche en nouant de son côté une négociation secrète avec son vainqueur. Il chargea de cette mission délicate la comtesse de Konigsmark (*), Suédoise d'une grande naissance, d'une beauté peu commune, et d'un mérite distingué : cette dame se rendit en Lithuanie où le roi de Suède était alors ;

(*) Mère du comte Maurice de Saxe, qui a commandé les armées françaises avec tant de gloire et de succès.

mais il refusa constamment de lui accorder une audience; elle tenta de se trouver sur son passage, espérant qu'il daignerait l'écouter, au moins par égard pour son sexe et son rang. Madame de Konigsmark (*), ayant rencontré Charles dans un sentier étroit, saisit ce moment qui paraissait favorable, descendit de carrosse, et s'avança au devant du roi qui venait à elle. Aussitôt qu'il l'aperçut, il la salua, fit retourner son cheval, et s'éloigna au grand galop.

Auguste, désespérant de rien obtenir par la

(*) La comtesse de Konigsmark n'avait négligé aucun moyen pour exciter dans le roi de Suède le désir de la voir. C'est à cette dame qu'on attribue ces vers, faits en l'honneur du vainqueur de Narva :

« A la table des dieux, Mercure louait fort
» Le jeune monarque du nord,
» En parlant des héros qui règnent sur la terre :
» Mars surtout vantait les lauriers
» Qu'il a remportés à la guerre ;
» Mais Jupiter fut des premiers
» A faire remarquer sa bonté, sa clémence,
» Sa piété, sa tempérance,
» Si rares parmi les guerriers.
» Minerve applaudissait sans cesse
» A sa prudence, à sa sagesse ;
» Ce roi-là, dit Momus, ne sera pas un sot.
» Enfin chacun des dieux discourant à sa gloire,
» Le plaçait, par avance, au temple de mémoire :
» Mais Vénus et Bacchus n'en dirent pas un mot ».

voie des négociations, essaya de tenter encore le sort des armes. Il se mit à la tête de toutes ses forces. La rencontre des deux armées eut lieu auprès de Clissaw, bourgade du palatinat de Russie.

L'aîle droite de l'armée d'Auguste, composée entièrement de Polonais, s'enfuit à la première décharge. Le monarque qu'ils abandonnaient disputa la victoire avec ses seules troupes allemandes; il les rallia trois fois, fit des prodiges de valeur; mais il fut forcé de céder à la fortune des Suédois, et perdit la bataille.

Si l'armée de la république n'eût pas abandonné le roi, il est probable que Charles XII eût été vaincu; mais les Polonais redoutaient plus les Saxons qui venaient les défendre, que les Suédois qui voulaient les asservir.

Après cette bataille, Auguste, qui avait vu tomber les principales villes de la Pologne au pouvoir des Suédois, convoqua une diète extraordinaire à Lublin. Le cardinal primat Radjouski, qui avait embrassé le parti de Charles XII, et qui n'avait cessé d'intriguer contre son propre souverain, se rendit pourtant à cette diète, et s'efforça de cacher la haine qu'il portait au roi. Les Polonais fidèles jurèrent individuellement qu'ils n'avaient rien entrepris pour renverser le gouvernement, et qu'ils ne s'uniraient jamais à ses

ennemis. Le primat lui-même allait prononcer ce serment, lorsqu'Auguste l'arrêta, en lui disant : *Je veux vous sauver un parjure. Jurez seulement qu'à l'avenir vous n'entreprendrez rien contre moi.* La diète se sépara sans produire d'autres résultats que cette vaine prestation de serment.

Le primat eut à peine quitté Lublin, qu'il continua à suivre ouvertement le parti de Charles XII. Il se rendit à Varsovie, et se joignit à l'assemblée qui se tenait sous les auspices du roi de Suède. Il y proclama, au nom de cette assemblée, l'acte de déposition, qui était de la teneur suivante : « Puisque le sérénissime roi Au-» guste II, électeur de Saxe, a méprisé nos lois et » nos droits ; et que par là, suivant les *pacta* » *conventa*, il nous a dégagés de son obéissan-» ce, nous y renonçons, prenant en main la jus-» tice distributive et vindicative, et nous prions » l'éminentissime primat de publier l'interrègne, » de pourvoir à la justice et aux finances, et d'in-» diquer l'élection d'un nouveau roi (*) ».

Charles XII avait formé le projet d'élever sur le trône d'Auguste, qu'il venait de faire déposer, le prince Jacques Sobieski, fils aîné du monar-

(*) L'abbé Proyart, *Histoire de Stanislas I.er*

que auquel l'électeur de Saxe avait succédé. L'électeur, qui fut instruit de ce projet, fit enlever par un parti de troupes saxonnes les princes Jacques Sobieski, et Constantin, son frère. Les premiers plans du roi de Suède furent déconcertés par cet enlèvement; mais il n'en resta pas moins inébranlable dans la résolution de ravir irrévocablement la couronne au monarque qu'il avait vaincu, et de placer sur le trône un prince de son choix. « Quand je devrais » rester ici cinquante ans, disait-il, je n'en sor» tirais point que je n'aie détrôné le roi de Po» logne ».

Le prince Alexandre, troisième fils du feu roi Jean Sobieski, vint annoncer au vainqueur de Clissaw l'enlèvement de ses deux frères; Charles lui proposa de le faire élire, au défaut du prince Jacques; le généreux fils de Sobieski répondit aux propositions qui lui furent faites à ce sujet : « L'éclat du trône ne m'éblouit pas, » et rien ne pourra m'engager à profiter du mal» heur de mon aîné ». On ne sait ce qui doit le plus étonner ici, d'un roi qui à vingt ans dispose d'une couronne, ou d'un jeune prince assez généreux pour la refuser.

L'assemblée qui se tenait à Varsovie, avait député auprès du roi de Suède un jeune homme, palatin de Posnanie, nommé Stanislas Leczin-

ski. Ce jeune palatin, qui joignait un physique avantageux à un mérite distingué, s'entretint avec Charles XII du refus héroïque du prince Alexandre. « Comment procéderons-nous à une » élection, tandis que les princes Jacques et » Constantin Sobieski sont prisonniers? — Com- » ment préserverait-on votre patrie des factions » intérieures et des entreprises de ses voisins, si » elle restait plus long-temps sans monarque, » lui répliqua le roi »? Il lui marqua ensuite le désir de connaître les noms des seigneurs polonais qui s'étaient déclarés ses ennemis. « Sire, dit » alors Leczinski, si c'est un crime, à vos yeux, » d'avoir cherché d'être utile à Auguste pendant » ces troubles, j'ose vous assurer que vous trou- » veriez bien peu d'innocens parmi nos conci- » toyens; et peut-être que le nom de celui qui a » l'honneur de parler à votre majesté grossirait » la liste des coupables. Mais les Polonais pou- » vaient-ils consentir à la déposition de leur roi, » sans laisser à l'univers un monument, ou de » leur inconstance, ou de leur peu de discerne- » ment dans le choix de leur chef »? Charles l'interrompit : « Il me semble, monsieur l'am- » bassadeur, que vous voudriez encore me » conseiller de laisser sur le trône le prince le » plus injuste qui ait jamais régné. Il est vrai, » sire, reprit Leczinski, qu'Auguste fut injuste

» envers votre majesté, injuste envers la répu-
» blique, et plus injuste encore envers les fils du
» roi son prédécesseur; mais Auguste cependant
» possède des qualités vraiment royales; et peut-
» être ne serait-il pas indigne de la générosité
» du vainqueur, qui lui a déjà fait expier ses
» torts par tant de revers fâcheux, d'user aujour-
» d'hui d'une sage clémence à son égard, en se
» joignant à la république pour le forcer à
» cacher ses défauts et à ne montrer que ses
» vertus (*) ». Cet avis sage, et qui peut-être était donné avec franchise, ne put ébranler les résolutions du roi de Suède; mais ce prince conçut plus que de l'estime pour le jeune député de l'assemblée de Varsovie. En sortant de cette entrevue, Charles dit à ses généraux : *Je viens d'entretenir un Polonais qui sera toujours de mes amis.*

Dès ce moment il prit la résolution de placer sur le trône le palatin de Posnanie. Il lui fit communiquer son projet : Leczinski s'attendait peu à une proposition de cette nature; il se récria d'abord : « Il n'y a que les suffrages libres de la
» nation qui puissent me porter sur le trône.
» Eh ! que deviendrait donc notre liberté, si

(*) L'abbé Proyart.

» c'était Charles XII qui me faisait roi » ? Le général suédois, qui avait été chargé de faire part à Leczinski des intentions de son souverain, lui représenta que le roi de Suède faisait profession de ne combattre que pour la gloire et la justice; que ce prince était bien éloigné de vouloir rien entreprendre sur la liberté polonaise; qu'en se proposant de concourir à l'élever sur le trône, il n'avait d'autre but que de mettre fin à tous les maux qui, depuis long-temps, affligeaient la Pologne. Lecsinski se rendit à l'idée séduisante de rendre la paix à sa patrie.

Charles XII fit à ce sujet des ouvertures au primat. Ce prélat, qui n'espérait aucun avantage de l'élévation du jeune Leczinski, chercha à détourner le roi de Suède du dessein qu'il avait formé; il lui représenta entre autres choses que, pour en imposer aux ennemis de la république, il fallait un roi d'un âge mûr. Charles XII lui répondit sèchement que Leczinski était plus âgé que lui, et qu'il était décidé à placer la couronne de Pologne sur sa tête. Le primat se retira à Dantzick, ne voulant point participer à cette élection, et la diète, gagnée par l'or des Suédois, ou soumise par la crainte qu'inspirait leur monarque, s'assembla pour procéder à l'élection. Le général suédois Hoorn remplit les fonctions d'ambassadeur auprès de la république, et assista

à la diète en cette qualité. Il y déclara que le roi, son maître, ne connaissait personne plus digne du trône que le palatin de Posnanie. Cette déclaration, dans l'état déplorable où se trouvait la Pologne, ne pouvait être considérée que comme un ordre auquel il était dangereux de ne pas obéir.

Le 12 juillet 1704, à trois heures, après midi, l'assemblée se trouvant formée, on commença à recueillir les suffrages : alors Jérusalski, député de Podlaquie, prononça un discours dans leqnel il s'éleva, avec véhémence, contre la violation de l'indépendance de la république, et requit, au nom du palatinat qu'il représentait, l'ajournement de l'élection à l'époque où le roi de Suède aurait fait évacuer, par ses troupes, le territoire de la république.

Quelques-uns des nonces adoptaient l'avis du député de Podlaquie, lorsqu'il fut interrompu par Bronikowski, qui s'écria : « Je ne com-
» prends que trop, mes frères, que les armées
» étrangères suédoise et saxonne, causent de
» grands dommages sur les terres de la républi-
» que, et que le salut de l'état est attaché à leur
» retraite. Mais pouvons-nous ignorer que l'u-
» nique moyen d'accélérer cette retraite, c'est
» de nous donner un roi ? Il est vrai que l'armée

» victorieuse de Charles XII est en Pologne, » et il est vrai que Charles XII affectionne un des » prétendans au trône. Mais, si l'armée de Char- » les XII était l'armée du protecteur et de l'ami » de la république ; si le palatin de Posnanie, » auquel il désirerait que nous déférassions la » couronne, possédait toutes les qualités que » nous pouvons souhaiter dans un roi, si ce Po- » lonais était sans contredit plus digne du trône » que tous les étrangers qui osent y aspirer, fau- » drait-il donc lui donner l'exclusion, par la » seule raison que le roi de Suède a jugé de son » mérite aussi avantageusement que nous en » jugeons nous-mêmes ? Et, d'ailleurs, si quel- » qu'un peut engager Charles XII à tenir la pro- » messe solennelle qu'il a faite à notre ambas- » sadeur, de retirer ses troupes de la Pologne, » dès que notre élection sera consommée, qui le » fera plus sûrement que cet ambassadeur de- » venu notre roi ? Pour moi, je déclare, au nom » du palatinat qui m'a député, qu'en bon Polo- » nais, et pour le salut de la patrie, je nomme » roi de Pologne *Stanislas Leczinski, palatin* » *de Posnanie* ».

Le discours de Bronikowski entraîna la majorité des nonces ; les bonnets sautèrent en l'air, et les cris de *vive le roi Stanislas!* étouffèrent ceux des opposans à son élection. Le

primat était absent, et le même jour, vers les 9 heures du soir, l'évêque de Posnanie, suffragant du primat, proclama Stanislas Leczinski, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

STANISLAS LECZINSKI.

Le nouveau roi fut couronné à Varsovie, malgré les lois de la république qui ordonnaient que cette cérémonie fût faite à Cracovie. Stanislas reçut solennellement l'acte de son élection, et jura les *pacta conventa,* la veille du jour où il fut couronné par l'archevêque de Léopol, dans la basilique de Saint-Jean, en présence du roi de Suède qui y assista *incognito.*

Clément XI, qui occupait alors le trône pontifical, tenait le parti du roi Auguste, et ne cessait d'agir en sa faveur. Il envoya des brefs à tous les évêques polonais, par lesquels il les menaçait d'excommunication, s'ils reconnaissaient l'autorité du roi qui venait d'être élu. On prit de vaines précautions pour empêcher ces brefs de pénétrer en Pologne. Un franciscain, d'un couvent de Varsovie, les reçut, et fut chargé de les remettre aux évêques auxquels ils étaient adressés. Il en remit d'abord un au suffragant de Chelm. Cet ecclésiastique porta aussitôt le paquet tout cacheté au roi. Stanislas fit venir le religieux: « Comment, lui

» dit-il, avez-vous osé vous charger de cette » distribution? C'est, lui répondit le franciscain, » par ordre de mon général. Allez, lui répliqua » Stanislas, je vous ordonne désormais d'écouter » les ordres de votre roi préférablement à ceux » du général des franciscains ».

Le roi de Suède partit de Varsovie pour achever de soumettre les places qui tenaient encore pour Auguste. Le rendez-vous de l'armée suédoise était devant Léopol. L'électeur de Saxe se flattait que cette place, dont il avait fait réparer les fortifications, pourrait arrêter les Suédois : il se trompa; Charles XII l'investit le 5 septembre, et le lendemain il la prit d'assaut.

Tandis que le monarque, qui avait fait déférer la couronne à Leczinski, combattait dans le palatinat de Russie, celui-ci avait été contraint de rester à Varsovie, pour en imposer aux partisans de son compétiteur, et s'affermir sur un trône encore chancelant.

Auguste, par une marche savante, avait trompé les généraux du roi de Suède, et se présenta tout à coup aux portes de la capitale de la Pologne avec un corps de vingt mille Saxons. Stanislas n'avait en ce moment, près de lui, que sa mère, sa femme, les deux princesses ses filles, alors en bas âge, et quelques seigneurs attachés à la nouvelle cour. Varsovie est une place ouver-

te et qui n'avait pour garnison qu'un corps de six mille Polonais, sur la fidélité desquels on ne pouvait pas compter. D'ailleurs un grand nombre des habitans tenait encore le parti d'Auguste, et Stanislas fût infailliblement tombé au pouvoir des Saxons, s'il n'eût pris le parti de la fuite. Il chargea un corps de troupes polonaises, dont il était sûr, de conduire sa famille en Posnanie (*). Quant à lui, il fut rejoindre Charles XII, avec quelques gentilshommes dévoués à sa fortune.

Auguste entra dans Varsovie, quelques heures après la fuite de Stanislas, et cette malheureuse ville fut livrée au pillage des Saxons. Le général comte de Hoorn s'enferma dans le château avec le peu de Suédois qui se trouvaient dans la garnison; mais il fut forcé de se rendre au bout de quelques jours. Tel fut le seul avantage que les armes d'Auguste obtinrent sur celles du roi de Suède.

(*) Au milieu de la confusion inséparable d'un départ aussi précipité, la princesse Marie Leczinska, la plus jeune des filles du roi, alors âgée d'un an, fut égarée par sa nourrice. On retrouva cette enfant dans l'auge d'une écurie, où elle avait été abandonnée. C'est cette même princesse qui fut depuis reine de France, et qui montra les vertus les plus touchantes sur un trône que son époux souillait par les vices les plus honteux.

Charles XII poursuivit sa marche victorieuse; il força bientôt Auguste d'abandonner Varsovie, et de courir à la défense de ses états héréditaires. En vain les Russes tentèrent-ils plusieurs diversions en faveur de leur allié. Les efforts des Russes et des Saxons réussirent à peine à retarder la marche de Charles : rien ne put l'arrêter. Auguste, qui perdait à la fois la couronne de Pologne et son électorat, se détermina à demander la paix. Il écrivit au vainqueur, et chargea deux plénipotentiaires de remettre sa lettre et de négocier en son nom : *Allez*, leur dit-il au moment de leur départ, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables et chrétiennes*. Charles XII répondit aux propositions contenues dans la lettre d'Auguste, par une note ainsi conçue :

« Je consens de donner la paix aux conditions
» suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre
» que je change rien :

» 1.° Que le roi Auguste renonce pour ja-
» mais à la couronne de Pologne; qu'il recon-
» naisse Stanislas pour légitime roi, et qu'il pro-
» mettre de ne jamais songer à remonter sur le
» trône, même après la mort de Stanislas.

» 2.° Qu'il renonce à tous autres traités, et
» particulièrement à ceux qu'il a faits avec la
» Moscovie.

» 3.° Qu'il renvoie avec honneur, en mon » camp, les princes Sobieski et tous les prison- » niers qu'il a pu faire.

» 4.° Qu'il me livre tous les déserteurs qui » ont passé à son service, et nommément Jean » Patkul, et qu'il cesse toute procédure contre » ceux qui, de son service, ont passé dans le » mien ».

Auguste tenta en vain de faire adoucir la rigueur de ces conditions : comme il n'avait aucun moyen d'obtenir par la force ce que la voie des négociations lui refusait, il se soumit, et signa, à Alt-Ranstadt, le traité tel qu'il fut dicté par le monarque suédois.

Ces deux princes se virent, pour la première fois, dans un lieu nommé Gutersdoff. Ils dînèrent deux fois ensemble : le roi de Suède marqua les plus grands égards au monarque qu'il venait de détrôner ; mais il exigea de lui quelque chose de plus humiliant encore que les conditions du traité qui venait d'être signé, en le forçant d'écrire à Stanislas pour le féliciter de son avénement au trône de Pologne. Cette lettre qu'Auguste écrivit de sa propre main, et qui lui fut dictée par Charles XII, était ainsi conçue :

« MONSIEUR ET FRÈRE,

» Nous avions jugé qu'il n'était pas néces-
» saire d'entrer dans un commerce particulier
» de lettres avec votre majesté; cependant,
» pour faire plaisir à sa majesté suédoise, et
» afin qu'on ne nous impute pas que nous fai-
» sons difficulté de satisfaire à son désir, nous
» vous félicitons, par celle-ci, de votre avéne-
» ment à la couronne, et vous souhaitons que
» vous trouviez dans votre patrie des sujets plus
» fidèles que ceux que nous y avons laissés.
» Tout le monde nous fera la justice de croire
» que nous n'avons été payé que d'ingratitude
» pour tous nos bienfaits, et que la plupart de
» nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer
» notre ruine. Nous souhaitons que vous ne
» soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous
» remettant à la protection de Dieu.

» Votre frère et voisin,

» AUGUSTE, ROI ».

A Dresden, le 8 avril 1707.

Le roi Stanislas répondit à cette lettre :

« MONSIEUR ET FRÈRE,

» La correspondance de votre majesté est une
» nouvelle obligation que j'ai au roi de Suède.

» Je suis sensible aux complimens que vous me
» faites sur mon avénement : j'espère que mes
» sujets n'auront point lieu de me manquer
» de fidélité, puisque j'observerai les lois du
» royaume.

» STANISLAS, ROI DE POLOGNE. »

Le tzar, indigné de ce que la paix avait été conclue entre Auguste et le roi de Suède, ordonna à ses troupes de ravager toutes les provinces polonaises dans lesquelles elles pourraient pénétrer. La ville de Lissa tomba au pouvoir de ces barbares, qui la brûlèrent après en avoir massacré les habitans sans distinction d'âge ni de sexe. Les seuls ouvriers d'une manufacture de draps furent épargnés et conduits à Moscow.

La Pologne, dont le gouvernement n'était pas assez fort pour en imposer aux factieux, voyait accroître les maux que lui causaient les troupes étrangères, par la révolte de tous les seigneurs assez puissans pour se faire un parti. Le plus redoutable d'entre eux était le comte Siniowski, grand-général de la couronne, qui avait été élevé à cette dignité par le roi Auguste II. Cet homme, qui avait de grands talens et une ambition plus grande encore, avait tenté de monter sur le trône, et ne reconnaissait ni Auguste, ni Stanislas; il avait eu l'art de retenir

sous ses ordres la plus grande partie des troupes de la couronne, sans leur donner d'autre solde que la permission de piller impunément leur propre pays.

Les dévastations causées par tous les chefs qui, comme Siniowski, n'avaient que des brigands sous leurs ordres; celles, non moins redoutables, causées par l'invasion des Russes, augmentèrent le nombre des partisans de Stanislas. Tout ce que la Pologne renfermait encore d'hommes qui aimaient leur patrie, reconnut l'autorité du roi, et fit tous ses efforts pour l'affermir. Quelques chefs de parti, qui craignirent de succomber sous la puissance de Stanislas dont le gouvernement prenait chaque jour une attitude plus redoutable, déposèrent les armes; d'autres furent gagnés par sa clémence.

La paix se serait entièrement rétablie dans ce malheureux royaume, si un incident n'eût fait chanceler de nouveau le trône sur lequel Stanislas venait de s'asseoir. Charles XII, qui jusque-là n'avait eu que des succès, fut vaincu par le tzar Pierre, à la bataille de Pultawa, dans l'Ukraine. Il y perdit l'élite de son armée, et s'enfuit chez les Turcs avec le peu de soldats qui avaient échappé au fer des Moscovites.

Auguste avait profité des deux années qui s'étaient écoulées depuis la conclusion du traité

d'Alt-Raustadt, en 1707, pour recruter son armée : lors de la bataille de Pultawa où, par la défaite de Charles XII, le tzar Pierre l'avait délivré de la crainte d'un ennemi redoutable, il avait déjà des forces avec lesquelles il pouvait de nouveau tenter le sort des armes, et accabler le roi Stanislas qui n'avait à opposer à ses entreprises qu'une armée, dont les chefs divisés entre eux commandaient une multitude indisciplinée, que les derniers troubles avaient habituée à ravager plutôt qu'à combattre.

Auguste II crut le moment favorable : il obtint du pape la publication d'une bulle qui relevait les Polonais du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à Stanislas. Il se présenta alors avec son armée sur les frontières de la Pologne. Une foule de seigneurs vint se joindre à lui; d'autres, en plus grand nombre encore, se déclarèrent en sa faveur à Varsovie même. Stanislas, qui ne pouvait désormais se maintenir sur le trône qu'en versant des flots de sang, eut la générosité d'en descendre, et de remettre la couronne à son compétiteur, espérant, par ce noble sacrifice, rendre la paix à un peuple dont il n'avait pu faire le bonheur.

CHAPITRE QUINZIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE FRÉDÉRIC-AUGUSTE.

Frédéric-Auguste fit sa rentrée à Varsovie dans le courant de l'année 1710. Il avait profité des leçons du malheur, et le prouva tellement par sa clémence et ses bienfaits, qu'il ranima dans le cœur des Polonais une partie de l'affection qu'ils lui avaient autrefois portée. Il prévint une guerre civile que des circonstances aussi orageuses semblaient rendre inévitable. Un colonel saxon ayant osé frapper de son sabre un député de Czéra, dans l'hôtel même du staroste Live : le roi, instruit de cet attentat, fit passer par les armes l'officier qui s'en était rendu coupable. Les nobles, qui se préparaient à tirer vengeance d'un tel outrage, espérant dès-lors justice et protection d'Auguste, se rangèrent sous ses étendards. La crainte, la puissance corruptrice de l'or, mais, plus que tout cela, l'emploi d'une adroite politique lui dévouèrent la majorité des gentilshommes polonais, qui, lors des premières années de son règne, n'avaient vu en lui qu'un monarque imbu des principes du des-

potisme qu'il avait l'habitude d'exercer impunément dans ses états héréditaires.

Charles XII, comme nous l'avons dit plus haut, avait été vaincu à Pultawa. La plupart des souverains du nord espéraient profiter de l'abaissement du monarque suédois, pour partager ses dépouilles. Stanislas, qu'Auguste venait de détrôner, courut, en Poméranie, défendre cette province qui appartenait à son protecteur, contre les princes qui voulaient l'envahir. Stanislas avait été un monarque bienfaisant; il se montra, dans cette circonstance, général habile et soldat plein de valeur, et il conserva à la domination de Charles, la province dont il avait embrassé la défense.

Dans le commencement du dix-huitième siècle, de grandes révolutions s'étaient opérées en Europe : un prince, qui naguère était à peine compté au nombre des souverains, avait fait de l'électorat de Brandebourg une monarchie, que le génie d'un grand homme éleva depuis à un haut degré de puissance; mais qui, dès ce temps, voulut s'ériger en protectrice de la ligue des princes protestans de l'empire d'Allemagne.

Le tzar Pierre I.er, doué d'un génie plus hardi que profond, avait entrepris de civiliser les Moscovites, de former des soldats chez une nation de barbares, de substituer la discipline au briganda-

ge, de soumettre à sa puissance des seigneurs qui prenaient les excès de l'anarchie pour l'exercice de la liberté, et de créer des savans, des artistes et des manufacturiers parmi des esclaves courbés sous le joug du despotisme.

Ce prince fit de grandes choses, sans doute, mais, en précipitant toutes ses entreprises, et voulant obtenir avec la hache des bourreaux des résultats qu'il ne devait espérer que de la persuasion, de ce penchant à la civilisation qui se fait sentir chez un peuple qu'on éclaire avec prudence; il créa une armée qui se rendit redoutable par ses cruautés plus que par son courage; il eut quelques vaisseaux, et se crut une marine; il n'eut que des esclaves et se crut des sujets.

Quelques écrivains ont fait de pompeux éloges du tzar Pierre : nous ne réfuterons pas en entier ces éloges, nous dirons seulement que ce prince fut le premier auteur d'un système politique qui, trop habilement suivi par ses successeurs, a causé en Europe des maux incalculables sans produire aucun avantage réel à la Russie, qu'il gouverna avec une verge de fer, et que sous son règne il périt plus de Russes par les supplices les plus cruels, que leurs ennemis n'en immolèrent dans les combats.

Les troupes russes, après avoir ravagé les ter-

res de la Pologne, exerçaient leurs brigandages dans les états voisins de cette république. Le roi de Prusse, dont les terres étaient exposées à leur invasion, résolut, à quelque prix que ce fût, de les forcer à quitter l'Allemagne. Il pensa, pour cet effet, à s'allier avec Auguste, et conclut, quelque temps après, avec ce prince un traité offensif et défensif.

Le séjour des troupes du tzar, dans les états situés au midi de son empire, avait eu pour prétexte l'alliance des Polonais avec Charles XII. Stanislas, qui sentait profondément les maux qui affligeaient sa patrie, conçut le généreux projet de faire accéder Charles XII à son abdication de la couronne de Pologne. Le roi de Suède reçut une lettre de Stanislas qui contenait cette demande, et refusa d'y adhérer. Stanislas, effrayé de la prolongation des maux que ce refus devait entraîner dans un pays qui l'avait banni, mais qui n'en était pas moins sa patrie, se déroba à l'armée suédoise qu'il commandait près de Stralsund, et, sous le nom du major Haran, courut lui-même solliciter son ami, qui était alors en Turquie, de consentir à une abdication qui seule pouvait rendre le repos au nord de l'Europe. Après avoir affronté mille dangers, il rejoignit Charles XII, qui était devenu en quelque sorte prisonnier des Turcs après l'étran-

ge combat de Bender, et le conjura de céder à la force des événemens. Charles, aussi inflexible dans le malheur qu'il l'avait été dans l'éclat de sa fortune, lui déclara que, loin de consentir à son abdication, il ne signerait la paix qu'après l'avoir rétabli sur le trône.

Stanislas passa neuf mois près de ce prince, sans pouvoir obtenir ce qu'il était venu solliciter; enfin, Charles XII, déterminé par les nouvelles qu'il reçut que ses ennemis avaient pénétré dans ses provinces, annonça qu'il voulait partir. Il ne put déterminer son allié à l'accompagner dans les nouvelles expéditions qu'il méditait. « Non, lui » dit Stanislas, mon parti est pris, jamais on ne » me verra tirer l'épée pour me faire restituer » ma couronne. — Eh bien! je la tirerai pour » vous, répondit Charles; et, en attendant que » nous rentrions triomphans dans Varsovie, je » vous donne ma principauté de Deux-Ponts, » avec ses revenus. Si vous n'y êtes pas riche, » vous y serez le maître, et mes sujets vous » traiteront en roi de Pologne ». Stanislas, qui n'avait pu obtenir du roi de Suède qu'il adhérât à son abdication, se retira dans l'asile qu'il lui avait donné, et arriva à Deux-Ponts en 1714.

A peine Auguste fut-il affermi sur le trône, qu'il vit renaître autour de lui les troubles qu'il avait d'abord conçu l'espérance de faire cesser. Les

premiers actes de son autorité, après son retour en Pologne, avaient commencé à lui concilier l'affection de ses peuples; mais, toujours flatté du vain espoir de rendre la couronne héréditaire dans sa maison, il essaya de substituer dans le service de la république des troupes saxonnes aux troupes indigènes. Les Polonais, qui pénétrèrent ses desseins, murmurèrent et entravèrent indifféremment celles des opérations de son gouvernement qui tendaient au bien de l'état, et celles qui n'avaient pour but que d'élever sa maison. Le gouvernement manqua d'ensemble, le prince acheta tous ceux des nobles qui étaient à vendre. Ces hommes qui, sous le règne d'Auguste, furent les créatures de leur monarque, vendirent par la suite leur patrie à celles des puissances étrangères qui voulurent acheter leurs suffrages et l'emploi de leurs intrigues.

Un nouveau sujet de troubles vint augmenter la confusion : la diète avait décidé, en 1661, sous le règne du roi Jean-Casimir, que tout gentilhomme polonais, adhérent à la confession d'Augsbourg, pouvait être élu nonce, et remplir toute autre charge publique ; en 1718, la diète tenue à Grodno contesta au nonce Piotrowski, député de Wielun, le droit de voter dans son sein, parce qu'il professait la religion prétendue réformée. Cette nouvelle prétention des catho-

liques excita de violens murmures; mais, comme les catholiques étaient en majorité, les dissidens furent obligés de céder. En perdant le droit de délibérer sur les affaires politiques, la plupart d'entre eux regardèrent comme rompus les liens qui les attachaient à l'état, et ils augmentèrent le nombre des hommes qui sans patrie, comme l'étaient en Pologne les bourgeois, les paysans et les Juifs, n'avaient rien à perdre par une invasion étrangère si ce n'est les fers dont ils étaient chargés.

Cette même année, Charles XII ayant été tué au siége de Friderickshall en Norwège, Stanislas perdit l'asile qu'il lui avait donné à Deux-Ponts, ce duché passant à la maison palatine; et il se retira à Wissembourg, en Alsace, avec sa famille.

La couronne de Suède échut en partage à la sœur de Charles XII, la princesse Éléonore Ulrique, qui avait épousé le prince de Hesse. A son avénement au trône de Suède, elle trouva ce royaume épuisé d'hommes et d'argent, et menacé de toutes parts par des ennemis formidables. Ses premiers soins furent de tenter le rétablissement d'une paix devenue si nécessaire au salut de la Suède. Ses tentatives furent d'abord vaines près du tzar; elle ne put que s'unir aux cours de Prusse et d'Angleterre par un traité d'alliance défensive,

qui fut signé à Stockholm; mais ce traité ne lui procura que de faibles secours.

Malgré la station d'une flotte anglaise dans la Mer Baltique, les Russes firent une descente sur les côtes de Suède, pénétrèrent dans l'intérieur des terres, et l'on est saisi d'horreur lorsque l'on se rappelle les cruautés qu'ils commirent. Le cabinet de Stockholm essaya de renouer les négociations : la cour de France fut médiatrice; et la paix fut enfin conclue à Neustadt en Finlande, le 10 septembre 1721.

Ce ne fut qu'après la signature de ce traité que les armées russes évacuèrent entièrement la Pologne.

Au milieu des désastres qu'avait éprouvés la république, le roi Auguste II, doué, comme le disait son compétiteur même, de quelques qualités vraiment royales, avait obtenu de la diète, tenue à Varsovie, le 17 janvier 1717, un décret qui détruisait une des plus grandes causes du désordre qui avait affligé le royaume. Jusqu'à cette époque, la solde des troupes était faite d'une manière irrégulière : pour obtenir les fonds nécessaires à cette solde, l'armée était obligée d'attendre l'issue de diètes, dont la plupart étaient rompues sans avoir pris de résolution. On suppléait à cet inconvénient, par la distribution du produit de quelques impôts; mais, comme

là perception s'en faisait lentement, et éprouvait souvent des difficultés insurmontables, les soldats se croyaient autorisés à vivre de brigandages.

Le décret du 16 janvier 1716 assigna quelques branches des revenus publics à l'entretien de l'armée. Le fonds de la solde se composa; dès ce moment : 1.° d'une capitation levée sur chaque palatinat proportionnellement à son étendue; chaque régiment recevait le produit de cet impôt, et était autorisé à l'appliquer de suite à sa solde; 2.° d'une portion des hibernes et de la capitation des Juifs; 3.° d'une partie de l'impôt mis sur la vente des liqueurs spiritueuses.

L'armée fut dissoute et reconstituée sur de nouvelles bases. On est forcé de convenir cependant qu'Auguste employa alors tout son crédit pour faire substituer, autant que cela était possible, l'emploi des troupes allemandes et particulièrement des troupes saxonnes aux régimens polonais; que cette nouvelle organisation n'eut presque aucune influence sur la formation vicieuse des corps composés de gentilshommes; et l'on est autorisé à penser que le roi avait plus en vue de rendre les régimens saxons utiles à la république, que de rendre les troupes de la république redoutables. Il espérait que la supériorité des

Saxons sur les Polonais, lui donnerait les moyens d'assurer l'hérédité de la couronne à sa maison.

La princesse Éléonore Ulrique reconnut enfin Auguste en qualité de roi de Pologne, et s'engagea à ne plus soutenir désormais l'élection de Stanislas. Ce fut ainsi que se termina le différent qui avait armé les puissances du nord, et qui n'eut d'autres résultats que d'augmenter l'étendue des domaines du tzar Pierre, et de créer à la Russie une influence si funeste à ses voisins et à elle-même.

Les troubles du royaume étaient à peine calmés, lorsqu'une querelle particulière créa deux nouvelles factions dans la république, qui faillirent ranimer la guerre civile. Les sceaux du royaume, dont le prince Wiesnowieski avait été honoré au préjudice du prince Czartoriski qui y prétendait, avaient jeté une grande mésintelligence entre ces deux familles. La haine, qu'elles se portaient, n'attendait qu'une occasion pour éclater, lorsqu'un secrétaire du prince Czartoriski fut chassé par ce seigneur, pour des malversations dont il s'était rendu coupable. Le prince Wiesnowieski prit cet homme sous sa protection, et, malgré les plaintes de Czartoriski, il lui accorda une place dans la starostie même de laquelle il avait été chassé. Czartoriski,

avec quelques gentilshommes de sa suite, vola au palais de son ennemi, pénétra jusqu'à la porte de son cabinet qu'il força; et, ne le trouvant pas, il osa frapper d'un coup de sabre un de ses secrétaires. Le chancelier se plaignit vivement de cette violence, et arma ses vassaux pour s'en venger; Czartoriski arma de son côté. La plupart des seigneurs polonais se préparaient à prendre parti dans ce différent, chacun selon ses alliances ou ses intérêts, lorsque le roi, interposant son autorité avec adresse, parvint à terminer la dispute, et en prévint les suites.

La Pologne fut tranquille pendant trois ans; mais l'exclusion de la diète donnée par les catholiques aux dissidens, et les murmures de ces derniers furent une nouvelle cause de troubles. La ville de Thorn devint, en 1724, le théâtre d'une scène sanglante. Il s'éleva, cette année, entre les étudians du collége luthérien et ceux du collége des jésuites, une querelle à laquelle tout le royaume s'intéressa. Voici quel en fut le sujet : les jésuites furent insultés, dans une procession, par des écoliers luthériens; les bourgeois prirent un parti actif dans cette querelle, et bientôt des injures on en vint aux mains. La garde arrêta l'écolier luthérien qui était accusé d'être l'auteur du tumulte, et parvint à séparer les combattans. Mais

le lendemain les étudians des deux partis se rassemblèrent, et le peuple se joignit à eux. Les luthériens demandèrent la liberté de celui d'entre eux qu'on avait arrêté la veille, et n'ayant pu l'obtenir, ils attaquèrent le rassemblement des écoliers catholiques, qui furent poursuivis jusque dans le collége des jésuites, d'où ils lancèrent des pierres sur leurs ennemis, sur les bourgeois qui s'étaient aussi rassemblés, et sur les troupes du roi qui essayaient de rétablir l'ordre. Les assaillans enfoncèrent les portes, et mirent tout au pillage; ils se répandirent ensuite dans la ville, et l'on ne put les appaiser qu'en mettant en liberté l'écolier luthérien. Les catholiques portèrent leurs plaintes à la diète de Varsovie, qui nomma des commissaires pour faire le procès aux auteurs de l'émeute. Plusieurs des coupables furent pendus; le président et le vice-président de la ville, pour ne pas avoir prévenu l'émeute, furent condamnés à avoir la tête tranchée, et furent exécutés; le bourgrave et le vice-bourgrave furent déclarés infâmes et inhabiles à posséder aucune charge publique; on ôta plusieurs églises aux dissidens, et on éleva une colonne, surmontée d'une statue de la Vierge, dans le lieu où, pendant l'émeute, on avait profané son image.

Les ministres de Russie, d'Angleterre, de

Prusse et de Hollande firent à Varsovie de vives représentations en faveur des dissidens qu'on venait de traiter avec tant de sévérité. Ces représentations demeurèrent sans effet ; mais les luthériens, les grecs schismatiques et les autres dissidens restèrent profondément ulcérés de la tyrannie dont ils étaient les victimes.

En 1726, le comte de Saxe, fils naturel du roi de Pologne et de la comtesse de Konigsmarck, qui jouissait déjà d'une grande réputation militaire, fut élu duc de Curlande et Sémigalle par les états de ce pays. Les Curlandois, qui voulaient se soustraire à la domination dont ils étaient menacés par les Russes, espéraient assurer leur indépendance, en se donnant pour souverain un prince courageux. Maurice agréa leur élection ; mais les intrigues du cabinet de Saint-Pétersbourg à la diète de Varsovie, forcèrent Auguste à se déclarer contre l'élection de son fils, et de lui ordonner de renoncer à toutes les prétentions qu'il avait formées en acceptant la souveraineté de la Curlande. Le comte de Saxe répondit à l'ordre de son père :

« Sire,

» Je suis contraint par une nécessité fatale de
» désobéir aux ordres, si souvent réitérés par
» votre majesté, et que son ministre, le com-

» Witzdorff, me déclara encore en dernier lieu, » de ne plus songer à la Curlande. Je ne puis » que me jeter aux pieds de votre majesté, » par cette dernière instance, pour la supplier, » avec toute la soumission possible, de suspendre pour un moment les considérations relatives au décret de la diète de Grodno, pour » envisager mes engagemens du côté de l'honneur et de la réputation, qui me touchent en » particulier.

» Je dois tout à vôtre majesté, et ma vie est » le moindre sacrifice que je puisse lui faire; » mais, sire, des sentimens d'honneur me lient » bien plus étroitement à l'obligation de ne jamais faire aucune démarche indigne de ma » naissance. Je ne suis plus à moi-même; je ne » puis plus abandonner un parti honorable, ni » me dédire, et manquer à ma parole; ce qui » entraînerait un blâme et des réflexions qu'un » honnête homme ne peut concevoir sans frémir.

» J'occupe un emploi distingué dans les armées du roi très-chrétien, où la lâcheté et la » trahison ne souffrent ni interprétation, ni déguisement, et je dois m'appliquer à en mériter » encore de plus éminens. Mais, sire, quand je » voudrais passer sur toutes ces considérations » essentielles, pourrais-je éviter le reproche

» continuel de ma propre conscience, et me ré-
» soudre à finir mes jours dans un mépris mani-
» feste?

» Je n'ai rien de plus profondément gravé dans
» mon cœur, qu'une entière résignation aux or-
» dres de votre majesté; mais la réputation, si-
» re, ne peut reconnaître que soi-même, j'en
» dois répondre seul, et si je suis jamais capable
» de m'écarter un instant de ce principe, je ne
» suis plus digne de vos bontés. Ce n'est ni par
» caprice, ni par légèreté que j'ai donné les
» mains à mon élection : j'ai été unanimement
» choisi par cette nation illustre, par ce corps de
» noblesse, qui s'est signalé depuis plusieurs siè-
» cles par son attachement pour la Pologne, qui
» a plus d'une fois contribué à sa gloire et à ses
» avantages, qui ne cherche, ne demande et
» n'aspire à autre chose qu'à persister dans la fi-
» délité de ses ancêtres, et qui n'en départira
» jamais, à moins d'y être forcé.

» On nous a condamné à Grodno, sire; mais,
» nonobstant toute cabale, il y a eu des avis
» justes qui voulaient qu'on nous écoutât. On
» ne l'a pas fait : c'est le fondement des justes
» craintes des Curlandois, et la cause de la situa-
» tion amère où je me trouve. On veut établir
» un tribunal d'inquisition en Curlande, comme
» on a fait en d'autres lieux. Je l'attendrai avec

» toutes les dispositions d'une âme ferme et iné-
» branlable sur tout ce que la providence pres-
» crit en pareille rencontre; mais je ne pourrais,
» sire, qu'être inconsolable pour jamais, si ces
» dispositions me privaient des bontés et des
» grâces de votre majesté.

» Daignez, sire, faire quelqu'attention aux
» vérités que j'ose vous exposer, et qui doivent
» me rendre plus digne de votre pitié que de
» votre colère.

» Je suis, etc., etc. »

La diète, instruite que le comte de Saxe persistait dans le dessein de se rendre au vœu des Curlandois, prononça contre lui un acte de proscription. Il n'en tenta pas moins d'appuyer son élection par la force; mais n'ayant que peu de troupes, manquant d'argent, et ne pouvant espérer de grandes ressources du duché de Curlande que les Russes entouraient, il fut obligé d'abandonner son entreprise.

Le clergé et les catholiques polonais continuaient à persécuter les dissidens. Ceux-ci portèrent leurs plaintes au pied du trône. Auguste, les ayant écoutés, donna l'ordre au primat et à quelques sénateurs de modérer l'excès de leur zèle. Le nonce du pape osa faire des remontrances au roi relativement à la protection qu'i

accordait à des hérétiques: « Monsieur le nonce, » lui dit le roi, souvenez-vous que je suis établi » de Dieu pour protéger tous mes sujets, sans au- » cune exception, et tenez pour assuré que je » saurai les maintenir dans leurs priviléges, con- » formément aux lois de mon royaume ».

La paix régna en Pologne, autant cependant qu'elle pouvait régner dans un pays dont la constitution était aussi vicieuse. Auguste mourut à Varsovie, le 1.er février 1733, avec quelques droits à la reconnaissance d'un peuple, qui pourtant ne l'avait jamais aimé. C'était un prince plein de valeur et infatigable dans le cabinet comme à la tête des armées, bon général, excellent politique. Les Polonais lui reprochèrent d'avoir formé le projet de rendre la couronne héréditaire dans sa maison; mais ce projet était-il donc si condamnable? L'élection de la couronne de Pologne n'a-t-elle pas enfin causé toutes les dissensions qui ont entraîné la ruine de ce malheureux pays?

Aussitôt après le décès du roi, on assembla la diète pour procéder au choix d'un nouveau souverain, Cette diète fut tranquille : Stanislas qui avait été élu sous les auspices de Charles XII; l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, fils du feu roi; le prince Ferdinand de Bavière; don Emmanuel de Portugal; les princes Wies-

nowieski, Sapiéha, Lubomirski, Poniatowski; le duc de Saint-Georges, fils naturel du roi d'Angleterre, Jacques II, etc., briguèrent la couronne. Les deux partis dominans furent ceux du roi Stanislas et de l'électeur de Saxe.

Stanislas, soutenu par le parti de la France et celui de la Suède, fut élu par la majorité des nonces; mais une faction qu'appuyaient les Russes et la maison d'Autriche proclama l'électeur de Saxe sous le nom de Frédéric-Auguste III.

Stanislas arriva à Dantzick avec quelques troupes françaises, pour appuyer son élection contre les Russes, les Autrichiens et leurs partisans. Bientôt il fut cerné dans cette place par ses ennemis et forcé de prendre la fuite, au travers de mille dangers. Ce monarque a écrit lui-même l'histoire des événemens qui suivirent sa sortie de Dantzick, nous rapporterons ici la lettre intéressante qu'il écrivit à la reine de France, sa fille :

« Je sens, madame, que ce n'est pas assez pour vous d'avoir appris ma sortie de Dantzick : un reste d'alarmes vous fait souhaiter de savoir jusqu'aux moindres circonstances de cet événement. Je vais vous satisfaire, et remplir en même temps deux devoirs qu'une juste reconnaissance m'inspire : celui de vous dédommager en

quelque sorte de vos peines passées, et celui de rendre à la divine providence l'honneur que je lui dois. C'est elle en effet qui m'a soutenu au défaut de tout secours.

» Vous la verrez, dans ce récit, me conduire, pour ainsi dire, par la main, veiller sur tous mes pas, régler les sentimens de ceux que l'intérêt avait fait résoudre à me servir de guides, et qu'un plus grand intérêt, toujours présent à leurs yeux, pouvait engager à me trahir. Vous la verrez tout aplanir devant moi, jusqu'à me rendre comme invisible à ceux mêmes qui étaient envoyés pour me reconnaître. En un mot, vous la remarquerez, cette providence, jusque dans les moindres détails que je vais vous faire, et vous m'aiderez à la bénir comme l'unique source de mon bonheur et de votre joie.

» Je ne doute point que bien des gens ne m'aient blâmé, et vous peut-être avec eux, d'avoir attendu si tard à sortir de Dantzick; mais, quand la conscience, l'honneur, la patrie réclament leurs droits, doit-on songer à se précautionner contre les dangers personnels? Pour moi je pensais alors, et je pense encore, qu'il est du devoir de l'honnête homme de s'oublier en ces momens. D'ailleurs, comme j'attendais de jour à autre de puissans secours, cette espérance me retenait; et qu'aurai-je fait par une re-

traite précipitée, qu'ouvrir à l'ennemi les portes d'une ville qui ne soutenait le siége que par l'extrême affection qu'elle avait pour moi? Ainsi, tout sentiment de courage et de fermeté à part, il fallait tenir bon jusqu'à l'arrivée du secours; et, à son défaut, ne pas craindre de périr avec tant de braves citoyens, qui s'immolaient pour ma gloire, et avec cette foule de Polonais qui étaient venus partager mon sort, et qui aimaient autant périr que de manquer à la fidélité qu'ils m'avaient jurée.

» Je persistai dans cette résolution jusqu'à l'indigne reddition du fort de Wechselmunde. Sa lâche capitulation obligea la ville de songer, avec mon agrément, à faire la sienne. Je fus le premier à l'y porter; et, à ce sujet, il arriva une chose assez extraordinaire.

» J'avais nommé le prince Czartorinski, palatin de Russie, et le comte Poniatowski, palatin de Mazovie, pour assister de ma part à toutes les délibérations du magistrat. Le lendemain de la reddition dont je viens de parler, je les chargeai l'un et l'autre de représenter à cette assemblée les raisons que je croyais devoir engager à ne point différer de se rendre. Je leur ordonnai même expressément de dire à ces messieurs, que, les tenant quittes, eux et tous les habitans, des sermens qu'ils m'avaient faits, je consentais

de bon cœur qu'ils ne s'occupassent que de leur sûreté; et, qu'au reste, pénétré des marques qu'ils m'avaient données de leur zèle, j'en emporterais avec moi le plus tendre souvenir.

» Ce fut le comte Poniatowski qui porta la parole. Il parlait avec affection et de ce ton de persuasion qui lui est propre, lorsqu'un (*) des centumvirs (c'est ainsi qu'ils appellent certains députés du corps de la bourgeoisie) se levant de sa place, s'approche du palatin, et lui dit : « Eh ! » monsieur, parlez-vous sincèrement? sont-ce là » les vrais sentimens du roi notre maître? — » Oui, lui répondit Poniatowski; c'est de sa » propre bouche que je tiens tout ce que j'ai » l'honneur d'avancer ici. — Mais quoi ! ajouta » le centumvir, est-ce le roi lui-même qui nous » exhorte à subir la loi du vainqueur »? Le palatin répliquant encore que cela était ainsi : « O » Dieu ! s'écria de nouveau cet homme, notre » roi nous quitte donc, et que va-t-il devenir » lui-même »? Dans ce même instant, il chancelle, il bégaie, il cesse de parler, et tombe mort sur les genoux de Poniatowski.

» Je fus d'autant plus touché de ce funeste accident, que mon cœur était ouvert à la douleur. C'est particulièrement dans un temps d'af-

(*) Le sieur Hünnüber.

fliction, qu'on sent plus vivement les malheurs des autres.

» J'ai déjà dit que la ville s'était déterminée à capituler. Voyant alors qu'elle allait changer de maître, et que je n'avais plus lieu de me sacrifier pour elle, je pris le parti d'en sortir. J'y étais fortement sollicité par les seigneurs de mon parti, qui mettaient encore en moi toute l'espérance de leur salut et de celui de la république. Mes ennemis m'y forcèrent eux-mêmes. Ils demandaient, pour premier article, que je fusse remis en leurs mains. Ce n'était peut-être pas le moindre des malheurs que je devais en attendre; mais c'en était assez pour mettre le comble à ceux de ma patrie, à qui il ne restait plus de ressource qu'en ma liberté.

» C'est en cette occasion que je reconnus mieux que jamais le zèle de ceux qui me sont attachés. Chacun formait des projets pour assurer ma retraite. Une dame polonaise (*) sachant l'allemand, et se fiant à un homme qu'elle connaissait et qui connaissait lui-même parfaitement le pays, voulait partager les risques de mon voyage, se travestir en paysanne, et me faire passer pour son mari.

» On me proposa un autre expédient : c'était

(*) Madame la comtesse Czapska, palatine de Poméranie.

de me mettre à la tête de cent hommes déterminés, et de percer avec eux au travers des ennemis. Ma peine n'était point de trouver des gens propres à une pareille expédition. Il s'en présentait assez qui tenaient à gloire d'y être employés; mais ce projet, qui flattait assez mes idées, ne me parut pas aisé dans l'exécution, tant à cause de l'inondation des eaux qui s'étendait d'un côté jusqu'à trois lieues du pays, qu'à cause des lignes de circonvallation qui bouchaient tous les autres passages, et qu'il eût été impossible de franchir à cheval. Il faut du moins une route au courage, et le hasard même n'en offrait point.

» Je m'en tins au moyen que me fournit le marquis de Monti, ambassadeur de France. Ce moyen me parut le plus praticable. Je me rendis chez lui, le dimanche 27 juin, sous prétexte d'y passer une nuit tranquille, en m'écartant des bombes qui recommençaient à tomber dans mon quartier; et, à dix heures du soir, déguisé en paysan, je sortis de son hôtel et de la ville.

Le marquis de Monti, que j'ai eu le temps de connaître, est un des hommes les plus capables de remplir avec gloire le ministère dont la France l'a chargé. Fertile en expédiens et en ressources, il est presque toujours sûr dans le choix de ses moyens. Jamais la présomption ne le porte à

la négligence dans ce qui lui paraît aisé, ni la défiance n'abat son courage dans ce qui est difficile. Génie supérieur et simple tout à la fois, il sait, sans user d'artifice, joindre à la candeur qui attire la confiance, toute l'adresse nécessaire à un homme d'état.

» Une des choses cependant qui l'embarrassa le plus, ce fut une des moindres parties de mon nouvel ajustement. Le dessein de ma retraite, si bien concerté dans tout le reste, faillit à manquer par cela seul; et nous apprîmes (ce qui n'arrive néanmoins que trop souvent) qu'une bagatelle est quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets.

» Un habit usé, et tel qu'il convenait au rôle que j'étais forcé de jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des plus simples, un bâton d'une épine rude et mal polie, enfilé d'un cordon de cuir, étaient déjà prêts; l'on n'attendait que des bottes dont je pusse me servir pour me faire mieux ressembler aux paysans de ces cantons, qui sont dans l'usage d'en porter en tout temps. L'ambassadeur, qui n'osait en employer de neuves qu'il aurait trouvées aisément, s'occupait, depuis deux jours, à mesurer de l'œil toutes les jambes des officiers de la garnison, qui venaient me faire la cour et à qui je permettais, durant le siége, de paraître ainsi devant

moi. Celles d'un officier français lui parurent à peu près aussi grosses et aussi honnêtement usées qu'il les souhaitait; mais il n'osait se résoudre à les demander. Qu'aurait-on pensé de cette envie, et, dans la situation où j'étais, n'aurait-elle pas aidé à découvrir mon dessein? Le ministre prit le parti de faire corrompre, par un de ses gens, le valet de cet officier, qui vola les bottes et les vendit.

» Une heure avant mon départ, elles furent apportées : ce vol important, qui avait mérité la négociation d'un ambassadeur, n'avait pu s'exécuter plutôt; mais, prêt à sortir, je ne pus point les mettre. Il fallut, sur nouveaux frais, songer à en avoir d'autres. Le temps pressait; il était neuf heures et demie; je ne pouvais différer de me mettre en route; une sage précaution ne me permettait de marcher qu'à la faveur de la nuit, et le jour allait paraître dès les deux heures du matin.

» L'embarras de l'ambassadeur était extrême, lorsque dans le secret et le silence qu'on observait chez lui, dans le temps qu'il craignait que les moindres ordres qu'il pourrait donner, ne fussent estimés avoir quelques rapports à ma sortie, il se trouva sous sa main, et je ne sais comment, des bottes d'un de ses domestiques, qu'on eût dit faites exprès pour moi. Cet heu-

reuse aventure le rassura, et je lui reprochai en badinant d'avoir si long-temps médité une espèce de crime, pour amener de bien loin ce qu'il pouvait trouver tout naturellement auprès de lui.

» Tout étant prêt de la sorte, je sortis de la maison de l'ambassadeur par un degré dérobé. Je n'eus pas plutôt descendu quelques marches, que l'idée me venant de le rassurer sur les craintes qu'il avait à mon sujet, et d'essuyer les larmes que je lui avais vu répandre, je remontai et frappai à la porte qu'il avait refermée sans bruit. Il était alors prosterné à terre, et, par des prières ferventes, il demandait au seigneur qu'il voulût bien être mon guide dans un voyage aussi dangereux que celui que j'allais entreprendre. Sourd à mes premiers coups, il se lève enfin, et m'ouvrant la porte : « Qu'est-ce donc, sire, me dit-il, » malgré tous mes soins aurais-je oublié quelque » chose dont votre majesté eût encore besoin? — » Oui, monsieur, repris-je d'un air aussi sérieux » qu'il me fut possible : une chose très-importante » et très-nécessaire. Vous n'avez pas songé qu'il » me fallait mon cordon bleu : est-il de la bien- » séance que je néglige de le mettre dans une occa- » sion comme celle-ci » ? Reprenant aussitôt mon enjouement ordinaire, et un ton plein d'amitié : « Je viens, lui dis-je, vous embrasser de nouveau, » et vous prier de vous résigner, autant que je le

» fais ; à la providence, à laquelle je me remets
» entièrement de mon sort ».

» Je redescendis aussitôt, et trouvai à quelques pas de la maison le général Steinflicht qui m'attendait, déguisé aussi en paysan. J'allai avec lui joindre le major de la place, Suédois de naissance, qui s'était engagé à favoriser ma retraite, et qui devait se trouver à certain endroit du rempart. Il y avait au bas deux nacelles qui nous servirent à traverser le fossé : elles étaient gardées par les trois hommes destinés à me conduire dans les états de Prusse, qui, de tous les lieux du voisinage où je pouvais être à l'abri des insultes de mes ennemis, étaient les plus proches et les plus sûrs.....

[illegible], sortant du bateau, alla quelques pas avant nous pour nous faire passer au poste occupé par quelques soldats et un bas-officier de la garnison ; à peine je l'eus perdu de vue, que je l'entendis parler avec la vivacité et le ton d'un homme en colère. Je courus à ce bruit, et à portée de distinguer les objets, je vis le bas-officier le coucher en joue, et le menacer de tirer sur lui, s'il ne retournait sur ses pas. Deux fois le major, qui avait prévu la difficulté du passage, porta la main à un pistolet de poche dont il s'était muni à tout événement ; il était résolu de se défaire de cet homme qu'il ne pouvait per-

suader par ses discours. Mais, réfléchissant en homme sage, qu'il n'avancerait rien par sa mort, et que les soldats, également exacts à la consigne qui était donnée par le commandant, ne manqueraient point de venger le sort de leur officier, il garda quelque temps le silence, et prit enfin le parti de révéler le dessein qui m'amenait en ce lieu.

» A ces mots, le sergent demande à me voir et à me parler. Je m'avançais durant ce temps; il m'examine de près, et me reconnaissant, quoiqu'à la brune, il me fait une profonde révérence, et ordonne à ses gens de me laisser passer.

» Cette première aventure me fit mal augurer du reste de mon voyage; je ne pouvais croire que mon secret pût long-temps séjourner dans les mains où on l'avait confié. Je me trompais toutefois; mais la providence, qui disposait à son gré de ceux qui devaient contribuer à l'exécution de mon projet, me laissait en proie à mes craintes, pour me faire mieux connaître dans la suite la force et l'importance de ses secours.

» Je renvoyai le major. Remonté dans la nacelle avec mes gens, nous voguâmes à travers la campagne inondée, dans l'espoir de gagner incessamment la Vistule, et de nous trouver dès la pointe du jour à l'autre bord de ce fleuve, et au delà des postes des ennemis.

» Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'après un quart de lieue de chemin, mes conducteurs me menèrent au pied d'une méchante cabane située au milieu de ces marais ! Sous prétexte qu'il était trop tard pour le passage de la rivière, ils m'annoncèrent qu'il fallait s'arrêter en cet endroit, et y passer le reste de la nuit et tout le jour suivant. J'eus beau leur représenter les risques d'un abri qui était à la vue de mes ennemis, et la perte que nous allions faire d'un temps si précieux à ma sûreté. Leur conseil était pris : peut-être, pour ne pas manquer de réussir au rôle d'égalité qu'ils devaient jouer en public, afin de mieux cacher mon rang et ma personne ; c'était alors leur dessein de le répéter tête à tête avec moi. Si cela est, il faut avouer qu'ils s'en tirèrent assez bien, et qu'ils n'abusèrent pas mal de la permission qu'ils avaient d'en user à mon égard comme avec un de leurs semblables.

» Cependant, quel parti avais-je à prendre avec des gens de cette espèce, et que la moindre contradiction pouvait irriter ? Mon sort était entre leurs mains; je l'y abandonnai. Descendant de ma nacelle, j'entrai dans cette maison d'un air aussi assuré, que si ç'avait été une place de guerre propre à résister à tous les efforts des Russes et des Saxons.

» Cette cabane ne formait qu'une chambre, où je ne trouvai pas un coin à me reposer : mais je ne cherchais pas le sommeil ; et, à dire vrai, je l'aurais cherché en vain. Je m'avisai, pour tromper mes inquiétudes et l'affreux ennui de tout le temps que je devais passer en ce lieu, de faire connaissance avec mon illustre compagnie. Un quatrième s'était joint à nous dès les remparts de la ville, quoiqu'on m'eût assuré que mes conducteurs ne devaient être qu'au nombre de trois. J'étais bien aise de démêler ce personnage en même temps que les autres.

» Le premier, qui était le chef de la troupe, me parut d'abord une tête démontée, et qui joignait à beaucoup de suffisance beaucoup de légèreté. Je connus dans la suite que je ne m'étais pas trompé. Vous auriez ri de lui voir affecter très-sérieusement un air d'autorité, prendre un ton élevé et décisif, ne point souffrir qu'on raisonnât après lui, regarder la moindre réplique comme une espèce de rébellion.

» Je me serais volontiers amusé de la singularité de ce caractère qui pouvait fort bien compatir avec la probité, si je n'avais réfléchi que l'étourderie nuit quelquefois plus que la méchanceté même ; et si, à travers sa brusque pétulance, je n'eusse reconnu que c'était l'homme de tout le pays le moins capable de me conduire sûre-

ment. On eût dit, à l'entendre, qu'il ne prétendait rien moins que d'affronter à l'aventure tous les dangers que je pourrais rencontrer; malheureusement encore il n'était informé d'aucun des postes qu'occupaient les ennemis. L'espoir d'une grosse récompense l'avait engagé à se donner au marquis de Monti pour plus habile en ce point qu'il ne l'était; et ce ministre, pour qui l'occasion n'avait qu'un moment qu'il importait de saisir, n'en avait point eu pour l'approfondir et le bien connaître. D'ailleurs le secret demandait qu'il s'en tînt aux premiers hommes que le hasard lui offrait: ceux-ci rejetés, tout autre choix serait devenu aussi dangereux qu'inutile. La suite a justifié celui que l'ambassadeur avait fait; et il n'est plus temps de discuter s'il devait croire le chef de mes conducteurs aussi habile qu'il prétendait l'être, et ne point faire difficulté de me confier à lui.

» Le surnuméraire m'inquiétait bien plus encore; je lui demandai qui il était. Il n'eut pas la complaisance de me laisser croire que je n'en fusse point connu; et, d'un ton aussi ingénu que respectueux, il me répondit qu'il s'enfuyait de Dantzick à cause d'une banqueroute qu'il venait d'y faire. Il ajouta que mes conducteurs lui avaient promis de le mener en Prusse, où il espérait être à l'abri des poursuites de ses créanciers.

» Un banqueroutier, dis-je aussitôt en moi-même, un marchand ruiné, que rien n'engage à mon secret, et qui n'ignore point qu'en me livrant à mes ennemis, il peut recevoir, à une seule fois, non-seulement de quoi réparer ses pertes, mais de quoi se mettre dans un état à n'avoir jamais besoin de commerce ni de travail! Quel compagnon de voyage ai-je là!

» Je n'eus pourtant garde de rien laisser transpirer de mes craintes. Un simple soupçon a souvent fait des traîtres, et plus souvent une apparence de confiance a étouffé des desseins de trahison; mais cette précaution était inutile avec ce bon homme. Son zèle pour moi lui donnait des sentimens qui auraient dû me rassurer, si j'avais pu les voir dans le fond de son âme.

» Les deux autres étaient, ce qu'on appelle en Allemagne, des sznapans. Ils étaient mieux instruits que le premier, des routes du pays; mais, si jamais la nature avait fait germer en eux quelques sentimens d'honneur, il n'était pas possible de les démêler à travers la brutalité de leur instinct, et la férocité de leurs manières.

» Je passai le reste de la nuit couché sur un banc, et la tête appuyée sur le marchand, qui était le seul à qui il me fût plus aisé de parler, à cause qu'il entendait le polonais parfaitement.

» Le lundi matin, 28, je sortis de la cham-

bre, et je fixai mes regards sur Dantzick qu'on ne cessait de bombarder. Mes entrailles, depuis long-temps émues sur cette ville infortunée, le furent bien davantage dans le point de vue d'où je la considérais. Voilà donc, disais-je en moi-même, voilà la récompense de sa fidélité! Peut-être, dès ce jour, elle va passer aux mains de nos ennemis, et se racheter des malheurs qu'elle ne peut plus soutenir, par de nouveaux malheurs qui mettront le comble à sa misère.

» Le triste sort des amis que j'y avais laissés, qu'on allait forcer, le glaive à la main, de se déclarer contre moi, me pénétra d'une douleur si vive, que je me vis près d'y succomber. En vain je rappelais mes forces, elles m'avaient abandonné. Je n'étais plus cet homme endurci aux chagrins, accoutumé aux disgrâces. Heureusement mes larmes me dérobèrent un objet si sensible; et, revenant un peu à moi, j'élévai les mains au ciel, et le priai de ne point m'abandonner dans cet état de langueur et d'affaiblissement, dont je n'étais plus le maître.

» Je rentrais dans la cabane, lorsque tout-à-coup j'entendis une décharge générale de toutes les batteries du camp et de la flotte des ennemis. Je crus aussitôt que c'était en réjouissance de la résolution que la ville avait prise de se rendre, et qu'elle avait dû annoncer la veille au comte

de Munick, général des Moscovites, mais mon cœur se serra de nouveau. Moins touché de mes propres dangers, que des malheurs que ces marques de joie annonçaient à ma patrie, et dont elles étaient comme le signal, je restai quelque temps immobile et presque privé de sentiment. Le général Steinflicht fit tous ses efforts pour me rappeler à moi. Il venait de préparer un dîné fort peu propre, comme l'on peut juger, à contenter le goût, mais qui aurait pu du moins appaiser ma faim, si mes chagrins m'eussent permis de la satisfaire.

» Je dois dire ici ce que j'ai appris depuis peu, c'est que, ce même jour et à la même heure, les seigneurs polonais vinrent chez l'ambassadeur, où ils croyaient que j'avais passé la nuit; ne me voyant point paraître, ils s'imaginèrent que j'étais malade; car ils savaient que j'étais dans l'habitude de me lever de fort grand matin. L'ambassadeur ne cessait de leur dire que j'avais commencé fort tard à reposer. Pour les tromper plus sûrement, il les priait de faire le moins de bruit qu'ils pourraient dans les appartemens. Il leur parlait de la sorte, lorsqu'il entendit le bruit d'artillerie dont je viens de parler : n'ayant dans l'esprit d'autre idée que celle de ma sortie, il ne douta point que ce signe de réjouissance n'en fût un

de la perte de ma liberté; et, par un mouvement dont il ne fut pas le maître, il s'écria : *O Dieu! le roi est donc pris!* Ces mots, qu'il aurait voulu, un moment après, n'avoir pas prononcés, révélèrent le secret dont il était seul dépositaire. Je n'étais cependant qu'à un quart de lieue de la ville, et malheureusement encore sous les yeux, et, pour ainsi dire, sous la main de mes ennemis.

» Je ne puis assez louer la prudence ordinaire de ce ministre, qui, ayant l'art de pénétrer dans les cœurs, avait pareillement celui de rester toujours lui-même impénétrable; mais ce pourrait être ici une leçon pour les personnes revêtues de son caractère, d'être plus en garde qu'il ne le fut, dans cette occasion, contre la vivacité du tempérament, ou, si l'on veut, contre une pareille irruption de zèle; car, dans le fond, ce n'était que du zèle. De quelque part que vînt cette faute, c'en était une néanmoins : aussi, peu de momens après, le bruit de ma retraite fut répandu dans toute la ville, et jusque dans le camp des Russes et des Saxons.

» Les Dantzickois furent extrêmement alarmés de cette décharge de mousqueterie. Ceux d'entre eux qui étaient au fait des réjouissances militaires, s'aperçurent bientôt que c'en était une; mais ils étaient en petit nombre, et ils n'en

savaient pas le sujet : les uns croyaient que c'était à l'occasion d'une victoire remportée par les impériaux sur les Français et leurs alliés en Italie ; d'autres, que les Russes avaient coutume de célébrer l'anniversaire de la bataille de Pultawa arrivée à pareil jour ; quelques-uns, que la fête de Saint-Pierre, qui était le lendemain, pouvait y donner lieu ; ou que peut-être on annonçait l'arrivée de l'électeur de Saxe au camp des Moscovites qui l'attendaient depuis longtemps. La populace pensait différemment ; elle s'imagina que c'était un assaut général que les Russes, secondés des Saxons, donnaient à la place. J'ai su qu'à ce moment la consternation fut générale. On ne voyait que femmes échevelées, jetant des cris affreux dans les rues, et des hommes désespérés, qui, ne voyant le danger que pour le craindre et se le grossir, ne savaient s'ils devaient faire un dernier effort pour repousser l'ennemi, ou attendre de le voir dans les maisons et les places publiques assouvir sa fureur, et passer tout au fil de l'épée. Les magistrats ne faisaient que de s'assembler pour délibérer sur la réponse aux propositions du comte de Munick. Il fut aussi surpris que le peuple. Il envoya de tous côtés sur les remparts, pour savoir si les Russes faisaient quelque mouvement. Ce ne fut qu'après la troisième salve que les députés qui é-

taient allés au camp, rentrèrent dans l'assemblée, et dirent qu'ayant annoncé au général moscovite leur disposition à reconnaître l'électeur de Saxe, ce général leur avait répondu que cette nouvelle lui était si agréable, qu'il allait sur l'heure le témoigner par une réjouissance générale dans tout son camp.

» L'émotion qu'elle excita dans la ville, pouvait bien sûrement faire excuser la surprise de l'ambassadeur, qui n'était pas plus instruit que le magistrat du motif de ce bruit si extraordinaire.

» Mais quelles craintes ne m'aurait pas causées l'inattention presque inévitable de ce ministre, si je l'avais sue dans le temps ! Je pouvais l'apprendre presque aussitôt par un sznapan qui aborda à la cabane avec son petit bateau. Il vint remettre au général Steinflicht deux langues fumées, et un billet fort poli, mais qui ne contenait que des souhaits heureux pour notre voyage. Ce message si peu attendu nous intrigua beaucoup. Le billet était anonyme, et nous ne pûmes jamais comprendre comment celui qui en était chargé, avait pu découvrir le lieu de notre retraite. Nous eûmes beau l'interroger, il s'en retourna maître de son secret; mais il nous laissa de cruelles inquiétudes que le nôtre ne fût découvert.

» Je l'ai déjà dit, et je ne puis, à mon gré,

le dire assez : ces sinistres augures, Dieu les permettait, ou les faisait naître, pour m'engager à n'attendre que de lui seul l'heureuse sûreté qui faisait tout le sujet de mes espérances.

» Je passai tout le reste de la journée dans une impatience extrême de la voir finir. La nuit vint enfin, et nous nous embarquâmes de nouveau.

» Notre route fut infiniment plus pénible qu'elle ne l'avait d'abord été en sortant de Dantzick. Ce n'étaient que roseaux épais qui résistaient au bateau. Ils ne pliaient sous lui qu'avec une espèce de sifflement, qui, se répandant au loin, pouvait déceler notre marche. Leur courbure même marquait notre passage, et nous laissait craindre que le lendemain on ne vît les traces du chemin que nous aurions fait. Souvent nous fûmes obligés de descendre du bateau, et, enfoncés dans la vase, de le tirer à force de bras pour le transporter dans les endroits où il y avait plus d'eau.

» Vers le minuit, nous arrivâmes à la chaussée d'une rivière que je crus être la Vistule. Nos conducteurs se mirent aussitôt à tenir conseil entre eux. Le général ni moi nous n'y fûmes point appelés. Leur résolution fut que leur chef, avec Steinflicht et le banqueroutier remonteraient à pied la chaussée, tandis que je me rembarquerais avec les deux autres pour côtoyer cette mê-

de paille qui s'y trouva par hasard, et me prièrent de me reposer pendant qu'ils feraient sentinelle en bas, et iraient même au loin dans la campagne chercher le général, que je ne cessais de demander.

» Il y avait déjà deux nuits que je n'avais dormi ; j'essayai de reposer, et je ne le pus point. Mes bottes pleines d'eau et de fange, la perte de Steinflicht, ce dessein marqué de mes conducteurs de s'éloigner de la route qu'ils étaient convenus de suivre, les dangers que je courais dans le lieu où ils m'avaient amené, que sais-je? mille idées funestes me roulaient dans l'esprit; elles me privaient du bonheur même que je pouvais espérer de l'accablement de fatigue où j'étais; naturellement il devait appesantir mes sens, et m'ôter, du moins pour quelque temps, le sentiment de mes peines.

» Je me levai, et, mettant la tête à la lucarne de ce grenier, je vis un officier russe qui se promenait gravement dans la prairie, et deux soldats qui y faisaient paître des chevaux. Cette vue me saisit : l'air rêveur de cet homme, qui semblait méditer quelque dessein ; ces chevaux, auprès desquels il revenait sans cesse, comme s'il eût eu impatience de s'en servir au plutôt; ces soldats avec leurs armes; leur séjour enfin dans un lieu assez éloigné de leur camp; tout

me fit craindre que je ne fusse tombé dans le piége que je prenais tant de soins d'éviter. Il est quelque chose de plus prétieux que le courage, et que je faillis à perdre alors, je veux dire l'espérance qui le soutient et qui souvent l'inspire.

» Ma frayeur fut bien plus grande encore, lorsqu'à cent pas au delà je vis passer plusieurs Cosaques courant à bride abattue à travers les champs. Ils venaient à ce misérable abri où je m'étais flatté de plus de sûreté que dans tout autre. Ce spectacle si peu attendu me fit retirer de la fenêtre d'où je les avais aperçus. Je me remis sur ma botte de paille, où je ne songeai qu'aux moyens d'échapper, s'il était possible, aux recherches de cette troupe qui m'environnait.

» Je croyais voir sur l'heure investir la maison; ils firent plus; sans s'amuser à la bloquer, ils s'en rendirent les maîtres. Presque aussitôt j'entends monter à mon grenier: c'était mon hôtesse qui, députée par mes conducteurs, venait m'avertir de leur arrivée, et me prier en même temps de ne point faire de bruit. Ce conseil était bon à suivre, et je l'avais déjà prévenu; mais ces Cosaques si dangereux, et qui, je pense, avaient ordre de courir après moi, n'étaient entrés dans cette maison que pour s'y rafraîchir: ils se firent donner à déjeûner, et leur halte dura plus de deux heures.

» J'entendais de mon galetas tous leurs discours. C'étaient des récits infâmes, dont l'un renchérissait sur l'autre, et dont le moins affreux n'était digne que de gens de cette espèce, qui n'ont ni honneur ni religion. Le siége de Dantzick ne fut point oublié non plus que la plupart de leurs exploits en Pologne, qui me firent autant d'horreur que de pitié.

» Dès qu'ils furent partis, l'hôtesse vint me retrouver. « Les voilà dehors, me dit-elle; mais, » dites-moi, qui vous oblige si fort à les éviter? » que n'êtes-vous venu boire et vous amuser » avec eux et vos camarades? qui êtes-vous en- » fin, et d'où venez-vous? Sûrement vous n'êtes » point de ce pays; je le connais à votre langa- » ge; et puis votre physionomie annonce en » vous quelque chose qui dément l'habit que » vous portez. Parlez, expliquez-vous; je ne » veux point vous trahir; et, à votre air qui me » touche infiniment, je me sens portée à vous » rendre service ». A des discours si pressans, je ne savais que répondre : mon ingénuité naturelle me dénoua vingt fois la langue; mais il m'était trop dangereux de la laisser maîtresse de mon sort. J'accordai quelque chose aux soupçons de cette femme, dont aucun n'approchait de la vérité; je fis semblant d'être tout ce qu'elle voulait. Heureusement elle n'avait pas assez

d'esprit pour sentir toutes les contradictions qu'elle mettait en avant, et auxquelles je me prêtais par complaisance; surtout le peu de jour de ce grenier me fut très-favorable; elle ne remarqua point mon émotion à chaque mot que je prononçais. Hélas! la vérité se décelait sur mon visage par le seul effort que je faisais pour la cacher.

» Échappé à ses questions, je ne pus point si aisément échapper à ses craintes; « Mais si » cela est ainsi, ajouta-t-elle, que vous soyez » si brouillé avec les Moscovites, je vous prie » de sortir de chez moi. S'ils vous y décou- » vraient, je serais perdue; peut-être en vien- » draient-ils jusqu'à brûler ma maison ». Elle était sur le point de me mettre à la porte, si je n'avais trouvé le moyen de la persuader qu'elle n'avait rien à craindre; mais ce ne fut qu'après bien des discours que, se sentant rassurée, elle me laissa enfin en repos.

» Dans la crainte qu'il ne survînt encore des Cosaques ou des Moscovites, je me tins tout le reste du jour sur ma botte de paille. J'étais là à l'abri de leurs hostilités; mais je n'en étais pas plus tranquille. Obsédé d'une foule de noirs chagrins, je ne pouvais les dissiper. J'avais le courage de les combattre, et, malgré moi, le courage de m'en occuper. Ce

n'est presque jamais que le malheur qu'on évalue ; il n'est que le plaisir qui ne se calcule pas.

» En vain je chercherais ici à donner une peinture de mon état. Il n'est point d'homme qui, se mettant à ma place, ne trouve aussitôt dans le fond de son cœur tous les divers sentimens qui s'élevaient dans le mien. J'éprouvai ce genre de tourment, à mon avis, le plus cruel de tous : c'est de ne pouvoir agir quand on est le plus agité, et d'être forcé d'attendre dans l'inaction tout ce qui peut arriver de plus désolant et de plus funeste.

» Deux réflexions servirent toutefois à me consoler : la première, c'est que Dieu ne m'avait ôté Steinflicht, le seul homme de qui je pouvais attendre du secours, qu'afin que je ne misse ma confiance qu'en lui seul. La seconde, c'est que je ne pus douter, par une chose que je me rappelais, et que je vais dire, que Dieu ne prît un soin tout particulier de moi jusque dans les moindres circonstances de mon voyage.

» L'ambassadeur, à mon départ de Dantzick, m'avait remis deux cents ducats. Désaccoutumé depuis bien des années de porter de l'argent sur moi, je ne pus me faire à ce poids. Dès le premier jour, je priai Steinflicht de m'en décharger. Il rebutait cette proposition, et me faisant sentir

l'importance d'un secours si puissant, il me priait aussi très-sérieusement de ne pas m'en dessaisir. Je goûtais ses discours ; et un moment après, sentant l'incommodité de cet or qui balottait dans ma poche, je redoublais mes instances qui m'attiraient toujours de nouveaux refus. Pour terminer ce différent, il fut décidé que Steinflicht prendrait la moitié de cette somme, et que je garderais l'autre ; et c'est-là le bonheur que la providence m'avait ménagé, et dont je veux parler. En effet, seul et réduit à moi-même, comme je l'étais alors (car je comptais peu sur mes gens), qu'aurais-je fait si je n'avais eu de quoi acheter dans le chemin qui me restait à faire, ou les commodités dont je pouvais avoir besoin pour me le rendre plus supportable, ou le silence des personnes qui pouvaient me le rendre plus assuré ?

» Sur la fin du jour, ennuyé de ma situation, je descendis pour prendre congé de mes conducteurs : « Ils savaient, me dirent-ils, que le général Steinflicht n'était qu'à un quart de lieue,
» et qu'il se proposait de nous rejoindre dans la
» nuit à un endroit de la Vistule, dont ils étaient
» convenus, et où était un bateau tout prêt à
» nous passer ; mais ils doutaient qu'on pût ris-
» quer le trajet par le vent qu'il faisait alors, qui
» était des plus violens, et à l'aide d'un bateau

» aussi petit et aussi mauvais que celui qu'ils s'é-
» taient procuré.—Allons toujours, leur dis-je,
» je ne vois pas de plus grand danger que de res-
» ter plus long-temps où nous sommes ».

» Il ne me convenait plus de me méfier de ces gens qui, ayant bu et mangé avec mes ennemis, avaient préféré mon salut à leurs intérêts, et parmi les fumées même du tabac et d'une bierre capable de leur troubler les sens, avaient eu assez de courage et d'honneur pour me garder la fidélité qu'ils m'avaient promise. Ils prirent aussi de bon cœur la résolution que je leur inspirai. A nuit close, nous nous remîmes dans le bateau que nous laissâmes à un quart de lieue où les inondations finissaient.

» Nous marchâmes plusieurs heures à pied, presque toujours dans des terres molles et bourbeuses, où, enfonçant jusqu'aux genoux, nous avions besoin à tout moment de nous prêter du secours les uns aux autres. Souvent nos efforts ne servaient qu'à nous plonger davantage dans ce terrain fangeux, et à nous mettre dans un plus grand danger de n'en point sortir.

» Nous gagnâmes enfin la chaussée de la Vistule. Un de mes sznapans me pria d'y rester un moment avec son camarade, tandis qu'il irait voir si le bateau était à l'endroit de la rivière où l'on avait promis de le tenir prêt. Nous fûmes une

bonne heure à l'attendre ; il parut enfin, et nous dit que ce bateau n'y était plus, et qu'apparemment les Moscovites l'avaient enlevé.

» Il fallut rentrer dans le marais d'où nous sortions. Nous prîmes une autre route ; et après une lieue de chemin, aussi pénible que celui que nous avions déja fait, nous choisîmes pour asile une maison où je fus aussitôt reconnu.

« Que vois-je, s'écria l'hôte, dès qu'il m'eut » aperçu? — Tu vois un de nos camarades, lui » répondirent mes conducteurs; que trouves-tu » dans son air de si extraordinaire? — Vraiment » je ne me trompe point, ajouta cet homme : » c'est le roi Stanislas. — Oui, mon ami, lui » dis-je aussitôt d'un air ferme et assuré, c'est » lui-même; mais, à votre physionomie, je con» nais que vous êtes trop honnête homme, pour » me refuser les secours dont j'ai besoin dans » l'état où je parais à vos yeux ».

» Cet aveu simple et naturel eut le succès du monde le plus heureux ; et ce n'est pas par ses suites que je l'approuve : n'eût-il point réussi, je l'estimerais encore le parti le plus sage que je pouvais prendre en cette occasion. Ce n'était point ici cette femme du jour précédent, esprit faible et léger, et dans qui la curiosité me faisait soupçonner ce qui l'accompagne ordinairement, une démangeaison extrême de parler et de tout

redire. Je saisis d'abord mon homme ; c'était un de ces caractères francs et ingénus ; brusque, à la vérité, mais solide, raisonnable, actif et résolu, tel enfin qu'il n'aurait pu me pardonner, si je me fusse avisé de le contredire. Son air libre et décidé m'annonçait ou un ennemi, peut-être même dangereux, si je lui refusais ma confiance, ou un homme à tout entreprendre, si je la lui donnais avec autant de bonne foi qu'il en montrait lui-même dans ses manières. Je ne dis point ici que, par l'éloge dont j'assaisonnai mon aveu, je le piquai d'honneur, et lui montrai adroitement ce qu'il devait faire pour me servir en cette occasion.

» Il me promit de me faire passer la Vistule, et il me tint parole. Il sort de chez lui, et plein de zèle il se hâte d'aller chercher un bateau, et d'examiner de tous les bords de la rivière celui où je pourrais la passer avec moins de danger.

» C'etait le mercredi 30. Comme il ne m'était pas possible de dormir, et que l'expérience m'avait appris que mes idées n'étaient jamais plus tristes, que lorsque j'étais dans un plus grand repos, je voulus les dissiper par la vue de la campagne.

» Quoique, au lieu de ces Cosaques qui le jour auparavant m'avaient causé d'assez vives alarmes, je ne visse plus de la fenêtre d'un grenier

où je m'étais retiré, que des objets indifférens, ou même agréables, je ne pus point m'en amuser. Ce n'est pas par effort qu'on se distrait de ses peines; et les yeux ne voient rien, quand le cœur ne voit point avec eux.

» Je ne fus pourtant pas long-temps sans prendre intérêt à ce qui s'offrait à ma vue. J'aperçus le chef de mes conducteurs revenant à grands pas vers la maison où j'étais.

» Dès qu'il fut entré, je lui demandai des nouvelles du général Steinflicht. « Nous étions la » nuit dernière, me dit-il, sur la chaussée de la » Vistule, où le rendez-vous était donné; nous » vous y attendions avec une impatience extrême, » lorsque nous avons aperçu une troupe de Co- » saques venant à nous. Ne pouvant leur faire tête, » et ne trouvant point à nous cacher, j'ai pris le » parti de la fuite, et je crois que le général et le » banqueroutier en ont fait autant chacun de son » côté. — Ah! malheureux, lui dis-je, pourquoi » abandonner Steinflicht? N'avais-tu pas des pré- » textes à couvrir ta marche et la sienne? Ses » airs empruntés l'auront décélé, et il lui suffisait » de ta compagnie pour n'être cru qu'un paysan » comme toi. Sans doute il est déja entre les » mains des ennemis ».

» Ingénieux à me tourmenter, j'appuyai sur cette idée, et je m'en fis le sujet d'un nouveau

chagrin. Je le surmontai toutefois en pensant que, si c'était pour moi un malheur d'être abandonné comme je l'étais, c'en serait un bien plus grand, si je venais, pour ainsi dire, à me manquer à moi-même, et si je ne me tenais lieu de tous les secours que je pouvais tirer d'ailleurs. Je rappelai ma fermeté, et je crus l'avoir mise au point qu'elle dût me suffire dans quelque événement fâcheux qui put encore m'arriver.

» Je raisonnais ainsi avec moi-même, lorsque, sur les cinq heures du soir, je vis arriver mon hôte. Il m'annonça qu'il m'avait bien trouvé un bateau chez un pêcheur où logeaient deux Moscovites, mais qu'il n'était pas d'avis de hasarder sitôt le passage, à cause du grand nombre de Cosaques répandus aux environs, dont les uns gardaient leurs chevaux au pâturage, et les autres battaient la campagne, avec ordre de suivre mes traces, et de m'arrêter partout où ils me trouveraient. Il ajouta que, dans cette vue, ces derniers s'en prenaient indifféremment à tous les passans, les fouillaient, les interrogeaient, en exigeaient des passeports ou des répondans du voisinage, et qu'ils s'attachaient plus particulièrement à examiner ceux qui étaient à peu près de mon âge, de ma taille, de ma figure, sous quelque décoration et en quelque état qu'ils parussent à leurs yeux.

» Heureusement, je venais de me rassurer et de me convaincre que mon courage devait être désormais mon unique appui. Sans cela, cette triste nouvelle m'aurait abattu au point de m'ôter toute espérance d'échapper à mes malheurs. Je tins conseil avec mes paysans, et, après bien des réflexions, il fut décidé que je passerais la nuit et le jour suivant dans la maison où j'étais, en continuant la sage précaution de m'y dérober à la vue de quiconque pourrait y aborder.

» Le lendemain, jeudi 17 juillet, je rassemblai tous mes gens, pour prendre leur avis sur l'importante affaire de ce passage de la Vistule, qui me tenait si fort au cœur. Nous examinâmes tous les endroits par où l'on pouvait le tenter avec quelque sûreté. Les sentimens de mes conducteurs étaient plus ou moins hardis, leurs vues plus ou moins sensées, selon qu'une bouteille d'eau-de-vie, qui était au milieu d'eux, était plus ou moins pleine; car c'est elle qui présidait à l'assemblée, et qui en réglait les délibérations. Ce n'était, dans les commencemens, que des propos timides. On ne voyait plus de moyens de passer outre; l'espoir des grandes récompenses promises disparaissait, et, à leur place, les prisons, les tortures, les gibets étaient les seuls objets qui se présentaient devant leurs yeux. Une nouvelle effusion de la liqueur relevait in-

sensiblement ces courages abattus; et je vis le moment où ils allaient affronter tout le camp des Russes, et me mener, sans rien craindre, à travers le feu de mille batteries de canon. Je mis les choses dans une juste égalité, par le soin que j'eus de me saisir de la bouteille, et de proportionner à chacun la dose du courage qui lui était inspiré.

» Les esprits étaient à peu près en l'état où je les souhaitais, et il était environ six heures du soir, lorsque l'hôte de la maison, plus actif et plus sensé que tous ces donneurs d'avis ensemble, arriva plein de joie. Il m'assura que les Cosaques s'étaient retirés des environs; que le passage était libre, et que le bateau était prêt, sur le bord de la Vistule, à une lieue de l'endroit où nous étions. J'attendais impatiemment que la nuit fût venue, pour me mettre en chemin.

» Je montai à cheval, et mon hôte aussi. Il marchait devant moi, et me précédait d'une cinquantaine de pas. Les trois paysans suivaient à pied, et faisaient mon arrière-garde. Les graves sénateurs du jour précédent étaient devenus mes soldats; et c'était-là toute l'armée que j'avais à opposer à celle dont la force ne se tournait plus que contre moi seul. Nous traversâmes des bourbiers très-profonds, où mon cheval, qui était mal sur ses jambes, s'abattait à chaque pas. De

tous côtés paraissaient les feux des divers camps volans des ennemis, qui n'étaient pas aussi éloignés que mon hôte l'avait pensé. La clarté que ces feux répandaient sur ma route, m'était favorable. Et qui eût dit alors aux Russes que c'étaient eux-mêmes qui m'éclairaient pour m'aider à les éviter?

» Nous fûmes obligés de passer tout auprès du village de Keismag, où ils avaient un poste considérable. C'est là qu'ils avaient fait le parc de leur artillerie dès le commencement du siége, et ils en avaient fait depuis l'entrepôt général de toutes leurs munitions de bouche. Nous avions déjà fait une demi-lieue sans rencontrer personne, lorsque mon hôte, revenant sur ses pas, me dit d'arrêter, pendant qu'il irait encore examiner certain endroit dont il craignait que le passage ne fût moins libre en ce moment qu'il ne l'avait d'abord espéré.

» Je n'attendis pas long-temps; il revint tout alarmé m'annoncer que tout y était plein de nouveaux Cosaques. Il ne leur avait échappé qu'en disant, qu'au retour de leur armée où il avait amené des vivres, il avait perdu ses chevaux au pâturage, et qu'il les cherchait avec soin de toutes parts.

» Ce récit mit la consternation dans ma troupe, et, sans mon aveu, on en vint à un conseil,

où il fut décidé qu'il fallait incessamment retourner sur ses pas. « Vous n'en ferez rien, leur dis-
» je, et je serai une fois le maître à mon tour : et
» quel si grand sujet avons-nous de craindre
» une poignée de malheureux, qui sans doute
» nous craindraient eux-mêmes, si nous osions
» les approcher? Croyez-moi; armons-nous de
» gros bâtons qui, avec du courage, nous suf-
» firont pour les forcer dans leur poste, s'ils ne
» sont pas en plus grand nombre que nous ». . . .

» Ce discours ne les ébranla point; et comme je voyais autant de risque à rebrousser qu'à aller en avant : « Eh bien ! repris-je, si mon projet
» vous paraît téméraire, substituons la ruse à la
» violence; usons du même expédient qui a
» réussi à notre hôte; disons, comme lui, que
» nous cherchons des chevaux égarés ». Cette proposition ne les toucha pas plus que la première, et je ne m'en étonnai point : la peur ne prend conseil que d'elle seule; et malheureusement elle ne se propose d'autre ressource que la fuite, qui, loin de la détruire, ne sert d'ordinaire qu'à l'augmenter. . . . .

« Faisons mieux, dit mon hôte, qui voyait
» avec douleur qu'il n'était pas possible de ré-
» chauffer ces cœurs glacés; attendez-moi ici; je
» vais encore à la découverte : peut-être à droite
» ou à gauche trouverai-je un chemin détourné

» et aussi sûr que nous le souhaitons ». Il part; mes trois conducteurs se couchent aussitôt ventre à terre. Je les considérais dans cet état, et, les voyant presque privés de sentiment, je ne pouvais concevoir que l'amour de la vie, qui doit porter à la défendre, soit capable d'ôter les forces qui peuvent servir à la conserver.

» Cependant leur chef, cet homme autrefois si intrépide en apparence, se relève un moment après, et excite ses camarades à s'enfuir avec lui. Ce fut alors que, ne pouvant plus retenir mon indignation : « Quoi, lâches, leur dis-je,
» vous voulez donc m'abandonner? — Mais,
» mon Dieu! reprenaient-ils tous ensemble, et
» comme de concert, voulez-vous que nous
» nous exposions à être pendus, pour vous mé-
» nager une sûreté qui ne dépend point de nous?
» — Pendus ou non, repris-je avec un empor-
» tement affecté, il n'est plus temps de délibé-
» rer; vous vous êtes engagés à m'accompagner,
» et vous ne me quitterez qu'au moment où je
» croirai pouvoir me passer de votre indigne
» présence. Écoutez-moi, et tremblez de la ré-
» solution que vous me forçez de prendre. Si vos
» promesses, si vos sermens, si la récompense
» qui vous attend, si le respect que vous me de-
» vez, si rien ne peut vous arrêter, j'appelle dans
» ce même instant les Cosaques; et, s'il me faut pé-

» rir par votre fuite, j'aime autant périr par mon
» indiscrétion, et me venger en même temps
» de votre perfidie ».

» Il n'y avait qu'une pareille fermeté qui pût retenir auprès de moi ces misérables. Je trouvai le remède à un mal qu'on dit être incurable ; mais tel est le malheur de ces cœurs bas que tout épouvante, c'est qu'on ne peut calmer en eux une émotion de crainte que par le sentiment plus vif d'une autre crainte qui achève de les alarmer. C'était aussi le seul moyen que j'avais de me dérober aux risques où m'allait exposer la désertion de ces hommes sans honneur, qui sûrement se seraient rachetés à mes dépens des moindres hasards qu'ils auraient rencontrés dans leur marche.

» Heureusement mon hôte ne tarda pas à revenir, il m'assura que les Cosaques s'étaient retirés. Je vis dans le moment mes trois poltrons debout, et leur chef qui, reprenant son air ordinaire, me dit d'un ton d'autant plus effronté, qu'il paraissait plus soumis et plus modeste : « Avez-vous pu croire que nous eussions envie
» de vous quitter ? vous n'ignorez pas vous-même
» par tout ce qui s'est déjà passé, combien nous
» vous sommes fidèles. — Montrez-le donc, lui
» dis-je, en lui jetant un regard plein de mépris,
» et qu'on ne parle plus de retourner en arrière ».

» Je prononçais ces mots en montant à cheval, et je m'aperçus bientôt que ce même chef et ses deux camarades ne me suivaient que de loin, apparemment dans le dessein de me laisser au premier danger qui s'offrirait sur ma route.

» Je marchai avec mon hôte une bonne demi-lieue, au bout de laquelle nous rencontrâmes la chaussée, et peu de temps après un chariot moscovite qui venait à nous, et où étaient trois hommes que nous crûmes devoir éviter. Nous nous mîmes derrière une haie épaisse où nous ne fûmes point aperçus; à cent pas de là nous laissâmes nos chevaux; et avançant toujours sur cette même chaussée, nous fîmes un quart de lieue à pied. « C'est ici, me dit mon hôte, l'endroit des-» tiné à votre passage : je vous laisse pour un » moment, mais accordez-moi une grâce, cachez-» vous dans ces broussailles en attendant que je » vous amène le bateau ».

» Il ne me laissa pas long-temps dans cette posture où je me déplaisais fort. Je conviens que, dans la crainte d'une surprise, elle m'était aussi nécessaire que l'intrépidité me l'aurait été dans une rencontre que je n'eusse pu éviter, mais toutefois elle me parut humiliante, et ce n'a pas été une des moindres peines de mon voyage, que la contrainte où j'étais si souvent de me cacher. Je ne m'en consolais que par l'idée des efforts que

je faisais pour me vaincre, et qui, par la répugnance que j'éprouvais, supposaient peut-être autant de résolution et de force, que le courage le plus décidé. D'ailleurs, n'est-ce pas une espèce de courage de n'en point faire paraître où il est inutile, et souvent dangereux d'en montrer.

» Mes gens entendirent plutôt que moi le bruit des rames; ils accoururent pour me joindre. Nous nous embarquâmes, et fîmes enfin ce trajet si long-temps désiré et acheté par tant de périls et de peines.

» Nous étions déjà prêts d'aborder, lorsque, tirant mon hôte à l'écart, et le remerciant avec une tendre affection de ce qu'il avait fait pour moi, je lui mis dans la main autant de ducats que la mienne étendue avec soin en avait pu ramasser dans ma poche. C'était-là la vraie occasion de me soulager du poids de ce reste d'argent qui m'incommodait sans cesse. Mais, d'ailleurs, je croyais moins faire un plaisir, que m'acquiter d'une dette. Cet honnête paysan, surpris et presque honteux, se retire et cherche à m'échapper: « Non, non, » lui dis-je, vous avez beau faire, vous recevrez » ce présent; c'est un nouveau service que je vous » demande, et que je regarde même comme une » des plus grandes preuves de votre attachement » pour moi ».

» Comme je le pressais plus fortement, et qu'il

redoublait ses efforts pour se dérober à ma reconnaissance, les autres s'imaginèrent que j'avais pris querelle avec lui. Ils accouraient déjà pour m'appaiser ; ce mouvement qu'il aperçut l'obligea à me dire précipitamment que, si pour me satisfaire, il fallait absolument recevoir quelque chose de moi, il voulait bien accepter deux ducats, seulement pour un ressouvenir éternel du bonheur qu'il avait eu de me voir et de me connaître.

» Ce noble désintéressement me charma d'autant plus, que je n'avais pas lieu de l'attendre d'un homme de sa sorte. Il prit deux ducats dans ma main avec des façons et des sentimens que je ne puis exprimer; et il m'en remercia autant que je l'aurais remercié moi-même, s'il avait reçu, je ne dis pas le modique présent que j'avais dessein de lui faire, mais toutes les récompenses dont j'aurais voulu payer les services qu'il m'avait rendus.

» A quelques cents pas au delà de la Vistule, nous aperçûmes un gros village, nous y arrivâmes à la pointe du jour ; c'était le vendredi 2 juillet. Il m'était important de ne point tarder à poursuivre ma route. J'appris que les Russes avaient même de ce côté-là des postes avancés, et que les Cosaques venaient faire le dégât aux environs. Je demandai aussitôt des chevaux ;

mais il ne m'était pas possible de m'en procurer sans le secours de mes paysans. Ces lâches coquins s'imaginaient n'avoir plus rien à craindre ; ils ne daignaient pas m'écouter ; ils entrèrent dans une auberge ; j'y arrivai un moment après, et je les trouvai qui s'endormaient enfoncés tous trois dans un méchant lit de plumes. Durant ce temps, je fis ce qu'ils auraient dû faire eux-mêmes, si j'avais pris comme eux le parti de me reposer. Je rôdai autour de cette maison, faisant comme une espèce de patrouille pour n'être pas surpris par mes ennemis.

» Ennuyé toute fois de ces promenades qui me ramenaient sans cesse au même endroit, et plus encore du séjour que je faisais inutilement dans ce lieu, je rentrai dans la chambre, et éveillant doucement un de ces paysans, je fis tant que je lui persuadai d'aller me chercher une voiture, quelle qu'elle fût, et à quelque prix quelle pût être.

» Il revint au bout de deux heures, mais ivre à ne pouvoir se soutenir. Il amenait cependant avec lui un homme qui voulait bien louer des chevaux avec un chariot rempli de marchandises, mais à condition que nous remettrions en argent comptant, à quelqu'un du village, le prix des effets qu'il consentait nous confier. Il craignait que les Cosaques, plus voleurs que soldats, ne

nous les enlevassent. Dans ce cas, il souhaitait, ce qui était juste, que leur perte ne fût point sur le compte de celui à qui tout l'équipage appartenait, et à qui il en avait répondu lui-même. . .

» N'ayant aucune envie de retourner sur mes pas, et encore moins de temps à perdre, au lieu de remettre l'argent, je m'avisai d'acheter tout ce bagage. Il fut évalué vingt-cinq ducats, que je donnai avec autant d'empressement que si j'avais craint un dédit où l'on craignait, au contraire, de ma part un rabais considérable. . . .

» Cependant ce marché à la hâte, et par un homme qu'on n'estimait qu'un paysan fort mal aisé, excita l'attention des paysans. Leur nombre s'accrut en peu de temps; ils m'examinaient avec soin, lorsque mon ivrogne, ébloui sans doute par le reste de l'argent qu'il m'avait vu remettre dans ma poche, commença, d'un air insolent, à faire valoir les services qu'il m'avait rendus. Il vanta sa fidélité, et même son courage; il rappela les hasards qu'il avait courus; il dit enfin qu'il ne voulait point être la dupe du sacrifice qu'il m'avait fait de son loisir, de sa liberté, de sa vie, et que sur l'heure il prétendait savoir ce qu'il aurait pour sa part de la récompense que je lui devais.

De tous les dangers que j'avais courus jusqu'a-

lors, c'était peut-être le plus grand. Cet indigne orateur ne faisait que balbutier; mais il parlait à des gens aisés à ébranler, et qui, pour l'ordinaire sans être capables de vrais sentimens de pitié, ne manquent point de s'émouvoir aux tristes dehors qui les réclament. Je reconnus que les tons plaintifs sont d'infaillibles ressorts auprès de la populace; et que les plus grossiers de ces tons sont même toujours les plus propres à lui donner les mouvemens qu'on désire. J'eusse pourtant regardé avec indifférence l'attendrissement qu'elle paraissait accorder au prétendu malheureux, si la vivacité de celui-ci, augmentant à proportion de la compassion qu'il faisait naître, je n'eusse appréhendé qu'elle ne le menât au point de dévoiler tout le mystère qui lui était confié.

» Je craignais surtout que le chef de ma troupe, naturellement insolent, n'appuyât ces injustes remontrances par de nouvelles remontrances de sa façon, et qu'animant son autre camarade, dont la vertu m'était également suspecte, ils ne s'élevassent tous contre moi. A quels malheurs ne devais-je pas m'attendre, et qu'aurai-je fait si mon secret avait été confié à une foule de paysans, qu'aucun motif n'engageait à épouser mes intérêts? La majesté du trône n'inspire guère que par l'éclat dont elle est revêtue, et

surtout à des yeux qui n'accordent qu'à ce seul éclat les hommages qui lui sont dûs.

» Il en arriva tout autrement. Ce chef fit une action dont je ne le croyais point capable. Il s'éleva contre l'ivrogne, et, prenant la parole de ce ton de maître qu'il affectait toujours : « Tais-» toi misérable, lui dit-il : quel sujet as-tu de te » plaindre ? N'avons-nous pas partagé tes peines » et tes dangers, et nous vois-tu former des pré-» tentions comme les tiennes » ? Puis, s'adressant à tout ce peuple : « Ne croyez point à cet homme, » ajouta-t-il, c'est sa folie dans le vin de se croire » en compagnie de rois et de princes ; si vous » l'écoutez, je serai bientôt quelque grand per-» sonnage, pour qui cependant il n'aura guère » plus de respect, que s'il ne me croyait que ce » que je suis, aussi pauvre et aussi malheureux » qu'il l'est lui-même ».

» Ces paroles détournèrent sur l'ivrogne tout le murmure qu'il allait exciter contre moi. On fit des huées sur lui. Je ne laissai pas de découvrir dans la foule certains regards qui marquaient qu'on n'était pas généralement convaincu que je fusse en effet ce que je voulais paraître. Rien n'était plus flatteur, je l'avoue ; on aime à être démêlé, et l'on s'imagine que c'est moins l'effet de la pénétration des autres, que de ce qu'il y a dans nous qui perce à travers les voiles dont nous

désirons le couvrir; mais ce qui m'eût peut-être fait plaisir en toute autre rencontre, m'embarrassait fort en celle-ci.

» Je pris le parti de quitter au plutôt ce village. J'y aurais abandonné ce paysan ivre, dont je n'avais plus que faire, si je n'eusse craint qu'en l'état où il était, il n'achevât de mettre au jour ce qu'il avait commencé de développer. Cette trace de lumière laissée après moi, pouvait en un moment s'étendre au loin, et devenir un obstacle au reste de mon voyage. Je le fis emballer dans la voiture; et, pour le garantir des chutes dont il était menacé à chaque cahot, je fus obligé de lui servir de barrière et d'appui. Le chef de mes conducteurs se mit devant pour mener les chevaux, et je renvoyai le troisième, en le chargeant d'aller annoncer à l'ambassadeur mon heureux passage de la Vistule.

» Nous partîmes de ce village, sans oser demander aucun chemin, afin qu'en cas de poursuite, on ne pût dire quelle route nous aurions prise: aussi nous ne savions où nous allions. Je me réglai par conjecture, connaissant par la carte la situation du pays. Comme il s'agissait de passer le Nogat, je faisais toujours gagner la pointe où il se sépare de la Vistule, en laissant sur la gauche la ville de Marienbourg, où il y avait garnison des ennemis.

» Nous traversâmes plusieurs villages occupés par des Saxons et des Moscovites, sans que personne nous dît mot. Quelque besoin que nous eussions de nous y arrêter, nous n'osâmes y mettre pied à terre. Il n'était pourtant pas possible d'emmener nos chevaux plus loin. La chaleur était excessive; et, à force d'avoir été pressés, ils étaient déjà rendus.

» Heureusement, à cent pas du chemin, nous découvrîmes une maison abandonnée où nous nous retirâmes durant près de deux heures pour les laisser pâturer. Sur les huit heures du soir nous arrivâmes au bord d'une rivière; un cabaret était auprès, et à quelques pas, dans le sable, une vieille nacelle presqu'ouverte de toutes parts. « Quel bonheur, s'écrièrent mes gens! voici enfin » le Nogat et un bateau que la providence semble » avoir mis exprès sur ses bords pour nous servir » à le passer ». Cette opinion ne s'accordait point avec mes idées; mais elle était agréable, et je n'osai la contredire. Ils commençaient déjà à faire rouler les ais demi-pourris de ce bateau, lorsqu'un paysan vint à paraître, à qui je demandai si c'était-là le Nogat. « Non, vraiment, répondit-» il, c'est la Vistule; le Nogat est à une lieue et » demie d'ici ».

» Cet éclaircissement ne pouvait venir plus à propos. Nous étions perdus sans ressource, si

nous eussions repassé ce fleuve que nous avions eu tant de peine à traverser. Nous entrâmes dans le cabaret, et nous nous dîmes des bouchers de Marienbourg, qui souhaitaient passer le Nogat pour aller au delà faire des achats de bétail. « Ce » trajet n'est pas possible, nous répondit l'hôte; » tous les bateaux de cette rivière, jusqu'aux plus » petits ont été enlevés par les Russes, et con- » duits à Marienbourg, à cause des partis polo- » nais qui battent la campagne de l'autre côté ».

» Quoi ! toujours des obstacles, me dis-je en moi-même, et dans le temps que j'ai le plus d'espérance de n'en plus trouver ! autant valait-il échouer dès les premiers pas, et ne point acheter par tant de peines, un funeste accident que je ne puis éviter. Cependant le bonheur que j'avais déjà éprouvé, ranimait mon courage et servait dans mon cœur de garant à la providence, de celui qu'elle daignait encore me préparer.

» Je passai la nuit dans la grange sans pouvoir reposer. Dès la pointe du jour mes sznapans opinèrent qu'il ne nous restait d'autre moyen de traverser cette rivière, que de gagner le pont de Marienbourg. « En vérité, m'écriai-je, en leur » adressant la parole, je ne vous reconnais plus: » est-ce bien vous qui marquez tant de courage? » Quoi ! vous oserez affronter une nombreuse » garnison de troupes réglées, vous qui avez pâli

» aux approches d'une petite troupe de gens sans
» discipline, et qui ne méritent pas même le nom
» de soldats ! Ignorez-vous que le danger que je
» fuis m'attend en cette ville et que vous y trou-
» verez sûrement les fers et le gibet que vous
» craignez ».

» J'aurais cru qu'il n'en fallait pas davantage pour leur faire abandonner un avis si hasardeux. Je me trompai; ils y persistèrent, et voulurent m'obliger à m'y rendre, jusqu'à me menacer de me quitter si je ne les suivais. Était-ce folie ou désespoir? je n'en sais rien; mais ce ne fut qu'à force de prières, et j'ose dire à force de supplications, qu'ils me laissèrent maître de ma destinée et de la leur.

» Ce que je leur proposais était assurément raisonnable. « Allons au moins jusqu'aux bords
» du Nogat, leur disais-je; et, si nous ne trouvons
» aucun moyen de le passer, nous irons à Marien-
» bourg, quels que soient les motifs qui devraient
» nous détourner d'une route si périlleuse ».

» Nous nous remîmes en chemin par la chaussée, et, peu de temps après, par des bois et des chemins affreux. Assez loin de notre gîte, nous rencontrâmes un village où je jugeai à propos d'arrêter pour prendre langue. Je fis part de ce dessein à mes conducteurs, qui le désapprouvèrent. Ils trouvaient dangereux de demander le

chemin à des paysans, de qui naturellement nous n'avions rien à craindre; et, un peu avant, ils ne voyaient aucun risque à se présenter aux portes d'une ville dont nos ennemis avaient fait une des plus fortes places du pays. Aussi me disaient-ils encore, dans toute leur bonne foi, qu'il était inutile de s'informer des routes, puisqu'ils étaient sûrs qu'il ne nous en restait d'autre à prendre que celle de Marienbourg.

» Je ne concevais plus ces gens que je m'étais flatté de connaître; mais j'eus recours aux prières qui m'avaient déjà assez bien réussi. Mon ivrogne, dont l'aveugle ardeur n'était peut-être qu'un reste des fumées du jour précédent, consentit le premier d'aller aux nouvelles, et entra à ce dessein dans une maison. Il revint me dire que les gens à qui il s'était adressé ne parlaient que polonais, et qu'il n'avait pu leur faire entendre ce qu'il souhaitait. « A la bonne heure, » lui dis-je; je sais heureusement leur langue, je » vous servirai d'interprète avec plaisir ».

» Je me disposai en même temps à descendre du chariot; mais c'était pour mes gens leur jour de contradiction. Ils s'opposèrent à cette résolution, craignant que je ne me fisse connaître par mon langage. Je me moquai de leur frayeur, et mis, malgré eux, pied à terre. Je marchais déjà vers cette maison, lorsque, es-

sayant de me barrer le chemin, ils se mirent de front devant moi, et jurèrent qu'ils mourraient plutôt que de me laisser passer outre. Je ne pus tenir à cet excès d'impudence, et je courus à eux comme dans le dessein de leur marcher sur le corps pour me faire passage. Un moment après je ris en moi-même de ma vivacité; mais en étais-je le maître dans le premier feu de mon ressentiment? Et, au fond, n'était-ce pas plutôt un sage emportement de la raison, qu'un aveugle transport de colère? Cet air d'assurance les intimida, et les fit recourir à d'autres menaces. « Eh » bien! me dirent-ils en s'ouvrant à la hâte devant » moi, si tel est votre dessein de nous faire pen- » dre, dès ce moment nous vous quittons. — Ah! » très-volontiers, répartis-je sur-le-champ, allez, » partez quand vous voudrez, je vous souhaite un » heureux voyage ».

» Ce fut dans cette occasion que je sentis, plus que je n'avais fait encore, combien j'étais à plaindre d'avoir affaire à des gens de cette espèce, qui ne sont jamais plus insolens, que lorsqu'ils sentent que l'on a intérêt de les ménager et de les craindre. Aussi je ne puis comprendre que, sans y être contraint comme je l'étais, on ose en faire les confidens et les ministres des desseins que l'on sait ne pouvoir réussir que dans le secret et le silence.

» J'entrai dans la maison, et, du ton le plus poli que put me permettre mon air villageois que je n'osais démentir, je dis à l'hôtesse que je souhaitais aller au-delà du Nogat acheter du bétail, et que je la priais de m'indiquer l'endroit le plus aisé pour ce passage. « Vraiment, répondit-» elle, vous venez fort à propos, je puis vous épar-» gner la peine d'un trajet, d'ailleurs fort difficile; » j'ai du bétail à vous vendre, et à votre air je con-» nais que nous nous accommoderons aisément » du prix ». J'affectai de paraître ravi de ce qu'elle m'apprenait; mais je répliquai que je ne pouvais prendre qu'à mon retour celui qu'elle m'offrait, parce que j'allais chercher une somme d'argent qui m'était due, et dont j'emploierais volontiers une partie au marché qu'elle proposait. « Mais il » n'y a pas un seul bateau, reprit-elle, comment » ferez-vous? — Tout ce que vous voudrez, lui dis-» je d'un air ouvert et plein de confiance; j'aime » mieux recevoir ce service de vous que de tout » autre, et je sens que je ne puis vous déplaire » par la préférence que je vous donne à cet égard; » car enfin, ajoutai-je, je connais le pays; il n'est » pas possible qu'obligés d'avoir un commerce » continuel de l'autre côté de la rivière, vous » n'ayez, malgré toutes les précautions des Mosco-» vites, quelque moyen de la passer. — Je vois bien, » continua-t-elle, que vous êtes un bon homme;

» tenez, je vais vous donner mon fils, qui vous mè-
» nera à un quart de lieue d'ici. Il y a, à l'autre
» bord, un pêcheur de ses amis qui garde dans sa
» maison un petit bateau. A un certain signal, cet
» homme viendra vous prendre, et vous ne sauriez
» avoir un moyen plus sûr et plus aisé de vous tirer
» de l'embarras où je vous vois ». Je remerciai cette femme dans les termes les plus touchans et les plus tendres de ma langue, et je sortis d'auprès d'elle avec son fils.

» Je fis monter celui-ci dans mon chariot, et je partais déjà, lorsque mes paysans, qui étaient encore là, et que je n'avais pas fait semblant d'apercevoir, se présentèrent pour y monter aussi. Mon air content et la vue de ce nouveau conducteur les avaient comme pétrifiés. Ce n'était pas le temps de leur faire des reproches; je devais même encore les ménager. Peut-être étaient-ils plus disposés que jamais à me trahir : un secret ne pèse jamais tant que lorsqu'on est le plus prêt à s'en décharger. Aussi, sans daigner leur parler, je les laissai faire.

» Arrivés au bord du Nogat, le jeune homme donne le signal. A l'instant un pêcheur sort de sa cabane, traîne le long du rivage une petite nacelle, la met à l'eau, et vient à nous. J'y entrai avec un de mes paysans, et je laissai l'autre à l'équipage qu'on ne pouvait transporter, en

lui ordonnant d'attendre là son camarade, que j'avais dessein de renvoyer le même jour.

» Je ne fus pas plutôt à l'autre bord, que je levai les yeux au ciel pour le remercier de m'avoir conduit dans cette espèce de terre promise, où j'étais enfin à l'abri de tout danger.

» A un village près de là, nommé Biata-Gora, j'achetai un nouveau chariot avec deux chevaux. Mon plus grand soin fut ensuite de congédier mon paysan. Je le chargai d'un billet pour l'ambassadeur, qui ne contenait que deux mots en chiffres, dont j'étais convenu avec ce ministre. Enfin je partis seul, et pris le chemin de Marienwerder, petite ville des états du roi de Prusse.

» Quel n'était pas mon contentement d'être délivré de ces brigands qui m'avaient fait compagnie jusqu'alors ! Le plaisir que je ressentais d'être hors de la portée des traits de mes ennemis, n'égalait pas celui de ne plus voir à mes côtés ces indignes conducteurs, dont j'avais eu à me garder presque autant que de mes ennemis mêmes.

» Arrivé aux portes de Marienwerder, j'échappai aisément aux questions d'un factionnaire qui me demanda qui j'étais. Je traversai cette ville, assis sur mon chariot, et je ris plus d'une fois du triste appareil de mon équipage. L'entrée que j'y faisais n'était point magnifique; mais un

vain éclat n'aurait pas augmenté la joie que je ressentais en ce moment. Je portais avec moi la justice de ma cause, l'amour de mes sujets, le repos de ma conscience, et sans doute l'estime même de mes ennemis. Quels plus grands motifs d'oublier mes disgrâces? Ce n'est qu'à ceux qui ont mérité leur infortune, ou qui n'ont pu la soutenir avec courage, qu'il est permis de se la rappeler avec douleur ».

FIN DU PREMIER VOLUME.